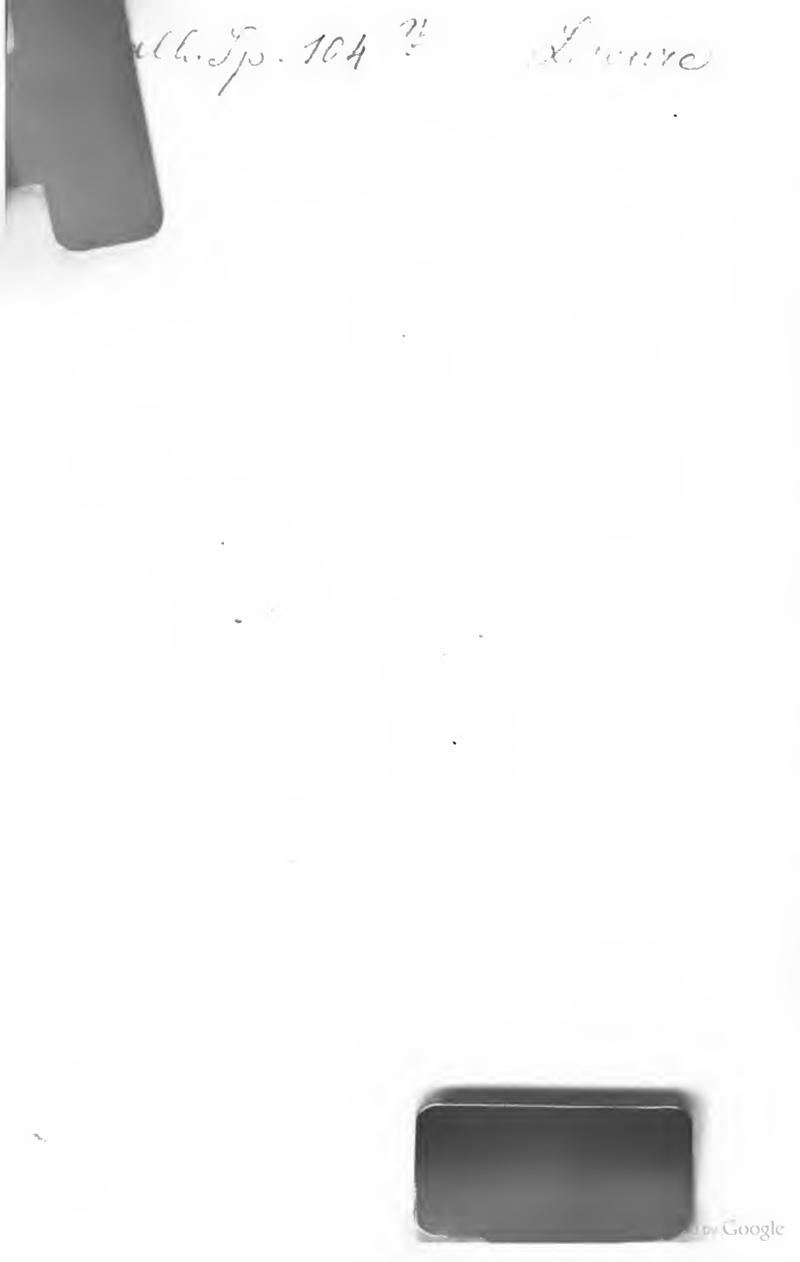
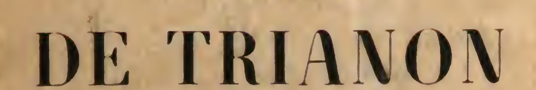




<36615483750018

LES PALAIS



DE TRIANON

HISTOIRE — DESCRIPTION

CATALOGUE DES OBJETS EXPOSÉS

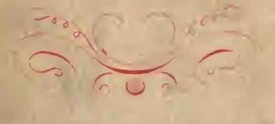
[illegible]

DE SA MAJESTÉ L'IMPÉRATRICE

[illegible]

M. DE LESCURE

SECRÉTAIRE DE LA COMMISSION D'ORGANISATION



PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

RUE GARANCIÈRE, 10

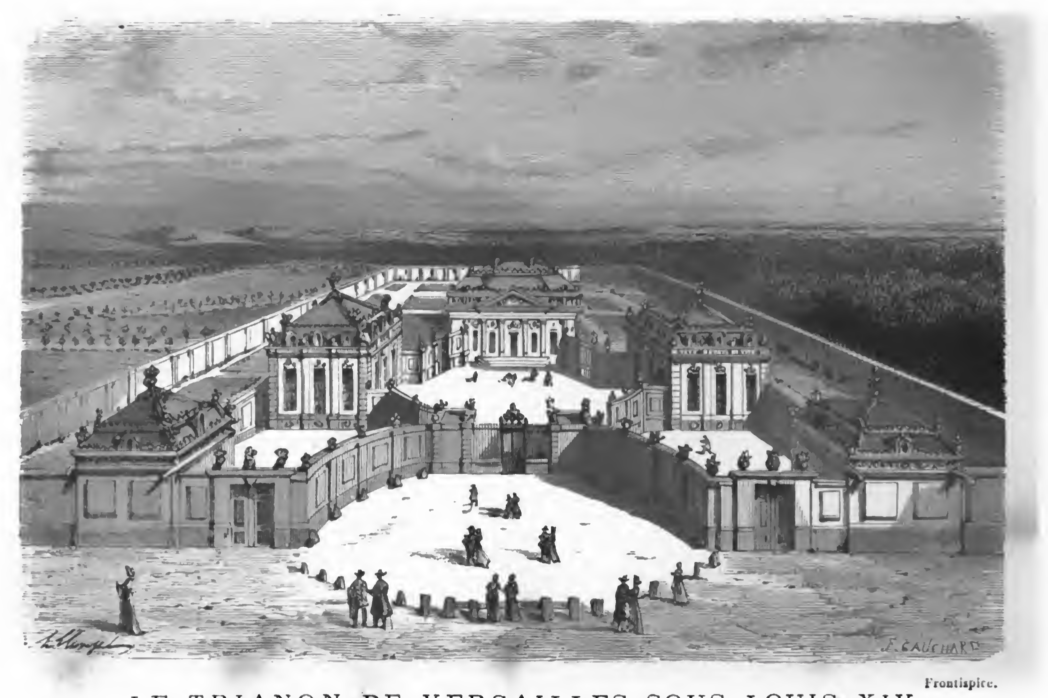
[illegible]



LES PALAIS

DE TRIANON

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR, RUE GARANCIÈRE, 8.



Frontispice.

LE TRIANON DE VERSAILLES SOUS LOUIS XIV

LES PALAIS
DE TRIANON

HISTOIRE — DESCRIPTION

CATALOGUE DES OBJETS EXPOSÉS

SOUS LES AUSPICES

DE SA MAJESTÉ L'IMPERATRICE

PAR

M. DE LESCURE

SECRÉTAIRE DE LA COMMISSION D'ORGANISATION



PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

RUE GARANCIÈRE, 10

(1867)

PRÉFACE.

Le *Moniteur* du vendredi 22 février 1867 contenait la *Note* suivante, reproduite avec empressement par la presse de Paris et des départements :

« Les nombreux étrangers qu'attirera l'Exposition
» universelle ne voudront pas quitter Paris sans avoir
» visité nos palais impériaux. Pour donner plus d'in-
» térêt encore à cette visite, Sa Majesté a eu l'heureuse
» pensée de réunir au château de la Malmaison et au
» petit Trianon les meubles, tableaux et objets divers
» se rattachant par un lien authentique au souvenir des
» hôtes illustres de ces deux demeures historiques.

» Une Commission spéciale, dont M. le général comte
» Lepic, aide de camp de l'Empereur, surintendant des
» palais impériaux, est le président, et dont M. de
» Lescure, attaché au cabinet du ministre d'État et des
» finances, est le secrétaire, a été chargée de rechercher

» et de réunir tous les meubles et objets répondant au » but que se propose Sa Majesté. Déjà l'Empereur et » l'Impératrice ont mis à la disposition de la Commission » tout ce qui, dans leur collection privée ou dans les » magasins du Garde-meuble, pourrait convenir au » cadre qu'elle doit remplir. La Commission fait appel » aux amateurs et collectionneurs qui voudraient con- » courir au succès de cette exposition rétrospective, déjà » assurée des libérales communications des principaux » cabinets de Paris. L'administration du mobilier de la » Couronne est chargée, sous la direction de la Com- » mission, de tout ce qui concerne le transport, le pla- » cement et la conservation des objets exposés, offrant » ainsi toutes les garanties désirables. »

Au petit Trianon comme à la Malmaison, la restauration des appartements sur le plan et avec la physionomie de l'habitation, programme fixé à la Commission, a été accomplie par elle avec un zèle et une conscience aussi dignes que possible de l'auguste inspiration qui présidait à ses efforts, de la coopération souveraine qui en a assuré le succès. Nous n'étonnerons personne et nous remplirons un devoir en signalant la part bienveillante, attestée par le Catalogue, qu'a daigné prendre à un dessein

dont tout l'honneur lui revient, la Souveraine dont le cœur généreux a toujours donné à une nation faite pour le suivre l'exemple de la pitié pour tout ce qui mérite d'être plaint et du respect pour tout ce qui doit être respecté. Fidèle en cela à elle-même, l'auguste protectrice de la restauration du petit Trianon l'était également aux traditions d'une famille qui a connu ce que la gloire a de plus grand et ce que l'adversité a de plus douloureux, que les vicissitudes de sa fortune ont toujours trouvée supérieure à la fortune, et qui a toujours honoré chez les autres, comme elle l'a fait honorer en elle-même, aux mauvais jours qui séparent ces deux phases éclatantes de son histoire dont nous voyons la seconde, l'honnêteté, la bonté, le courage et le malheur. L'empereur Napoléon, en dix endroits de ses *Mémoires* dictés dans l'exil, ou de ces conversations, immortelles comme lui, pieusement recueillies pour la postérité, a parlé de Louis XVI, dont mieux que personne il vit les fautes et dont plus que personne il plaignit le malheur, avec l'émotion, le respect et la pitié qu'inspirent aux grandes âmes les injustices du sort. Et aux temps

de sa prospérité, c'est lui qui, songeant au martyre d'une Reine infortunée, disait au comte Mollien :

« Si ce n'est pas un sujet de remords, ce doit être au » moins un bien grand sujet de regret pour tous les » cœurs français, que le crime commis dans la personne » de cette malheureuse Reine. Il y a une grande diffé- » rence entre cette mort et celle de Louis XVI, quoique » certes il ne méritât pas son malheur..... Mais une » femme qui n'avait que des honneurs sans pouvoir, une » princesse étrangère, le plus sacré des otages, la traîner » du trône à l'échafaud à travers tous les genres d'ou- » trages, il y a là quelque chose de pire que le régicide[1]. »

C'est un de ses frères, Lucien, qui a dit d'une autre encore plus innocente victime : « Cet ange » qui porta sur la terre le nom d'Élisabeth. » La vie tout entière de la bonne impératrice Joséphine, et les fragments publiés des *Mémoires* de la reine Hortense[2], bonne comme sa mère et populaire comme elle par tous les charmes de la figure et de l'esprit et toutes les qualités du cœur, témoignent des

1 *Mémoires* du comte Mollien, T. III, p. 126.

2 Dernière édition, Librairie Nouvelle, 1861, p. 166 à 169.

mêmes sentiments de clémence, de générosité, de pitié pour d'illustres infortunes. Celle qui a porté sur le trône les mêmes grâces et les mêmes vertus, a fait tout naturellement comme elles.

Après cet hommage trop juste pour sembler indiscret, et dans lequel l'opinion nous a devancés, nous la devançons à notre tour, sûrs d'être ratifiés, en remerciant les membres de la Commission d'organisation de leur précieux concours. Il suffira de citer les collaborateurs de son président et de son secrétaire pour permettre d'apprécier la part de lumières, d'expérience et de goût qu'ont apportée au résultat commun des hommes dont le nom dispense de tout éloge :

MM.

Le marquis de Laborde, directeur général des Archives de l'Empire ;

Williamson, administrateur du mobilier de la Couronne ;

Feuillet de Conches ;

Léopold Double ;

Henry Didier, député ;

PH. DE SAINT-ALBIN, bibliothécaire de S. M. l'Impératrice ;

D'YVON, inspecteur du mobilier de la Couronne ;

EUD. SOULIÉ, conservateur du Musée de Versailles ;

QUESTEL, architecte du palais de Versailles ;

PAUL DALLOZ, directeur gérant du *Moniteur universel.*

La Commission à son tour ne me pardonnerait pas, si j'en étais capable, d'oublier de remercier en son nom son digne président, M. le général comte Lepic, de sa courtoisie, de son zèle, de son habile et heureux dévouement à une œuvre dont le succès fera justement honneur à la surintendance des palais impériaux et à l'administration du mobilier de la Couronne, et de mêler à cet hommage l'expression collective de sa reconnaissance pour tous ceux (notamment M. le marquis de Moustier, dont la bienveillante entremise nous a valu l'insigne faveur de la communication du portrait de Wertmüller, M. le marquis d'Hertford et M. Double) dont le précieux et libéral

concours aura tant fait pour ce succès, si le public, comme nous osons l'espérer, nous en accorde la récompense.

Pour moi personnellement, je dois trop à la coopération précieuse et désintéressée de M. E. Soulié, qui m'a ouvert si confraternellement le trésor de ses propres travaux et cédé le fruit de plus d'une de ses découvertes, pour ne pas consigner ici le témoignage public de ma gratitude.

M. DE LESCURE.

HISTOIRE
DE TRIANON.

Voici un palais champêtre dont le cadre de marbre, de verdure et de fleurs a servi de fond à la scène historique pendant deux siècles. Voici une maison de villégiature intime, où Louis XIV s'est reposé des pesantes grandeurs de Versailles. Louis XV, après lui, s'y est souvent promené et délassé, lui aussi, mais non plus des nobles fatigues de son aïeul. Louis XVI, avec sa bonhomie brusque, a parcouru ces allées, effrayant les oiseaux des éclats de sa voix un peu rauque, et faisant trembler les fleurs sous le pas alourdi de son précoce embonpoint. Marie-Antoinette, surtout, a laissé partout ici la trace ineffaçable de son pied de déesse rustique. C'est ici qu'elle a vécu de la vie du cœur, avec ses joies et ses douleurs,

épouse longtemps humiliée, enfin mère triomphante, puis reine impopulaire. Que d'événements, que de souvenirs, que d'images à la fois évoqués dans ce petit coin de terre, où l'indifférent sourire de la nature a vu passer tant de mondes aujourd'hui évanouis, où le printemps a vu fleurir tant de majestés et tant de grâces, et où l'automne a vu se faner et tourbillonner au vent de la mort et des révolutions, comme des feuilles jaunies, les monarchies, les sociétés, les dynasties! Trianon, maison rustique de Louis XIV, promenade favorite de ce mélancolique ennuyé Louis XV, lieu de passage plutôt que de séjour de ce royal Hippolyte Louis XVI, acharné à l'âpre plaisir de la chasse et ami des forêts plus que des jardins; seconde patrie et longtemps unique royaume de celle qui, avant d'être la Reine de France, ne fut longtemps que la reine de Trianon: Trianon n'a-t-il pas eu aussi les visites de Napoléon et de sa cour; et cette dernière résidence de Charles X quittant la France n'a-t-elle pas été la dernière station, avant l'exil, de Louis-Philippe la fuyant [1]?

On le voit, l'histoire de Trianon, c'est l'histoire même de France, au point de vue anecdotique et

[1] Le Roy, *Histoire des rues de Versailles*, p. 594.

pittoresque, l'histoire de France vue par le gros bout de la lorgnette. Nous avons dit son intérêt, pour encourager le lecteur à nous suivre. Puissions-nous ne pas être trop au-dessous d'un tel sujet.

« Les palais et les jardins de Trianon, — dit le savant consciencieux et aimable qui nous sert lui-même de guide, et dont quiconque visite Versailles ou en parle est l'obligé [1], — occupent à droite du grand canal de Versailles l'emplacement d'une paroisse qui appartenait aux religieux de l'abbaye de Sainte-Geneviève de Paris dès le douzième siècle, et qui est désignée sous le nom de *Triarnum* dans une bulle du pape Alexandre III de l'an 1163. Louis XIV commença, en 1663 et 1665, à faire l'acquisition des fiefs et fermes de Trianon pour les enclaver dans le parc de Versailles, et fit d'abord construire en 1670, à la place du hameau, un petit palais, qui fut élevé en moins d'une année. « Ce palais, » dit Félibien, fut regardé d'abord de tout le monde » comme un enchantement, car, n'ayant été commencé » qu'à la fin de l'hiver, il se trouva fait au printemps, » comme s'il fût sorti de terre avec les fleurs des jar- » dins qui l'accompagnent. »

Le village de Trianon disparut alors, mais en

[1] M. Eudore Soulié, conservateur du Musée, connu par maints importants travaux, notamment ses *Recherches sur Molière*.

laissant son nom d'abord aux palais qui le remplacèrent, puis, par extension, aux édifices du même genre placés à l'extrémité des grands parcs.

Ç'a été en effet, pendant la fin du dix-septième et tout le dix-huitième siècle, une tradition de la mode et du langage que d'avoir *son Trianon*, terme générique dont le grand seigneur, le bourgeois de tous les temps qui veut avoir des pages, l'artisan et l'artiste baptisaient également, à l'exemple du grand Roi, la villa du château, la fabrique rustique du jardin, le petit vide-bouteilles des dimanches et même le cabinet du cinquième et la terrasse du comble habillée en belvédère ou en pavillon (pavillon des jardins du toit), avec cette facilité d'illusion et cette fantaisie ironique qui caractérisent le Français [1].

Le palais de Trianon ne fut d'abord, au dire de Saint-Simon, qu'une *maison de porcelaine* à aller faire des collations. Ce titre de maison de *porcelaine* pique la curiosité et mérite des explications. Nous pouvons les donner tour à tour en prose et en vers, en commençant par ceux (qui ne sont guère que de la prose rimée) que consacre à

[1] *Mercure galant*, année 1672. — *De la distribution des maisons de plaisance*, par J. F. Blondel (1737). — *Encyclopédie* (1765).

la *maison du Soleil*, comme il l'appelle, le commandant des fontaines du Roi à Versailles, le sieur C. Denis, qui ne dédaignait, pas dans ses loisirs, de puiser à celle d'Hippocrène, pour parler son mythologique et fluide langage.

Ce que j'admire plus, c'est cette couverture.
Avecque tant d'esclat elle brille à nos yeux
Qu'il ne s'en trouve point d'esgale sous les cieux.
Considérons un peu ce chasteau de plaisance;
Voyez-vous comme il est tout couvert de fayance,
D'urnes de porcelaine et de vases divers,
Qui le font esclater aux yeux de l'univers?
Voyez sa gentillesse et sa galanterie...

C'est dans ce style sesquipédal et trivial à la fois que le bonhomme aux prétentions héroïques s'essouffle à célébrer

Les grands appartements enrichis de peintures,
De beaux ameublements et de rares sculptures.
. . . .
Les portraits, les tableaux et les tapisseries
D'or, d'argent et de soie, avec les broderies...

les fontaines et les jets d'eau qui rafraîchissent l'été d'un hiver factice, et les serres victorieuses de l'hiver, où le jardinier Lebouteux, fier de ses orangers en fleurs, s'enivre en janvier du triomphe

d'un printemps précoce, et les orangers plantés en pleine terre, comme en Provence, à l'abri de leur maison de verre, etc.

Félibien et le *Mercure de France* s'expriment plus posément, mais plus clairement. Ils nous montrent le corps de logis précédé de quatre petits pavillons dont la couverture était ornée, à l'italienne ou à la chinoise, de plaques de faïence imitant la porcelaine.

« Sur l'entablement, il y a une balustrade chargée de quantité de vases, et toute la couverture forme une espèce d'amortissement dont le bas est orné de jeunes Amours, armés de dards et de flèches, qui chassent après des animaux. Au-dessus, il y a plusieurs vases de porcelaine disposés de degré en degré jusqu'au faîte du bâtiment, avec différents oiseaux représentés au naturel. Les pavillons qui accompagnent le principal corps de logis sont embellis de la même manière, et ont rapport au dessein qu'on a eu de faire un petit palais d'une construction extraordinaire et commode pour passer quelques heures du jour pendant le chaud de l'été. Car ce palais n'a qu'un seul étage, et lorsqu'on a monté sept marches pour entrer dans le vestibule, l'on trouve un salon dont toutes les murailles sont revêtues d'un stuc très-blanc et très-poli, avec des ornements d'azur. La corniche qui règne autour et le plafond sont aussi ornés de diverses figures d'azur sur un fond blanc, le tout travaillé à la manière des ouvrages qui viennent de

la Chine, à quoi les pavés et les lambris se rapportent, étant faits de carreaux de porcelaine[1]. »

Voici maintenant quelques détails, empruntés au *Mercure galant*, qui complètent la description.

« Le dedans de ce corps de logis est aussi tout peint en porcelaine. Les murailles sont toutes couvertes de glaces, et il est aussi galamment que richement meublé... Ce lieu étant destiné pour y conserver toutes sortes de fleurs, tant l'hiver que l'été, l'art y seconde si bien la nature, qu'il en est rempli en toutes saisons. Tous les bassins sont ou paroissent être en porcelaine. On y voit des jets d'eau qui sortent du dedans de plusieurs urnes. Tous les pots dans lesquels sont des plantes, des fleurs ou des arbrisseaux, sont de porcelaine, et les caisses les imitent par la peinture[2]... »

Nous pouvons maintenant nous faire une idée exacte de la merveille et des enchantements de la *maison de porcelaine*, de la *maison du Soleil*, du *palais de Flore*, surnoms divers usités suivant qu'on voyait ce premier Trianon avec les yeux d'un architecte ou ceux d'un poëte. Nous voyons par l'imagination ses salons peints à la nouvelle mode des appartements neufs, pour lesquels on ne faisait

[1] Félibien, *la Description du palais de Versailles* (1671).
[2] *Mercure galant*, année 1686.

plus si grande dépense de plafonds et qu'on se contentait de faire peindre en marbre ou en blanc avec de simples filets d'or, ou enfin en bleu et blanc, à la manière de Trianon[1].

Il existe encore, dans les magasins des bâtiments à Versailles, quelques fragments de panneaux qui se rapportent entièrement à cette description et proviennent évidemment de ce salon. Ils sont en stuc blanc et très-poli, et les peintures, de couleur bleue, représentant des oiseaux, des plantes et des arbres, sont travaillées à la manière des ouvrages qui viennent de la Chine[2].

Nous nous rendons compte, grâce à toutes ces explications, non-seulement des appartements, mais surtout des jardins et de leur nouveauté originale et hardie. Nous parcourons ces bois d'orangers plantés en pleine terre, protégés des bises par des palissades de myrtes et de jasmins et par une immense coupole de charpente et de verre qui s'enlevait pendant l'été. Ces jardins d'hiver à la provençale ou plutôt à l'italienne, chefs-d'œuvre des combinaisons du fameux La Quintinie et de son auxiliaire Lebouteux, étaient fort à la mode,

[1] *Mercure galant,* année 1672.
[2] M. Soulié.

et madame de Sévigné parle avec une sorte d'enivrement de ceux de Clagny, triomphale retraite de la passagère conversion de madame de Montespan.

« Nous fûmes à Clagny; que vous dirai-je? C'est le palais d'Armide; ce bâtiment s'élève à vue d'œil; les jardins sont faits. Vous connoissez la manière de Le Nôtre; il a laissé un petit bois sombre qui fait fort bien. Il y a un petit bois d'orangers dans de grandes caisses; on s'y promène: ce sont des allées où l'on est à l'ombre, et, pour cacher les caisses, il y a des deux côtés des palissades à hauteur d'appui, toutes fleuries de tubéreuses, de roses, de jasmins, d'œillets. C'est assurément la plus belle, la plus surprenante, la plus enchantée nouveauté qui se puisse imaginer. On aime fort ce bois[1]. »

Les années 1674 et 1675 marquent l'apogée de la faveur du premier Trianon. Le *Règlement sur les bâtiments,* donné par Colbert à Saint-Germain en Laye le 24 octobre 1674, témoigne de la vigilance de sa sollicitude pour ce séjour favori du maître et de son inquiète surveillance du jardinier Lebouteux, que rassure à peine un compte rendu hebdomadaire. L'engouement de Louis XIV pour Trianon était demeuré, après lui, proverbial et presque légendaire, au dire du duc de Luynes.

[1] *Lettres de madame de Sévigné*, édit. Hachette, t. IV, p. 21.

« On parloit ici, il y a quelques jours, du goût qu'avoit le feu Roi pour Trianon, et du soin avec lequel il vouloit qu'il fût entretenu dans les commencements. Il y avoit une quantité prodigieuse de fleurs, toutes dans des pots de grès que l'on enterroit dans les plates-bandes, afin de pouvoir les changer, non-seulement tous les jours si on vouloit, mais encore deux fois le jour si on le souhaitoit. On m'assura qu'il y avoit eu jusqu'à dix-neuf cent mille pots tout à la fois, soit dans les plates-bandes, soit en magasin[1]. »

On le comprend, lorsqu'on voit par les comptes de la maison du Roi le chapitre de l'entretien en oignons, graines, fleurs de Trianon, s'élever en 1674 à 9,495 livres 14 deniers. Les tubéreuses seules y entrent pour 234 livres.

Trianon fut en 1674 le théâtre de la deuxième des six journées de divertissement offertes par le Roi à sa cour pour célébrer son retour victorieux de la campagne de Franche-Comté, et peut-être le triomphe de ses amours avec madame de Montespan, dont la rivale vaincue et pénitente s'était retirée le 20 avril aux Carmélites de la rue Saint-Jacques.

Nous empruntons à l'historiographe de ces fêtes[2]

[1] T. I, p. 346 (septembre 1737).

[2] Félibien a écrit une *Relation* de ces fêtes, qui ont été gravées par Lepautre et Chauveau, en 1665 et 1676, dans la

le caractéristique récit de celle de la soirée du 11 juillet, à laquelle Trianon prêta sa décoration de verdure et de fleurs.

« Comme dans le château et dans le parc de Versailles, il y a des lieux où chaque saison de l'année semble avoir établi une demeure particulière ; on peut dire que c'est à Trianon que l'on trouve toujours le printemps. Rien n'est plus agréable que la structure du château, ni plus délicat que les ornements dont il est enrichi. Il semble être le séjour ordinaire des Grâces et des Amours. Les parterres et les jardins y sont toujours verts. Tout ce qu'on y voit a des beautés particulières, et l'air qu'on y respire est toujours parfumé de fleurs les plus odoriférantes.

» Le mercredi onzième juillet 1674, le Roi, continuant de régaler la cour, choisit cet endroit pour y passer la soirée, et, pour cet effet, ordonna qu'on y préparât une place commode pour entendre *l'Églogue de Versailles*[1].

» Hors l'enclos du jardin de Trianon, il y a un petit bois enfermé dans le grand parc, dont les arbres hauts et épais de feuillages font un couvert admirable. La principale allée de ce bois répond vis-à-vis le palais, en sorte qu'en ouvrant une grille qui ferme le jardin, cette

collection du cabinet du Roi. Les planches se trouvent à la chalcographie du Louvre. (Soulié.)

[1] Scène de musique vocale et instrumentale dans le goût des intermèdes de Molière. Les paroles étaient de Quinault et la musique de Lulli.

allée fait une perspective d'autant plus agréable qu'on aperçoit un enfoncement d'arbres et une fontaine au bout, dont l'ombre et la fraîcheur ont quelque chose de très-délicieux.

» C'est au bout de cette allée qu'on éleva un salon de verdure de figure octogone et d'environ huit toises de diamètre. Les six faces des côtés avoient chacune trois portiques au delà desquels étoient dressés des amphithéâtres pour la musique. Le haut du salon s'élevoit en dôme ayant dans son milieu une grande ouverture. Sur la corniche qui régnoit au-dessus des portiques étoient arrangés des vases de porcelaine remplis de fleurs, et du milieu des mêmes portiques pendoient aussi de grands festons de fleurs attachés de part et d'autre contre les pilastres.

» Ce salon avoit deux grandes portes : par l'une, on y entroit, et par l'autre, qui étoit vis-à-vis, on voyoit une longue allée formée des deux côtés par de petites arcades ornées de pots de fleurs et de festons. Au bout de cette allée étoit un bassin de fontaine environné de grands orangers et de pots de fleurs, au milieu desquels on voyoit s'élever un gros jet d'eau. Au delà du bassin, il y avoit une palissade qui formoit un demi-cercle, où, dans cinq grandes niches, paroissoient cinq figures de satyres de marbre blanc, assises et jouant de divers instruments champêtres.

» Le Roi étant arrivé dans ce salon avec toute sa cour, s'assit en un endroit qu'on lui avoit préparé vis-à-vis de l'allée et de la fontaine, qui faisoient devant lui une dé-

coration très-agréable. Après que la musique eut chanté *l'Églogue*, ce qui dura environ une heure et demie, Sa Majesté sortit de Trianon pour prendre le divertissement de la promenade jusqu'à neuf heures du soir. »

Situé à l'extrémité d'un des bras du grand canal, en face de la ménagerie, Trianon était un but de promenade, un rendez-vous de récréation ou de repos. La Reine n'y allait pas moins volontiers que le Roi.

« La Reine alla hier faire collation à Trianon; elle descendit à l'église (Notre-Dame), puis à Clagny, où elle prit madame de Montespan dans son carrosse et l'amena à Trianon avec elle[1]. »

Le *Journal de Dangeau,* ce mémorial intime et domestique (jusqu'à la satiété) des faits et gestes de Louis XIV et de sa cour, est rempli de mentions qui représentent pour nous la vie familière du grand Roi, avec Trianon pour fond.

Tantôt Louis XIV s'y promène, le trouvant plus beau que jamais[2], tantôt il y donne un grand souper aux dames[3]. Un jour on y soupe et on y

[1] *Lettres de madame de Sévigné* (12 juin 1675), édit. Hachette, t. III, p. 479.

[2] *Journal de Dangeau*, lundi 12 juin 1684.

[3] Jeudi 15 juin.

danse[1]; un autre jour on y soupe encore en compagnie de madame la Dauphine et on y fait au clair de lune le tour des terrasses[2]. Au printemps de 1685, le Roi s'y montre importuné de l'invasion indiscrète de la canaille, qui souille les statues et les vases, et y écrase de ses pieds plats les gazons et les fleurs[3]. Le 23 juillet de la même année, Trianon est le théâtre des fêtes nuptiales du mariage du duc de Bourbon avec mademoiselle de Nantes, la spirituelle, maligne et cynique duchesse dont la griffe féline a griffonné tant de pasquins du *Recueil Maurepas*[4]. Le jeudi 13 novembre 1687 le Roi va visiter son nouveau bâtiment, qu'il trouve très-avancé, et s'admire dans son ouvrage. Le dimanche 16 novembre après dîner, il va faire les honneurs de l'œuvre qu'il inspire à mademoiselle de Montpensier et à madame de Guise, conduites par lui en calèche sur le théâtre des futurs ébats de la cour. Le jeudi 22 janvier 1688, Louis XIV inaugure par un dîner le palais rustique enfin achevé, et y pend solennellement et familièrement à la fois la crémaillère, en compagnie de monsei-

[1] Mardi 27 juin.
[2] Dimanche 16 juillet.
[3] Avril 1685.
[4] 23 juillet 1685.

gneur le grand Dauphin, de mesdames de Maintenon, de Noailles, de Montchevreuil, de Saint-Géran, de Mailly, de Guiche.

Dans quel événement la fatale guerre de 1688, qui commença la décadence du grand règne, prit-elle son origine? Au dire de la chronique plus que de l'histoire, dans une altercation intervenue entre le Roi despote et son despotique ministre, à propos des dimensions d'une croisée de ce pacifique bâtiment de Trianon. C'est ce que Saint-Simon va nous apprendre dans son style de guêpe, par deux récits qui témoignent de sa crédulité, de son éloquence et de sa haine, et que la critique et la biographie impartiales ont justement controversés[1]. Nous allons réunir ces deux esquisses de façon à en faire un tableau :

« Le Roi, qui aimoit à bâtir et qui n'avoit plus de maîtresses, et qui vouloit partout des palais, avoit abattu le petit Trianon de porcelaine qu'il avoit pour madame de Montespan, et le rebâtissoit pour le remettre en l'état où on le voit encore. Il s'amusoit fort à ces bâtiments. Il avoit aussi le compas dans l'œil pour la justesse, les proportions, la symétrie; mais le goût n'y répondoit pas, comme on le verra ailleurs.

[1] Voir *Saint-Simon historien*, par M. Chéruel; et Camille Rousset, *Histoire de Louvois*, t. III, p. 408-409.

» Louvois, à la mort de Colbert, avoit eu sa surintendance des bâtiments.

» Ce château ne faisoit presque que sortir de terre, lorsque le Roi s'aperçut d'un défaut à une croisée qui s'achevoit de former dans la longueur du rez-de-chaussée, dont les trumeaux ne faisoient encore que de s'élever et n'étoient pas joints par le haut. Il la montra à Louvois pour la reformer, ce qui étoit alors très-aisé.

» Louvois qui, naturellement, étoit brutal, et de plus gâté jusqu'à souffrir difficilement d'être repris par son maître, disputa fort et ferme, et maintint que la croisée étoit bien. Le Roi insista, et le lendemain encore, sans que Louvois, qui étoit entier, brutal et enflé de son autorité, voulût céder. Le Roi tourna le dos et s'alla promener ailleurs dans le bâtiment.

» Le lendemain, le Roi vit dans la galerie Le Nôtre, bon architecte, mais fameux par le goût des jardins, qu'il a commencé à introduire en France, et dont il a porté la perfection au plus haut point. Quoique son métier ne fût guère que les jardins où il excelloit, le Roi ne laissoit pas de le consulter sur ses bâtiments. Le Roi lui demanda s'il avoit été à Trianon. Il répondit que non. Le Roi lui expliqua ce qui l'avoit choqué, et lui ordonna d'y aller. Le lendemain, même question, même réponse; le jour d'après, autant. Le Roi comprit à quoi il tenoit et vit bien qu'il n'osoit s'exposer à trouver qu'il eût tort ou à blâmer Louvois; tellement qu'un peu fâché, il commanda de s'y trouver l'après-dînée même, à l'heure qu'il y seroit avec Louvois. Pour cette fois, il n'y avoit plus moyen de reculer, et Le Nôtre n'osa y manquer.

» Le Roi arrivé et Louvois présent, il fut d'abord question de la fenêtre, que Louvois opiniâtra toujours de largeur égale aux autres. Le Nôtre ne disoit mot. Enfin le Roi lui ordonna de l'aller mesurer, parce qu'il étoit droit et vrai, et diroit librement ce qu'il auroit trouvé. Louvois, piqué, s'emporta. Le Roi, qui ne le fut pas moins, le laissoit dire, et cependant Le Nôtre, qui auroit bien voulu n'être pas là, ne bougeoit. Enfin, le Roi le fit aller. Louvois, en furie de cette vérification, grondoit tout haut, et soutenoit avec aigreur que cette fenêtre étoit en tout pareille aux autres. Le Roi se taisoit et attendoit, mais il souffroit. Quand tout fut bien examiné, il demanda à Le Nôtre ce qui en étoit; et Le Nôtre à balbutier. Le Roi se mit en colère et lui commanda de parler net. Alors Le Nôtre avoua que le Roi avoit raison de quelques pouces et montra le défaut. Louvois voulut imposer, mais le Roi, à la fin trop impatienté, le fit taire, lui dit qu'on ne pouvoit tenir à ses opiniâtretés; que sans la sienne à lui on auroit bâti de travers, et qu'il auroit fallu tout abattre aussitôt que le bâtiment auroit été achevé. Il lui commanda de faire défaire la fenêtre à l'heure même. En un mot, contre sa modération ordinaire, il le malmena très-durement et lui lava fortement la tête. La vesperie fut forte et dura assez longtemps...

» Ce qui outra le plus Louvois, c'est que la scène se passa, non-seulement devant les gens des bâtiments, mais en présence de tout ce qui suivoit le Roi dans ses promenades, seigneurs, courtisans, officiers des gardes et autres, et même de tous les valets, parce qu'on ne

faisoit presque que sortir le bâtiment de terre, qu'on étoit de plain-pied à la cour, à quelques marches près, que tout étoit ouvert et que tout suivoit partout.

» Louvois, qui n'avoit pas accoutumé d'être traité de la sorte, revint chez lui en furie et comme un homme au désespoir. Il y trouva Saint-Pouange, Villacerf, le chevalier de Nogent, les deux Tilladet, quelques autres féaux intimes et familiers de toutes ses heures, qui furent alarmés de le voir en cet état, et dans leur inquiétude tournèrent pour tâcher de savoir ce qui étoit arrivé. A la fin : « C'en est fait, leur dit-il, je suis perdu avec le Roi, » à la façon dont il vient de me traiter pour une fenêtre, » oubliant, pour quelques pouces, tous les services qui » lui ont valu tant de conquêtes ; mais j'y mettrai ordre, » et lui susciterai une guerre telle qu'elle lui fasse avoir » besoin de moi, le détourne de ses bâtiments et l'oblige » à quitter la truelle, et par ..... il l'aura. » Et de là il s'emporta en reproches et en fureurs.

» Il ne mit guère à tenir parole. Il enfourna la guerre par l'affaire de la double élection de Cologne du prince de Bavière et du cardinal de Fürstemberg, et malgré le Roi et les autres puissances, il la rendit générale. Il la confirma en portant les flammes dans le Palatinat, et en laissant toute liberté au projet d'Angleterre; il y mit le dernier sceau pour la rendre générale, et, s'il eût pu, éternelle, en désespérant le duc de Savoie, qui ne vouloit que la paix, et qu'à l'insu du Roi il traita si indignement qu'il le força à se jeter entre les bras de ses ennemis et à devenir après, par la position de son pays, notre partie la plus dificile et la plus ruineuse. Elle

ruina la France au dedans, ne l'étendit point au dehors, malgré la prospérité de nos armes, et produisit, au contraire, des événements honteux. Tout cela a été bien mis au net depuis...[1]. »

Il nous était impossible de ne pas laisser la parole sur ce mémorable exemple qui, en supprimant même tout ce qu'il peut avoir d'excessif, demeure fondamentalement vrai, de l'influence des petites causes sur les grands effets, à un écrivain d'un charme despotique comme ses héros, qu'on n'arrête point à mi-chemin et qu'il faut laisser aller jusqu'au bout, quand une fois son éloquente humeur a la bride sur le cou. Nous l'avons fait d'autant plus volontiers d'ailleurs, qu'il s'attache un intérêt souverain, presque tragique, à tout ce qui peut éclairer le mystère de cette guerre de 1688; que cet épisode est caractéristique du Roi et de son ministre, de leur esprit et de leur tempérament; que si ce n'est pas là un épisode sans intérêt, c'en est encore moins un sans moralité, puisqu'il nous montre la vanité des pouvoirs absolus aux prises avec l'ambition et la duplicité d'instruments toujours infidèles ou rebelles; enfin, que dans cette scène le Roi se montre

[1] *Mémoires de Saint-Simon*, édit. Hachette, in-12, t. IV, p. 302 à 304, et t. VIII, p. 80 à 82.

supérieur à la royauté et qu'il est curieux de le voir dans les petites choses comme dans les grandes, se piquer d'avoir raison, attendre avec patience et triompher avec modération. Il y a bien des choses, comme on le voit, dans une anecdote de Saint-Simon.

Tandis que Louvois ménageait à la manie inquiétante de Louis XIV des diversions vengeresses de sa disgrâce, et que continuait son cours cette guerre fatale allumée par des causes frivoles, dont l'impopularité devait tuer son auteur, le Roi en célébrait tranquillement les premiers et décevants succès par ses promenades habituelles à Trianon, où une place dans son cortége était la plus enviée des faveurs. Le mercredi 4 février 1688, il y dînait avec Monseigneur le Dauphin, mesdames de Maintenon, de Chevreuse, de Beauvilliers, de Mailly, de Dangeau, la princesse d'Harcourt et la comtesse de Gramont. Il y donnait les derniers ordres d'embellissement, tandis que les dames travaillaient à leurs tapisseries.

Le 11 février, il y dînait encore en gala, presque en bonne fortune, chaque princesse qui l'y accompagnait ayant reçu la permission d'y conduire avec elle une dame préférée. A côté de Monseigneur et autour de lui se pressaient mesdames de Main-

tenon, de Chevreuse, de Beauvilliers, de Montchevreuil, favorites de la récente et austère favorite, la duchesse de Bourbon et la princesse de Conti, ses filles, amenées par Monseigneur, leur légitime frère, et leurs maris, appelés, grâce à lui, après dîner, à faire à l'influence et déjà aux mœurs nouvelles, une cour hypocritement respectueuse, dont ils vengeaient la contrainte par les lazzis de l'intimité.

En 1687, le règne du premier Trianon est fini. Sur la place de ses murs abattus et de ses lignes effacées par un nouveau caprice créateur du grand Roi, s'élève une maison d'habitation dont Mansart a tracé les plans, et qui succède au lieu de collation et de passage. Ce nouveau bâtiment, construit à l'italienne, est celui qui porte encore le nom de *Grand Trianon*. Il ne se composa, comme le premier, que d'un rez-de-chaussée, mais la pierre choisie et le marbre précieux entrèrent dans sa construction; un péristyle à jour, dont le dessin est attribué à Robert de Cotte, réunit les deux corps de logis latéraux, au delà desquels s'étendit à droite une longue galerie, puis une aile en retour, nommée *Trianon-sous-Bois*[1], dont la

[1] Soulié.

mention dans Dangeau, contemporaine de son apparition, ne date que de 1705[1]. L'appartement du Roi fut d'abord placé dans l'aile gauche; une salle de spectacle occupait l'aile droite en retour sur la cour. La balustrade qui surmonte l'entablement était ornée de vases et de groupes d'Amours portant des attributs de chasse, placés à l'aplomb des colonnes et des pieds-droits[2].

C'est encore Dangeau qui sera notre *cicerone* au milieu des phases diverses de la construction et de ses progrès, consciencieusement rattachés par lui à ces commérages anecdotiques qui ont aujourd'hui pour nous tant de prix.

Le 29 août 1688, et ce détail seul donne la mesure de la transformation des faveurs, des goûts, des passions, des idées et des modes, l'abbé de la Motte, chanoine et archidiacre de l'église de Notre-Dame par commission de l'archevêque de Paris, venait solennellement bénir la chapelle et y célébrer la messe. La messe à Trianon? Eh mon Dieu, oui! Le Roi était devenu dévot, grâce à la peur de l'enfer et à madame de Maintenon. Dès le 13 novembre 1688, le Roi, après avoir dîné à son petit couvert, et être ensuite allé tirer dans son

[1] 3 juillet — 18 août 1705.
[2] Soulié.

grand parc, constatait avec satisfaction, sur les quatre heures, que Trianon était achevé et meublé.

« Le lundi 7 février 1689, on représenta à Trianon, qui est une autre maison que le Roi a fait bâtir à un bout du canal, un petit opéra sur le retour du Dauphin [1] (*ou ballet*). La princesse de Conti, madame la Duchesse et Madame de Blois y dansoient et en étoient assurément le principal ornement, car du reste les vers en étoient très-mauvais et la musique des plus médiocres. Sa Majesté pria le roi et la reine d'Angleterre d'y assister... [2].

» A trois heures, le Roi, Monseigneur et les princesses allèrent à Trianon. Le roi et la reine d'Angleterre (Jacques II et Marie-Béatrix-Éléonore d'Este) y arrivèrent bientôt après. Le Roi les reçut sur le perron du péristyle et leur fit voir la maison, dont ils furent charmés. Ensuite, les deux Rois jouèrent ensemble, et la Reine joua de moitié contre mesdames de Ventadour et d'Épinoy. Madame la Dauphine arriva à cinq heures, et l'on entra de bonne heure dans la salle du ballet [3]. Le roi et la

[1] Du siége de Philipsbourg.

[2] Madame de La Fayette, *Mémoires*.

[3] Voici quelques détails sur ce ballet, empruntés au *Mercure galant* de janvier 1689 : « Le Roi, pour marquer l'extrême satisfaction qu'il a reçue du retour de Monseigneur le Dauphin après ses glorieuses conquêtes, a fait danser un ballet dans l'agréable palais de Trianon, que l'on a tant de raison d'appeler le palais de Flore. C'est aussi le nom qu'a eu ce ballet, qui fut dansé le 5 de ce mois. Le théâtre ne pouvoit avoir de plus superbe décoration que Trianon même. L'éclat

reine d'Angleterre le virent de la tribune où ils allèrent avec le Roi ; la Reine étoit assise entre les deux Rois, et mesdames de Sussex, de Barclay et de Montecuculi étoient dans la tribune aussi, avec mesdames de Maintenon, de Chevreuse, de Beauvilliers, de Montchevreuil et de Gramont. »

Le 16 février 1689, le Roi et la Dauphine assistent à Trianon à une représentation de l'opéra-ballet les *Noces de Thétis et de Pélée*, et y donnent le signal des applaudissements et des félicitations au compositeur Colasse.

En juin (le 21) le Roi et Monseigneur, qui avait couché à Livry et couru le loup, suivant son habitude favorite, viennent se promener à Trianon,

des marbres et des beautés de l'architecture attache d'abord la vue sur la grande façade appelée le péristyle, et le plaisir redouble lorsque, par l'ouverture de ses arcades, entre plusieurs rangs de riches colonnes, on découvre ces fontaines et ces parterres toujours remplis de toutes sortes de fleurs. C'est alors que l'on oublie que l'on est au milieu de l'hiver, ou bien l'on croit avoir été transporté tout d'un coup en d'autres climats, quand on voit les délicieux objets qui marquent si agréablement la demeure de Flore. »

« Le *Palais de Flore* était un intermède de chant, de musique et de danse, dans lequel on célébrait les beautés de Trianon; Mademoiselle de Blois y remplissait le rôle de *Flore*, et la princesse de Conti celui de *Diane*. La musique était de La Lande, l'un des quatre maîtres de la musique de la chapelle du Roi. » (Soulié.)

y jouer au *portique*[1], et souper dans la salle du théâtre, après la représentation.

En juillet (le 26), le Roi vient se promener encore à Trianon, après avoir tiré jusqu'à quatre heures. Le Dauphin s'y embarque sur le canal avec les princesses, aux sons d'un orchestre installé sur la rive. Après la promenade, comédie et partie de portique. Après la comédie, on sert dans le péristyle quatre tables de quinze couverts chacune, présidées par le Roi, Monseigneur, Monsieur et Madame (le duc et la duchesse d'Orléans).

Mais c'est assez nous promener nous-même (il ne faut point s'y égarer) en ces détails monotones où s'endort parfois l'Homère courtisan. Nous nous bornerons donc à mentionner, passant sous silence les deux jours de décembre 1693 où le Roi, après dîner, s'amuse comme un simple propriétaire à faire tailler ses arbres, et y prend un plaisir extrême, qu'il renouvellera en 1694, ce soir d'avril 1694 (le mercredi 28) où Louis XIV coucha so-

[1] « On appelle *portique* une espèce de jeu où l'on fait tourner une boule autour d'un portique, par lequel elle entre par une des ouvertures, et s'arrête ensuite sur un chiffre dont la valeur décide du gain ou de la perte. » (*Dictionnaire de l'Académie,* 1740.)

« C'est, dit madame de La Fayette, un jeu de nouvelle introduction, où il n'y a pas plus de finesse qu'à croix et pile. »

lennellement pour la première fois à Trianon, meublé complétement et complétement disposé pour l'habitation de jour et de nuit depuis juillet 1691.

Négligeant donc les loteries de 1692, à l'occasion des fiançailles du duc du Maine, et les dîners de 1693 dans la salle de la comédie, et toutes ces relations pompeusement frivoles dont le mémorialiste aristocratique et le conteur parasite du *Mercure galant* (un journal des mieux nommés) multiplient jusqu'à la satiété l'ennuyeux et cérémonieux détail, écrasant sous le pavé de leur rhétorique officielle les plus délicates fantaisies de ces fêtes ingénieuses, nous arrivons à travers toutes ces tables desservies et toutes ces carcasses de feux d'artifice aux quelques épisodes pittoresques, aux quelques anecdotes originales qu'ils n'ont pas su gâter.

C'est à Trianon, par exemple, que se rattache l'amusant souvenir des espiègleries de la duchesse de Bourgogne, cet enfant terrible du grand règne, prenant un plaisir quelque peu dangereux à semer de pétards, de complicité avec son mari, le chemin de la vieille princesse d'Harcourt, son souffre-douleur habituel, et à en fixer jusque sous son siége, prête à y mettre le feu, au risque de l'es-

tropier. Il y eut un moment à Trianon une mode de ces espiègleries aux pétards quotidiens ou nocturnes, dont la malicieuse princesse n'était que la plagiaire, et qui cessa devant les brusques remontrances et les plaintes moroses de Monsieur, frère du Roi, qui n'aimait pas à être dérangé dans son sommeil, par ces mousqueteries subites et importunes.

Dangeau contient, à la date du 1er août 1695, un passage qui mérite d'être cité, en raison des rapprochements, alors fort imprévus, qui relèvent cette fois sa fadeur habituelle.

« Le Roi prit médecine par pure précaution; sa santé, Dieu merci, n'a jamais été meilleure. Messeigneurs les ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berry vinrent à son dîner, et il nous parla avec plaisir sur ce que Monseigneur le duc de Bourgogne sera majeur dans six jours; qu'il n'y avoit point de minorité à craindre en France, et que depuis la monarchie on n'avoit point vu tout à la fois le grand-père, le père et le fils en âge de gouverner le royaume. »

O vanité des orgueils humains et des espérances royales! Dix-huit ans après, la triple génération dans laquelle le grand Roi voyait fleurir l'avenir de sa dynastie s'était flétrie dans le tombeau. Le grand Dauphin en 1711, le duc de Bourgogne en

1712, le duc de Berry en 1714, étaient allés précéder à Saint-Denis Louis XIV, survivant à sa famille, à sa gloire, à lui-même, et ne laissant pour gage de sa volonté et pour héritier de sa couronne qu'un testament aussitôt cassé que lu, et un enfant valétudinaire. Et cette auguste maison, foudroyée coup sur coup par des morts mystérieuses, finissait mélancoliquement par un Joas, comme le chêne dont la séve et la vie, taries à leur source, se prolongent par un unique et frêle rameau.

Mais, en 1695, qui eût osé prévoir une pareille destinée n'eût pas même obtenu la colère du grand Roi, dont un sourire de souverain mépris et de paternel dédain eût seulement puni l'imprudent prophète d'un malheur absurde. Pour achever la leçon et jouir de sa confusion, il l'eût sans doute invité à ces fêtes du mariage, plein d'espérances et de promesses, réalisées bientôt par la plus rassurante fécondité, du duc et de la duchesse de Bourgogne; couple heureux et charmant dont l'amour trouva à Trianon le théâtre de ses premières idylles, et dont le souvenir domine dès ce moment, dans ces lieux si souvent animés de leur présence, jusqu'à celui même du grand Roi.

Le duc de Bourgogne et sa jeune femme se plaisaient à Trianon, le préféraient hautement à

Versailles, au scandale parfois de madame de Maintenon et au sourire de Louis XIV, et l'élève de Fénelon a consacré à ce séjour favori une description en forme de panégyrique, qui rappelle ce *Télémaque* dont il fut nourri.

C'est en décembre 1697 (le 17) qu'eut lieu à Trianon la clôture du programme des fêtes du mariage du duc et de la duchesse de Bourgogne par une représentation d'*Issé*, à la suite d'une magnifique collation servie en corbeilles.

En juillet 1699, la duchesse de Bourgogne, qui n'a pas encore couché à Trianon, et qui désire jouir de ce privilége, envoie en maréchal des logis à Trianon donner le dernier coup d'œil à son appartement, Louis XIV lui-même, grand roi qui la gâtait,[1] et pour elle consentait à n'être que le bon roi. Dès le 10 juillet on l'inaugure, et par un caprice qui peint bien la princesse fantasque, dont l'originalité tranche seule sur l'uniformité de dévotion, de servilité et d'ennui où bâille la fin du siècle, c'est en ne se couchant pas que la duchesse prend possession de ce droit qui vient de lui être reconnu de coucher à Trianon. C'est un tableau de genre et d'histoire à la fois que celui de cet *Embarquement à Trianon*, dont Dangeau nous fournit les éléments sans savoir en user. Le Roi

après s'être promené quelque temps, s'arrête sur la terrasse qui domine le canal, et retenu au rivage par la crainte des rhumatismes et les oracles de Fagon, il assiste au départ de la flottille enrubannée, enguirlandée, des gondoles où rient et babillent princes et princesses, suivis par un yacht portant un orchestre, dont Louis XIV écoute jusqu'à huit heures du soir, assis devant la balustrade, les harmonies éoliennes. Après le souper, on revient encore sur l'eau, où l'on ne peut assez se rassasier de la caresse rafraîchissante des brises, et après une promenade dans les jardins, en compagnie de Monseigneur et de son mari, jusqu'à deux heures du matin, la duchesse de Bourgogne s'embarque de nouveau en gondole, et reste à s'y balancer jusqu'au lever du soleil. L'aurore saluée, sa compagne, Madame la Duchesse, ne tient plus au sommeil et va se coucher. Mais la princesse résiste encore et brave en souriant la fatigue d'une si longue veille, et elle ne consent à s'aller mettre au lit qu'après avoir accompagné à sept heures madame de Maintenon montant en carrosse pour aller à Saint-Cyr.

En 1700, avec le commencement du siècle, s'ouvre, on peut le dire, l'apogée de Trianon, comme maison d'habitation, de plaisance, succur-

sale rustique et familière des séjours et des fêtes de Versailles. Le Roi, en mars, se fait accommoder un appartement nouveau du côté de la salle des comédies. Il dirige avec son génie de la truelle et du ciseau des embellissements et agrandissements qui font entrer dans son enceinte de beaux bois et un fort grand mail qui sera tout droit.

Cependant, si ses visites du jour se succèdent sans ralentissement, et même se multiplient, le Roi, devenu l'esclave des traditions, des règles et des habitudes, ne rompt plus le soir, pour passer la nuit à Trianon, le solennel ennui du grand coucher. Trianon et ses divertissements sont pleins du danger des souvenirs et de regrets profanes. Le Roi est devenu dévot, madame de Maintenon n'ayant pas trouvé de meilleur moyen de se débarrasser de la terrible corvée de suffire à un prince qui ne se suffit plus à lui-même, et d'amuser le moins amusable des hommes. De là l'absence de ces fêtes des beaux jours du règne et de ces relations qui en perpétuent l'écho. De là l'abandon progressif de ce petit paradis terrestre délaissé pour l'autre, dont le Roi, en tiers avec le Père La Chaise et madame de Maintenon, prépare la conquête, faisant pénitence de ses péchés et la faisant faire surtout à ses sujets protestants. Au milieu de ce carême

perpétuel de la fin du règne, les voyages à Trianon de cette cour embéguinée deviennent de plus en plus rares. Et quand on y va, quand se réalise cette quadruple condition d'être à Versailles, de n'avoir point de conseil, de ne point avoir à faire maigre, de ne point aller à Marly, c'est pour y dîner en compagnie de madame de Maintenon, et puis s'y promener ou s'y asseoir au milieu de la fraîcheur de l'air et du parfum des fleurs.

Voilà les derniers plaisirs de Trianon, des plaisirs bourgeois, des plaisirs innocents! Plus d'amour, partant plus de joie. A l'heure même où la duchesse du Maine, la spirituelle et ambitieuse Lodovise, présidait l'apparition de ses fêtes de Sceaux, et enrégimentait dans son ordre grotesque et sérieux de la Mouche à miel les futurs courtisans de sa frivole fortune, les futurs auxiliaires de son inutile conspiration, à cette heure même des *grandes Nuits,* dont le récit enivre encore, avaient lieu à Trianon ces modestes et tranquilles soirées, sans théâtre, sans festin, sans musique, sans feu d'artifice, où l'on prenait en commun cette décente volupté de regarder couler l'eau et de se saoûler du parfum des tubéreuses. Il ne manquait à ces divertissements édifiants que les éloges du janséniste Saint-Simon. Ils les ont. Il pousse l'ironie de son appro-

bation jusqu'à appeler « magnifiques » ces soirées d'été passées à bâiller en famille, où madame de Maintenon bâillait, où le Roi bâillait, où la duchesse de Bourgogne bâillait, où les fleurs semblaient bâiller elles-mêmes.

Magnifiques, est un de ces éloges qui sentent l'épigramme d'une lieue. Magnifiques! Qu'en pense M. de Dangeau? M. de Dangeau n'en pense rien, suivant son habitude; mais il ne s'oppose pas à ce qu'on en pense ce qu'on voudra, d'après ses notes de plus en plus sèches et maigres de la nostalgie de l'étiquette, du jeûne des cérémonies, et qui n'ont plus pour soutenir leur consomption étique ces détails savoureux des grandes fêtes, et pour orner leur futilité, ces étincelants reflets des bals et des comédies olympiennes. Écoutez Dangeau : l'ombre gagne peu à peu, lui aussi, ce reflet du soleil pâli. Il n'est plus le chroniqueur qui jadis pliait sous le poids de ses brillants commérages, il n'a plus que quelques nouvelles de Trianon à nous donner, péniblement glanées. La moisson est finie, la vendange est faite de ces descriptions sans fin et de ces anecdotes sans sel qui ont tout appris à l'histoire, moins par ce qu'elles disent que par ce qu'elles laissent deviner. Le Roi ne va plus que de temps en temps à Trianon. Le Roi, pour qui est venue

l'heure du repentir, fait son salut. Et la France, si longtemps heureuse, aujourd'hui malheureuse, si longtemps victorieuse, aujourd'hui battue, si longtemps triomphante, aujourd'hui humiliée, fait aussi le sien. Nous n'irons plus au bois, les myrtes sont coupés et les lauriers aussi.

En 1705, quand le Roi vient demeurer quelques jours à Trianon (4 juin), c'est un voyage de podagre convalescent et humoriste; les dames viennent faire leur cour à trois heures et repartent à neuf, sans avoir soupé. Eh quoi! on ne soupe plus? Hélas oui! ou peu s'en faut. On joue au lansquenet, pour faire quelque chose. Le Roi, qui a été, comme on sait, fort malade; le Roi, qui depuis 1703, ne marche guère, se promène dans le petit chariot, inauguré à cette époque, dans lequel il faisait quelques tours d'allée après avoir travaillé *chez madame de Maintenon,* avec M. de Chamillart ou le Père de La Chaise.

De 1705 à 1715, voilà à peu près toute l'histoire de Trianon, qui n'a pas d'histoire. Il s'efface peu à peu du Journal de Dangeau comme de la faveur du Roi. De 1705 à 1715, le chroniqueur se tait sur la résidence peu à peu disgraciée, où le Roi ne se plaît plus, parce qu'il ne se plaît plus nulle part, et où madame de Maintenon ne peut

goûter la paix empoisonnée par la pensée de la guerre. « Nous sommes, écrit-elle, le 19 juin 1707, à la princesse des Ursins, dans un lieu délicieux. Je ne sais, madame, si vous avez vu Trianon dans cette saison-ci; mais, il faut vous l'avouer, je serois plus à mon aise dans une cave, la paix étant faite à des conditions raisonnables, que je ne le suis dans un palais enchanté et parfumé comme celui-ci. »

Le dimanche 11 août 1715, le Roi, dit Dangeau, « tint le conseil d'État, alla se promener à Trianon, travailla avec M. Pelletier. Le Roi paroît ne se pas si bien porter. »

Ce fut là la dernière promenade de Louis XIV, qui fit à Trianon, destiné à recevoir également la dernière visite de son successeur, ses adieux à la nature et à la vie. Vingt jours après le timide diagnostic de Dangeau, le dimanche 1er septembre 1715, à huit heures un quart du matin, Louis XIV, qui était né le 5 septembre 1638, et avait commencé à régner le 14 mars 1643, expirait, dans la soixante-dix-septième année de son âge et la soixante-treizième de son règne.

Le petit roi Louis XV, son arrière-petit-fils et successeur, avait cinq ans six mois quinze jours quand la couronne lui revint; enfant pâle, mala-

dif, précoce, qui avait ce charme attendrissant des enfants que la mort regarde, et qui ne semblait point destiné à porter le sceptre.

Le Régent n'aimait point Versailles, et lui préférait hautement Paris. Dès le 8 septembre 1715, il convoqua une assemblée de médecins, composée avec prévoyance d'une majorité de médecins de la capitale, qui, contrairement à l'opinion de leurs confrères de la cour et à leur grand désappointement, « dirent que l'air de Vincennes étoit un air médiocre, dans un terrain uni, où il n'y avoit ni montagnes, ni vallées, que la rivière étoit assez loin, qu'elle étoit couverte par le bois de Vincennes, que le feu Roi y avoit été élevé et y avoit acquis une forte constitution, qui l'avoit fait vivre soixante-dix-sept ans, au lieu qu'à Versailles l'air étoit épais, marécageux, plein de brouillards, entre des montagnes parmi des eaux forcées et croupissantes, et que nos princes y étoient morts [1]. » Il n'y avait rien à répondre à un raisonnement de six contre trois. Les médecins de la cour s'inclinèrent en rechignant, et dès le lendemain lundi, 9 septembre 1715, le jeune Roi quitta pour Vincennes, Versailles, où nous ne le retrouvons guère

[1] *Journal et Mémoires de Mathieu Marais*, publiés par nous, t. I, p. 191.

qu'en 1722, à son grand regret, car il avait pour Versailles l'attachement qu'inspire l'air natal, et plus d'une fois il redemanda Trianon, dont son imagination avait gardé une image souriante et parfumée.

Nous trouvons dans les *Mémoires* du temps plus d'une trace de cette plainte, de ce regret, de ce spleen de la forteresse, de cette nostalgie des fleurs, contre lesquels se réunissaient à la fois la raison de santé et la raison d'État. Écoutez cette jolie scène entre Roi de dix ans et gouverneur septuagénaire :

« Le Roi a dit au maréchal de Villeroy : « Mon oncle » me fait aller au cours, à Saint-Cloud, à Vincennes. » D'où vient qu'il ne me mène pas à Versailles, à Tria- » non? J'aime tant Trianon! » Le maréchal lui a dit : « Mon maître, dites-moi la vérité; cela vient-il de vous? » quelqu'un vous le fait-il dire?... » Le Roi l'a assuré plusieurs fois que cela venoit de lui-même, sur quoi le maréchal lui ayant fait entendre qu'on remuoit beaucoup de terre à Versailles, qu'on travailloit aux canaux et aux eaux, et que cela pourroit nuire à sa santé, le Roi lui a seulement répondu ces deux mots : *Bagatelle! bagatelle*[1]! »

[1] *Journal et Mémoires de Mathieu Marais*, t. I, p. 316. (Juillet 1720.)

Avant que le vœu du jeune Roi pût être comblé, Trianon devait recevoir la visite imprévue du plus original et du plus célèbre des voyageurs couronnés, le czar Pierre I[er] lui-même. Les *Mémoires* du temps sont pleins des particularités de ce séjour, hommage rendu à la suprématie de la civilisation française par un homme de génie en train de fonder lui-même une civilisation et une suprématie. Le cadre étroit de cette esquisse ne comporte point le détail de cette visite, où le czar se montra aussi instruit qu'avide de s'instruire encore, et donna aux Parisiens, en échange de tant de profitables spectacles, l'exemple peu commun du tact dans l'admiration et de la grandeur dans la simplicité.

« L'après-dînée du 24 mai 1717, il alla à Versailles, où le maréchal de Tessé le laissa au duc d'Antin, chargé de lui en faire les honneurs. L'appartement de Madame la Dauphine étoit préparé pour lui, et il coucha dans la communication de Monseigneur le Dauphin, père du Roi, qui fait à cette heure des cabinets pour la Reine.

» Mardi 25, il avoit parcouru les jardins, et s'étoit embarqué sur le canal dès le grand matin, avant l'heure qu'il avoit donnée à d'Antin pour se rendre chez lui. Il vit tout Versailles, Trianon et la Ménagerie[1]... »

[1] *Mémoires de Saint-Simon*, édit. Hachette, t. IX, p. 233-

Du 3 au 11 juin, le czar renouvela sa visite à Versailles, où il se plut fort, et à Trianon, où il voulut aussi coucher, « puis trois ou quatre nuits » à Marly, dans les pavillons les plus près du châ- » teau qu'on lui prépara. »

Les premiers séjours de Louis XV adolescent à Trianon, en 1722 et 1724, n'ont guère laissé plus de traces que la cause vulgaire de changement d'air ou de récréation qui en a été l'unique motif. A partir de 1738, le duc de Luynes, digne continuateur de Dangeau, hérite de sa tâche volontaire de solennelle futilité et de grave minutie, et c'est d'après ses auliques annales, le *Journal* de l'avocat Barbier et les *Mémoires* frondeurs et salés de d'Argenson, que nous pouvons continuer notre travail de marqueterie historique.

Dès 1741, nous renouons le fil interrompu :

« Le Roi déclara hier qu'il ne feroit aucun voyage cette année ni à Fontainebleau, ni à Marly, ni à Rambouillet; qu'il n'iroit qu'une seule fois à la Muette. On prétend que le voyage de Fontainebleau coûte un million d'extraordinaire. Un fait certain, c'est que la Reine étant grosse de Monsieur le Dauphin, et voulant aller à Trianon pendant une absence du Roi, feu M. de Villacerf,

234. — *Mémoires secrets* de Duclos, édit. Gay, t. I, p. 319-320.

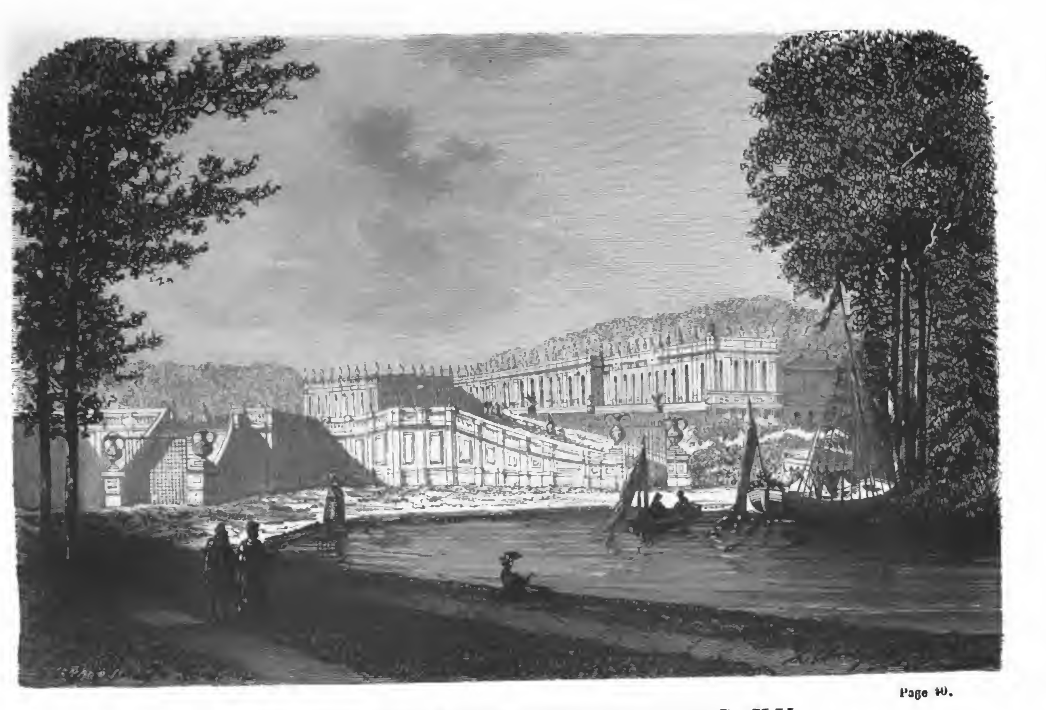
alors son premier maître d'hôtel, demanda cent mille livres pour la transplantation de Versailles à Trianon [1]. »

Que dites-vous de cette *transplantation?*

« On sut hier que le Roi avoit donné à la Reine le château de Trianon, c'est-à-dire la permission d'en faire l'usage qu'elle voudra. La Reine avoit demandé le pavillon de Luciennes, vacant par la mort de mademoiselle de Clermont. Le Roi lui a donné le choix de Marly, Meudon, Trianon, la Ménagerie, et la Reine s'est déterminée pour Trianon. Cette négociation a passé par M. le cardinal, qui conseilla à la Reine de choisir Trianon. A l'égard de Luciennes, le Roi veut le garder; on dit que c'est dans le dessein d'en faire usage, pendant le voyage de Marly, pour des soupers, parce que l'on trouve que les petits cabinets de Marly sont trop petits et étouffés [2]. »

De 1741 à 1748, c'est là à peu près tout notre butin. Le roi Louis XV n'a habité qu'un moment, en 1744, Trianon, où il est venu pleurer dans la retraite et la consolation de la nature, la mort de la duchesse de Châteauroux. En 1748 (29 août), le roi Stanislas fait seul un court et nouveau séjour dans ces lieux, qui, en mai 1740, l'avaient vu se promener avec la fidèle compagne de sa vie, la reine Catherine Opalinska.

[1] *Mémoires du duc de Luynes* (août 1741), t. III, p. 449.
[2] *Ibid.*, t. III, p. 452.



Page 40.

VUE DE TRIANON SOUS LOUIS XV

Prise du côté du canal, à l'entrée du grand parc de Versailles.

En 1749, Trianon jouit du regain de faveur d'une sorte de restauration :

« Pendant le voyage de Fontainebleau, on a fait beaucoup d'ouvrage à Trianon. La Ménagerie nouvelle est presque finie, et on a accommodé plusieurs logements ; il y en a actuellement dix-neuf tout meublés et en état d'y habiter ; il y en aura encore douze ou quinze autres ; il paraît que le Roi a dessein d'en faire usage[1]. »

En maí 1750, le Roi, qui s'ennuie, cherche volontiers dans une promenade à Trianon une distraction qu'il n'y trouve pas toujours.

« Le Roi devoit faire un voyage de huit jours à Crécy, terre de madame la marquise de Pompadour, avec les seigneurs de sa cour qui sont des petits appartements. On disoit même qu'il s'y tiendroit des conseils. Mais ce voyage n'a pas eu lieu, parce qu'il y avoit de la petite vérole et des maladies à Crécy et aux environs. Le Roi a été passer quatre jours à Choisy. Il fait aussi quelquefois des voyages et séjours de deux ou trois jours à Trianon, dans le parc de Versailles, où l'on a fait de petits appartements que l'on a meublés à la nouvelle mode. Trianon étoit abandonné auparavant, et n'étoit fait même que pour quelques fêtes, et pour faire collation après la promenade pour Mesdames. Mais à présent, cela fait maison de campagne. On les multiplie autant qu'on peut,

[1] *Mémoires du duc de Luynes*, t. X, p. 42.

afin de diversifier les objets et les voyages, attendu que le Roi a une grande disposition à s'ennuyer partout, et c'est le grand art de madame de Pompadour de chercher à le dissiper[1]. »

En 1751, Louis XV fit construire à Trianon le *Pavillon français* orné de quatre cabinets, qui servait de salle à manger d'été. Il s'y trouvait la nuit du 12 au 13 septembre, au moment de la naissance du duc de Bourgogne, fils du Dauphin et de Marie-Josèphe de Saxe, sa seconde femme; heureux événement dont la nouvelle vint l'y surprendre.

Le 3 février 1752, madame Henriette étant allée rendre visite à Trianon à son auguste père, s'y trouva indisposée, et y sentit le premier germe de la maladie qui le 10 devait à Versailles l'emporter au tombeau. Témoins de sa dernière promenade, ces lieux le furent aussi des regrets inspirés par sa perte, dont la famille royale vint y cacher le deuil[2], et quelques mois après s'y réfugier pendant la petite vérole du Dauphin[3].

En janvier 1753, le Roi fait en traîneau des promenades autour du parc, suivi de sa cour, glis-

[1] *Journal de Barbier*, t. IV, p. 421.
[2] *Mémoires de d'Argenson*, t. VII, p. 108.
[3] *Ibid.*, t. VII, p. 275. (5 août 1752.)

sant dans des véhicules du même genre, dont le goût français a paré la simplicité tartare. En mai, il y prend les eaux en compagnie de la Reine, de Madame infante et de Madame Adélaïde.

En février 1754, le Roi fait transporter à Trianon une pendule exécutée par Passemant pour le roi de Golconde (les horlogers de Paris fournisseurs des princes des *Mille et une nuits!*) Et ce chef-d'œuvre, témoignage éclatant de l'universalité de la réputation de l'industrie française, y est admiré unanimement.

En avril 1754, Louis XV fait à Trianon des expériences du nouveau système d'agriculture fondé sur les principes de M. Duhamel du Monceau.

A ce moment Trianon avait pris, grâce à un autre caprice royal, une physionomie toute nouvelle. Le duc d'Ayen, un des capitaines des gardes du Roi, et son favori de tout temps, par l'originalité de son humeur et la finesse parfois caustique de son esprit, avait été gagné au goût de la botanique par son médecin, le fameux Le Monnier, et trouvant la science des fleurs intéressante et amusante, il fit au Roi sa cour de l'inoculation et de la pratique en commun de cette passion inoffensive, pleine des ressources de l'imprévu, propice aux promenades familières et faite à souhait pour le

divertissement des esprits curieux et la consolation des cœurs désabusés. Le Roi dès lors consacra volontiers à la botanique ce que l'ennui lui laissa d'heures libres de ses vapeurs mélancoliques, et les loisirs qu'il put dérober à sa stérile et laborieuse correspondance secrète, frivole monument de ce règne frivole, il les consacra à surveiller et à diriger l'établissement à Trianon de serres hollandaises et d'un jardin botanique. Ce nouveau jardin des plantes salutaires et scientifiques dut à la faveur de ce prince, aux expériences de Bernard de Jussieu, et à l'acclimatation d'arbres exotiques rapportés d'Angleterre en 1764 par Antoine Richard, une célébrité toujours croissante sous le nom de *Petit Trianon*. Il était séparé du grand par une large avenue et on y pénétrait par une grille donnant vis-à-vis du jardin de *Trianon-sous-Bois* ou *Jardin des sources*[1].

Le 5 janvier 1757, un fâcheux accident interrompit cette vogue et faillit étouffer à tout jamais, dans son premier essor, la vogue triomphante du petit Trianon. C'est au moment où Louis XV, qui était allé à Versailles rendre visite à Madame Victoire, malade, se préparait à retourner à Trianon

[1] Soulié.

et montait en carrosse, qu'il reçut de Damiens un coup heureusement presque inoffensif, de ce canif fanatique qui semble plutôt avoir servi au misérable exalté d'instrument d'avertissement et de menace que d'instrument d'assassinat. Nous ne retrouvons plus qu'en 1766 Louis XV dans ce lieu charmant[1] devenu néfaste, déjà cependant relevé d'une passagère disgrâce par le séjour de six semaines qu'y firent en mai 1761 le comte de Provence (Louis XVIII), le comte d'Artois (Charles X) et Madame (Madame Élisabeth).

Le 28 novembre 1764 se rouvre pour Trianon, en l'honneur des enfants royaux, l'ère si longtemps fermée des fêtes théâtrales.

Ce jour-là, le duc de Berry (Louis XVI), le comte d'Artois, le comte de Provence et Madame, furent conduits à Trianon par le duc de la Vauguyon et la comtesse de Marsan, préposés à leur éducation. Un divertissement mêlé de chants, qui fut exécuté par mademoiselle Fel, Richer, Préville et Clairval, attendait les héros de cette solennité dramatique, suivi d'un concert, d'une collation et d'un feu d'artifice. Madame de Beausire, lectrice de la Reine et Poinsinet de Sivry, auteur des scènes du divertis-

[1] *Journal de Barbier,* t. VI.

sement, furent présentés aux princes et princesses et complimentés par eux.

En 1766, Louis XV, qui avait pardonné à la résidence un moment condamnée par suite d'une fâcheuse mais innocente coïncidence, fit construire par Gabriel le palais du petit Trianon, consistant en un corps de logis ou pavillon d'ordre corinthien, composé d'un rez-de-chaussée, d'un premier et d'un second étage. Le journal intime de Louis XVI, si naïf et si sec, nous montre le jeune prince (il avait alors dix ans) faisant, le 5, le 12, le 19 et le 24 juin 1766 des parties de barres notées par lui dans ses souvenirs comme des événements.

Nous n'insisterons pas sur ces confidences, sans autre valeur que le contraste de leur innocence enfantine et plus tard patriarcale avec la fin tragique du prince qui les écrivit. Nous nous bornerons à mentionner, d'après des chroniqueurs plus littéraires et au besoin avec leurs détails (toujours omis dans les laconiques *memoranda* de Louis XVI), la visite du roi de Danemark, le 6 décembre 1768, et à noter les derniers voyages de Louis XV à Trianon, plus nombreux à mesure qu'ils touchent à leur terme, comme si un attrait mêlé de pressentiment en rendait plus chère au Roi la mélancolique douceur.

Louis XV, qui ne paraît à Trianon en 1770 qu'une fois (du 23 au 24 septembre), s'y trouve en 1771, du 1er au 3 mai, du 3 au 4 juillet, du 8 au 9 septembre, du 29 septembre au 1er octobre et du 10 au 12 décembre.

C'est le 29 septembre 1771 qu'au moment où il entrait dans son pavillon pour y souper, il reçut la surprise de bienvenue d'une décoration de fleurs d'un nouveau genre, qui occupait tout le devant de l'orangerie et avait été éclairée par ordre du comte de Noailles. Louis XV goûta tellement ce spectacle, que l'année suivante, en 1772, à la même date de septembre, on le renouvelait, sur son désir exprès, pour ses yeux charmés. Écoutez là-dessus la *Gazette :*

« Le Roi ayant désiré voir encore dans son nouveau pavillon de Trianon la même décoration en fleurs que l'année dernière, on l'a exécutée sur l'amphithéâtre occupant le devant de l'orangerie qui fait face au salon. Les reines-marguerites blanches y étoient si artistement arrangées qu'elles formoient au point de vue vingt-quatre lettres de sept pieds et demi de haut composant ces mots : *Vive le roi Louis le Bien-Aimé!* Le Roi a daigné en marquer sa satisfaction aux sieurs Richard père et fils, jardiniers-fleuristes et botanistes de Trianon. »

A partir de 1772, le Roi va au moins six ou

huit fois l'an passer quelques jours à Trianon, en mars, avril, juin, juillet, septembre et même novembre. Il y donne de temps à autre à déjeuner ou à souper à sa famille et à sa cour; et c'est là que, le 27 avril 1774, il ressentit les premiers frissons de la fièvre de sa dernière maladie. Le 29, à son retour à Versailles, se déclarait la petite vérole qui devait l'emporter au tombeau le 10 mai.

A la date du 6 juin 1774, le journal manuscrit de Louis XVI [1] contient cette mention :

« Voyage à Versailles pour la levée des scellés; dîné à Trianon. »

Ce voyage était la visite de bienvenue et d'inauguration d'une domination nouvelle. Le Roi avait fait galamment cadeau à sa jeune femme, dont il avait pu apprécier les goûts idylliques et champêtres, traditionnels dans la maison de Lorraine, de Trianon comme bouquet de royauté, présent de joyeux avénement.

La chronique du temps a enregistré à la date de la fin de mai ce don, des plus gracieux et des plus heureux à la fois : « Vous aimez les fleurs, aurait » dit, selon les uns [2], Louis XVI à la Reine surprise

[1] Archives de l'Empire.

[2] *Revue rétrospective,* journal de l'abbé Beaudeau, t. III.

» et charmée, eh bien, j'ai un bouquet à vous » donner; c'est le petit Trianon. » D'autres, tiers plus intimes et plus indiscrets, racontent la scène en ces termes piquants :

« La Reine étant Dauphine avoit témoigné son désir d'avoir une maison de plaisance à elle, où elle pût faire ce qu'elle voudroit. Sa Majesté, qui en étoit instruite, lui a dit il y a quelques jours : « Madame, je suis en état » de satisfaire à présent votre goût. Je vous prie d'ac- » cepter pour votre usage particulier le grand et le petit » Trianon. Ces beaux lieux ont toujours été le séjour » des favorites des rois, conséquemment ils doivent être » le vôtre. » La Reine a été très-sensible à ce cadeau et surtout au compliment galant par où l'offre en a été terminée. Elle a répondu au Roi en riant qu'elle acceptoit le petit Trianon, à condition qu'il n'y viendroit que lorsqu'il y seroit invité[1]. »

Quoi qu'il en soit des circonstances du don, il est incontestablement établi à la fin de mai 1774, non-seulement par l'unanimité de ces commérages malins où l'histoire est plus ou moins légèrement *romancée*, mais encore et surtout par le témoignage authentique des lettres de Louis XVI[2] et de Marie-Antoinette.

[1] *Mémoires secrets de Bachaumont*, 28 mai 1774.

[2] Louis XVI au duc de La Vrillière, 4 juin 1774. *Recueil Feuillet de Conches*, t. I, p. 40.

La petite boutade que la fin du récit de Bachaumont met sur les lèvres roses de la Reine de vingt ans, tenait au goût ou si l'on veut à la mode que les femmes menaçaient d'inaugurer, en vengeance et en représailles de l'abandon d'époux trop épris de la chasse, des courses ou du jeu, de se réunir et de s'amuser entre elles. Au commencement de juin, la duchesse de Chartres et la princesse de Lamballe avaient fait le complot d'aller seules rendre visite à la duchesse de Bourbon, à sa petite maison de Vanves, dont l'hospitalité devait être impitoyablement fermée à tout visiteur masculin. Le duc de Chartres, qui n'avait pu obtenir la levée de ce *veto* provocant, en avait éludé la consigne, avec la complicité de MM. de Thiers et de Fitz-James, par un stratagème des plus plaisants. Il était entré dans la maison interdite déguisé en ours, et accompagné de M. de Thiers en tigre, tous les deux muselés et tenus en laisse par M. de Fitz-James. On n'avait pu prévoir et prévenir une visite de ce genre. Le couple de ménagerie fit donc dans le château, au milieu des dames étonnées et rassurées par la physionomie la plus apprivoisée du monde, une entrée sans encombre. Après avoir fait plusieurs tours de leur façon, le faux ours et le tigre postiche, avec un ensemble des plus sur-

prenants et comme saisis d'un retour simultané de férocité, firent mine de montrer les dents, de rouler des yeux et de rompre leur chaîne, à la grande frayeur des spectatrices, qui se sauvèrent dans toutes les directions, éperdues, affolées, et retrouvèrent les deux animaux et leur conducteur, rendus à leur apparence et à leur rôle naturel, sur le seuil de la salle à manger, leur offrant, avec des rires victorieux, un bras qu'on ne put refuser.

Marie-Antoinette, le même jour, bien loin de condamner le Roi, pour franchir le seuil de sa retraite privilégiée, à un stratagème peu conforme à son humeur, préféra, en signe de remercîment, lui en faire les honneurs dans un charmant dîner, mentionné *sans phrases* sur le carnet royal :

« Ce n'est que le petit Trianon que le Roi a donné à la Reine pour en jouir. Le premier usage que Sa Majesté en a fait a été d'y recevoir son auguste époux. Le jour de la levée des scellés, elle lui a donné à dîner en ce charmant séjour ainsi qu'à la famille royale. Il a changé de nom et se nomme aujourd'hui le *petit Vienne*[1]. »

C'était là une appellation erronée, prétexte du premier soupçon contre le patriotisme de Marie-Antoinette, du premier nuage sur le bonheur de

[1] *Mémoires secrets de Bachaumont.*

cette possession récente, et cause de plaintes véhémentes dans ses épanchements filiaux, qui prouvent combien ce reproche était calomnieux.

« Dans les premiers temps où elle fut en possession du petit Trianon, on répandit dans quelques sociétés qu'elle avoit changé le nom de la maison de plaisance que le Roi venoit de lui donner et lui avoit substitué celui de *petit Vienne* ou de *petit Schœnbrunn*. Un homme de la cour, assez simple pour croire légèrement à ce bruit, et désirant entrer avec sa société dans le petit Trianon, écrivit à M. Campan pour en demander la permission à la Reine. Il avoit, dans son billet, appelé Trianon le *petit Vienne*. L'usage étoit de mettre sous les yeux de la Reine les demandes de ce genre telles qu'elles étoient formées ; elle vouloit donner elle-même les permissions d'entrer dans ses jardins, trouvant agréable d'accorder cette légère marque de faveur. Lorsqu'elle en vint aux mots dont je viens de parler, elle fut très-désobligée et s'écria avec vivacité qu'il y avoit trop de sots qui servoient les méchants ; qu'elle étoit déjà informée que l'on faisoit circuler dans le monde qu'elle ne pensoit qu'à son pays et qu'elle conservoit le cœur autrichien, tandis que ce qui tenoit à la France avoit seul le droit de l'intéresser. Elle refusa une demande aussi gauchement faite, en ordonnant à M. Campan de répondre qu'on n'entreroit pas à Trianon pendant quelque temps, et que la Reine étoit étonnée qu'un homme de bonne compagnie pût croire qu'elle fît une chose aussi déplacée que

de changer les noms français de ses palais pour en substituer d'étrangers[1]. »

Et le 8 octobre 1775, peu de jours après cette flatterie maladroite qui constituait une si pénible épreuve pour son amour-propre et son patriotisme, sa main tremblait encore d'une légitime indignation quand elle écrivait à son frère Joseph II :

« L'autre jour, n'y a-t-il pas eu un insensé qui m'a fait demander pour lui et une dame la permission de visiter mon *petit Vienne?* Il appelait ainsi mon Trianon; ce qui m'a fait découvrir que j'avois contre moi une coterie dont la malveillance accréditoit le bruit que j'avois ainsi débaptisé le présent que m'a fait le Roi[2]. »

Tout cela n'était point trop mal pensé, ni trop mal senti, ni trop mal dit pour cette petite Reine de vingt ans, auxquels de malins couplets, premiers moucherons sortis de la fermentation de son impopularité naissante, parlaient de faire repasser la barrière.

Ces petits désagréments, comme il arrive souvent, bien loin de dégoûter Marie-Antoinette de son Trianon, ne firent que l'y attacher davantage. L'amour grandit par l'obstacle et se fortifie par les

[1] *Mémoires de madame Campan*, édit. Barrière, p. 106.
[2] *Recueil d'Hunolstein*, p. 72.

contrariétés qui l'irritent. La jeune Reine se prit à aimer avec son cœur, autant qu'avec sa tête, ce Trianon, premier cadeau du Roi, et calomnié comme elle. Dès 1774, on était à l'œuvre, par ses ordres et sous son inspiration, pour réaliser ce plan d'agrandissement, de transformation, d'embellissement, qui devait transporter au petit Trianon favori, la vie même de Versailles négligé, et donner à cette résidence caractéristique une physionomie si originale. Ce qu'il importe de remarquer tout d'abord, c'est que cette création ne fut pas une improvisation. Ce n'est pas tout d'un coup, en frappant du pied ou en agitant une baguette, que la Reine put voir son rêve réalisé. En ce temps positif et troublé de chicanes économiques et de démocratiques susceptibilités, les reines n'étaient plus fées, comme à l'âge d'or de l'obéissance et de la fidélité; il ne leur suffisait plus de vouloir, elles étaient réduites à compter et condamnées à attendre. Il faudra dix ans pour que les décorations de ce théâtre de la nature soient achevées, pour que ce royal paradis ait complété sa toilette pittoresque et fleurie, pour que Trianon enfin, trait par trait, année par année, arrive à réfléchir laborieusement, mais si heureusement, la figure de celle qui devait tant s'y plaire qu'on peut dire qu'elle le façonna

à son image, et que la maison peint la Reine et le jardin la femme. Ceci pour répondre aux hypercritiques du temps, acharnés après de fantastiques excès de dépense et d'imaginaires prodigalités, et peut-être aux impatiences de notre lecteur, que nous ne pouvons conduire à l'ensemble que par les détails et qui trouve que nous ne mettons qu'un pied après l'autre dans notre minutieuse analyse. Ah! nous irions peut-être plus vite s'il s'agissait d'autres histoires. Mais il fait si bon marcher dans ces buissons chantants et ces sentiers moussus!

Le présent fait par Louis XVI à la Reine eût été incomplet et presque ironique si, en même temps que Trianon, il ne lui eût fourni les moyens de l'arranger à son gré, et de goûter cet innocent plaisir de planter et de bâtir, les deux marottes de tout propriétaire, fût-il royal! La restauration du petit Trianon devint donc naturellement l'occasion et le point de départ de tout un système de rénovation des jardins du grand Trianon et du parc de Versailles lui-même. La mode des jardins anglais, des jardins irréguliers, des jardins de fantaisie et de roman était venue, détrônant celle des droites perspectives, des solennels quinconces, des architectures de buis et des monuments de charmilles. C'était, dans l'art de la distribution de la verdure

et la science de la décoration en fleurs, la même révolution que dans la façon d'accommoder la chevelure. Les échafaudages hardis de plumes, de fleurs, de verroterie, les coiffures à étages, à détours, à surprises, à trucs, les chapeaux de paille en vase et en arrosoir avaient relégué au rebut les perruques bouclées, les tignons frisés, les fanchons de dentelles et les coiffes en éventail, et la poudre s'en allait. Oui! grand Dieu! la poudre se mourait, la poudre était morte! On revenait, quelle décadence! à travers ces fantaisies passagères, à la chevelure naturelle, on portait des robes couleur des cheveux de la Reine, ces cheveux fins et cendrés dont une boucle était allée donner le ton aux Gobelins et à Lyon.

Par suite de cette révolution, qui en présageait tant d'autres, — mais alors on changeait tout en souriant et l'on jouait gaiement avec ce danger de la nouveauté, même aux petites choses, — le petit parc de Versailles dut être replanté. La vente et adjudication des bois de haute futaie, de ligne, de décoration et taillis en massifs des jardins de Versailles et de Trianon, eut lieu par ordre du comte d'Angiviliers, le 15 décembre 1774, à la surintendance des bâtiments du Roi à Versailles; les adjudicataires devaient commencer leur exploita-

tion dans la huitaine et la suivre sans interruption, de manière qu'à la fin de mai 1775 les terrains exploités fussent entièrement vides et en état de recevoir les ouvriers chargés de la replantation. Les jardins du grand Trianon furent replantés en 1776, d'après les plans de l'architecte Le Roy, qui fit disparaître le *Jardin du Roi* et le *Jardin des Sources*, placés en avant de *Trianon-sous-Bois*. En 1778, le pittoresque l'emportait définitivement sur le régulier, et le marteau des ouvriers chargés de construire, sur les plans d'Hubert Robert, le peintre des ruines, le rocher du bosquet des bains d'Apollon à Versailles, donnait le coup suprême à la tradition de Le Nôtre.

Le jardin du petit Trianon fut le premier replanté. Dès le mois de juillet, la chronique enregistre le nom du savant et aristocratique amateur choisi par la Reine pour conseiller de sa rénovation, et signale la première mesure de cette direction qui exile au jardin du Roi la collection de simples et de plantes salutaires, et ouvre de tous côtés à Trianon à la flore exotique l'hospitalité d'une seconde patrie. Ce directeur ou plutôt cet inspirateur officieux du plan de transformation de Trianon, c'est le marquis de Caraman, qui s'est distingué par son goût en tête des émules déjà

nombreux en France de Walpole et du prince de Ligne, et dont les jardins de Roissy et le jardin de Paris lui-même étaient le chef-d'œuvre actuel de la mode anglaise. Bachaumont et surtout madame du Deffand, amie intime des Caraman, qui a vanté, en plus d'un endroit de ses lettres, les patriarcales et pastorales délices de l'hospitalité de Roissy, nous donnent la date et les détails de ce choix, fait à la suite d'une visite au jardin de la rue Saint-Dominique :

« M. le marquis de Caraman est un amateur de jardinage qui se pique d'avoir beaucoup de goût en cette partie, et s'est proposé à la Reine pour arranger son jardin du petit Trianon ou du petit Vienne. Cette princesse a accepté le seigneur en question. Elle est venue l'autre jour voir son jardin de Paris et en a été extrêmement satisfaite. Le feu Roi, qui aimoit beaucoup la botanique, avoit fait au milieu une collection de plantes et de simples considérable, qui sera transportée au Jardin du Roi[1]. »

Et dès le 26 juillet, madame du Deffand écrit en effet à celle qu'elle nomme, par une plaisante antiphrase, sa grand'maman :

« La Reine vint samedi tout à côté de Saint-Joseph[2],

[1] Bachaumont, 23 juillet 1776.

[2] Aujourd'hui l'hôtel de La Rochefoucauld-d'Estissac, rue Saint-Dominique, naguère encore occupé par les Caraman.

chez les Caraman, pour voir leur jardin. Elle avoit avec elle Madame, mesdames de Durfort et de Pons. Les princesses Clotilde, Élisabeth et Mademoiselle l'accompagnèrent avec mesdames de Marsan, de Bourdeilles et de Bonac. Madame de Beauvau, qui lui avoit inspiré cette curiosité, l'attendit dans la maison avec son mari pour la recevoir. M. de Caraman, étant averti dès le matin, vint tout préparer; et comme madame de Beauvau avoit mandé que la Reine ne vouloit voir personne, madame de Caraman n'osoit pas se rendre chez elle. Madame de La Vallière jugea qu'elle devoit y venir, et lui envoya un exprès pour l'y déterminer. Elle y arriva un quart d'heure avant la Reine, qui la traita à merveille, ainsi que trois de ses filles, dont la plus jeune, qui n'a que dix ans, étoit habillée en petite paysanne, comme fille du jardinier, et présenta des bouquets. La Reine combla le père, la mère et les enfants de toutes les marques de bonté et de toutes les grâces imaginables. Elle y resta une heure et demie, y fit la collation et charma tout le monde[1]. »

C'est à partir de cette visite que le branle est donné à la restauration du petit Trianon. Par une préférence qui peint ce temps amoureux de la nature, et cette jeune reine plus pressée d'avoir des fleurs que des fauteuils et de loger ses fleurs que

[1] *Correspondance de madame du Deffand*, avec les Choiseul et l'abbé Barthélemy, publiée par M. de Sainte-Aulaire, t. II, p. 319-320.

de se loger elle-même, c'est par les jardins qu'on commença; c'est à eux exclusivement qu'on consacra l'effort et la dépense des premières années. La Reine, comme résidence officielle, sinon d'apparat, avait Choisy et Marly, où elle trouvait la famille et la cour et les divertissements chers à sa jeunesse hardie, à la grâce et à la souplesse de sa beauté. C'est à Marly qu'elle s'amusait à monter dans un cabriolet qu'elle conduisait elle-même avec une habileté et un sang-froid qui excitaient l'étonnement des vieux courtisans et l'admiration des jeunes [1]. C'est à Marly qu'elle se plaisait, dans ce costume slave qui semble l'uniforme même des courses sur la glace, à se promener en traîneau, arrêtant au besoin, d'une main intrépide, l'élan des chevaux emportés [2].

Pendant les deux premières années (1774-1775) de l'arrangement de Trianon, la Reine, attirée à d'autres résidences et à d'autres plaisirs, ne se montre guère à Trianon, ou n'y va qu'en petit équipage et presque incognito pour surveiller les travaux et encourager les progrès de son cher jardin. Pour l'installation des appartements, elle ne

[1] Bachaumont, 5 juillet 1774.
[2] Bachaumont, 27 novembre 1774.

s'en occupe guère, ne devant souper et coucher à Trianon de temps en temps qu'à partir de la fin de 1776, et ne devant y faire de long séjour qu'après sa première maternité, de 1779 à 1785. C'est à ce moment qu'elle fera les dépenses en mobilier, dépenses bien modestes en vérité pour une reine, que Thierry, dans sa *Défense du Garde-meuble,* n'évalue pas, pour la période de 1784 à 1789, à plus de deux cent vingt-cinq mille livres. Le petit Trianon entrera dans cette somme pour la plus grande part, notamment pour la décoration et l'ameublement du petit salon et de la chambre à coucher, ce meuble en poult de soie bleu et rembourré de duvet d'eider, d'un goût si féminin et d'un si voluptueux confort.

Mais ni à l'une ni à l'autre époque, ni à l'aube de la faveur naissante de Trianon ni à son déclin, alors que la résidence favorite de Marie-Antoinette partage sa disgrâce et que les lieux témoins des bonheurs de l'épouse et de la femme n'y servent plus que d'asile aux larmes de la mère et de la Reine, la sollicitude de Marie-Antoinette, presque exclusivement bornée aux jardins, ne se trahit, quant à l'habitation, par des frais exorbitants de domestique ou d'ameublement. Le petit Trianon, tant attaqué par les pamphlets du temps, demeura,

comme résidence, incapable de supporter la rivalité de la plupart des belles maisons de plaisance du temps. Sa célébrité lui vint surtout de la supériorité de ses jardins, de ses serres, de l'originalité des constructions champêtres du parc et de la présence de la Reine, dont la renommée partagea l'engouement. Le palais et son service n'y perdirent guère, même au temps d'éclat, la simplicité domestique et privée; et si madame Campan, qui exagère parfois jusqu'à l'hyperbole la défense de la Reine, a eu tort de dire « qu'elle ne permit aucune augmentation dans le bâtiment ni aucun changement dans le mobilier devenu très-mesquin, et qui existait encore en 1789 tel qu'il était sous le règne de Louis XVI », elle a eu raison de montrer la Reine dans ses visites et ses séjours, en 1775 et en 1780, se débarrassant de tout appareil, de tout cortége, et suivant en cela un penchant aux vertus de famille et d'économie domestique qu'on n'a pas assez remarqué en elle, fuyant à Trianon, bien loin de les y porter, la représentation et le luxe de son rang, et s'y reposant de la vie de palais dans la simplicité de la vie de château.

Mais cette distinction faite, il faut se garder de l'accentuer au point de dire, comme madame Campan, que le défaut de mesure entraîne parfois à

l'excès, après avoir affirmé avec raison « que le reproche de prodigalité généralement fait à la Reine est la plus inconcevable des erreurs populaires qui se soient établies dans le monde sur son caractère » ; « qu'elle avait entièrement le défaut contraire et qu'elle portait souvent l'économie jusqu'à des détails d'une mesquinerie blâmable, surtout dans une souveraine. » Il n'est pas exact de prétendre que le mobilier du petit Trianon, devenu « très-mesquin, existait encore en 1789 tel qu'il était sous le règne de Louis XV ; que tout fut conservé sans exception, et que la Reine y couchait dans un lit très-fané, qui avait même servi à madame du Barry. » Nous allons avoir la preuve incontestable du contraire. Mais ce que tout confirmera, c'est le goût de retraite et de simplicité qui inspirait ces visites à son coquet manoir, où Marie-Antoinette se plaisait à se rendre seule suivie d'un valet de pied, et ces séjours où son domestique se bornait au concierge et à sa femme, qui alors lui servait de femme de chambre, à quelques femmes de garde-robe, quelques garçons du château, etc.[1]...

La première vogue du petit Trianon sous Marie-

[1] Madame Campan, p. 106.

Antoinette et l'inauguration de ce petit paradis de villégiature royale domestique datent de la fin de juillet 1776. C'est à ce moment seulement que, grâce aux premiers effets de travaux dont il ne faut pas perdre de vue le caractère successif et progressif, les jardins qui n'auront pas avant 1785 leur physionomie définitive, en présentent cependant déjà quelques traits du plus heureux augure et de nature à justifier l'attraction qui commence.

A la date du 23 juillet 1776, le *Journal* de Louis XVI porte cette mention, dont la sécheresse cache cependant le premier triomphe de la Reine enfin maîtresse chez elle, cette mention qui se multiplie plus fréquemment à mesure que son empire, assuré par la réhabilitation de la maternité (pour une Reine la stérilité est une déchéance), s'affirmera davantage dans la sphère domestique, pour de là éclater enfin dans la sphère politique :

« Souper et comédie à Trianon » renouvelés le 26 septembre. Le petit Trianon, qui ne fut jamais maison d'habitation que pour la Reine seule, n'était guère qu'un rendez-vous de récréation où l'on soupait tout au plus ; en 1776 et 1777 la petite salle de comédie construite par ordre de Marie-Antoinette n'était pas bâtie, et c'est le grand Tria-

non, ne l'oublions point, qui pendant longtemps encore offrira son théâtre aux spectateurs princiers que la Reine convie, de même qu'il ne cessera jamais d'être habité par le Roi, la Reine et leurs augustes invités. Le petit Trianon, réservé à la Reine seule, n'a pas d'appartements d'hospitalité, même d'appartement conjugal. C'est le pavillon de solitude et de retraite. On peut coucher au grand Trianon, mais Versailles, qu'il ne faut jamais perdre de vue à l'horizon de toutes les promenades à Trianon, Versailles est le domicile et n'a jamais cessé de l'être.

Les chiffres de dépense relatifs à la salle de comédie, que nous aurons bientôt l'occasion de citer, et le tableau authentique des dépenses de Trianon, que nous donnons en note, établissent péremptoirement un double fait, qu'il était important de dégager des confusions de l'ignorance ou des préventions de l'esprit de parti, acharné encore plus qu'on ne le croit contre la victime de la révolution de 1793, demeurée à ce titre l'ennemie des révolutionnaires de tous les temps. Ce double fait, c'est le caractère successif et progressif des dépenses faites à Trianon, qui, commencé en 1775, ne sera pas achevé avant 1786, et la modestie de ces dépenses tant exagérées. Elles ne comprennent jusqu'en 1777

que l'entretien des jardins, pour ne s'élever jamais au delà d'une moyenne annuelle de cent mille livres ni jamais de beaucoup à la hauteur des ruineuses et insolentes folies de certains financiers du temps qui passent aujourd'hui pour philosophes, ni de certaines courtisanes qui ont gardé le privilége des galanteries de l'histoire [1].

[1] *Récapitulation des dépenses faites par ordre de feu S. M. Louis XV pour l'entretien et l'ornement de son jardin botaniste et fleuriste de Trianon par Richard dans les années cy-après :*

ANNÉES.	DÉPENSES DE CULTURE.		PLANTES, FLEURS ET FOURNITURES.			TOTAUX.		
1770. . .	5,847 l.	» s.	17,238 l.	6 s.	3 d.	23,085 l.	6 s.	3 d.
1771. . .	6,073	»	17,212	7	»	23,285	7	»
1772. . .	6,483	»	17,529	11	»	24,014	11	»
1773. . .	6,972	»	24,185	19	6	31,157	19	6
Les cinq premiers mois de l'année 1774.								
1774. . .	2,686	»	7,548	6	»	10,234	6	»
POUR S. M. LA REINE. (Les sept derniers mois de la même année.)								
1774. . .	3,967	10	3,167	10	»	7,135	»	»
1775. . .	6,868	»	5,272	19	»	12,140	19	»
1776. . .	7,039	»	8,195	15	»	15,234	15	»
1777. . .	8,783	10	6,336	16	»	15,120	6	»

On ne dépense pour les ouvrages du jardin en 1774 que 9,197 livres 7 sous 2 deniers.

Il résulte de tous les cahiers de dépense de Trianon, que nous avons minutieusement compulsés, des chiffres qui ont leur philosophie, leur éloquence, leur poésie ; ils établissent, par leur progression ascendante à partir seulement de 1777, que le petit Trianon est une création de Marie-Antoinette enfin femme, mère et reine à la fois, contemporaine seulement de ce bonheur tant attendu dont la privation donne à la première jeunesse de l'épouse longtemps stérile, longtemps délaissée, les airs évaporés et la frivolité ennuyée d'un précoce veuvage. L'épanouissement de la résidence favorite date de celui de sa maîtresse elle-même, et leur véritable beauté commence en même temps. Ce n'est qu'à partir de ce jour d'ineffable attendrissement, de triomphante espérance, d'universelle joie, de la naissance d'un premier enfant, que Trianon naît lui-même à cette vie féconde qui ne s'arrêtera plus, et que dans ses jardins et ses appartements, enfin sortis des plans et des cartons, Marie-Antoinette promène sa démarche ailée, sa grâce attendrie, son florissant sourire.

« Enfin, vers les derniers mois de 1777, la Reine, étant seule dans ses cabinets, nous fit appeler mon beau-père et moi, et, nous présentant sa main à baiser, nous dit

que, nous regardant l'un et l'autre comme des gens bien occupés de son bonheur, elle vouloit recevoir nos compliments; qu'enfin elle étoit reine de France, et qu'elle espéroit bientôt avoir des enfants; qu'elle avoit jusqu'à ce moment su cacher ses peines, mais qu'en secret elle avoit versé bien des pleurs [1]. »

Ces pleurs secrets, il fallait en cacher la trace avec les coquetteries du rouge; ces intimes douleurs, il fallait les étourdir à force de diversions bruyantes, de divertissements bizarres et imprévus; et c'est ainsi que s'expliquent les promenades à cheval, les paris aux courses de Fontainebleau et des Sablons, les ruineux pharaons, les représentations de parodies poissardes à Choisy, les courses en cabriolet à Bondy, les visites au bal de la fête de Saint-Cloud, cette arrivée en fiacre au bal de l'Opéra, ces caprices, ces légèretés, ces frivolités, ces familiarités, qui n'étaient que la distraction de l'ennui, le dépit de l'abandon, l'apparente insouciance répondant à l'indifférence d'un prince alors timide, rude et brusque, aux habitudes bourgeoises, aux goûts vulgaires, jouant au billard jusqu'à deux heures du matin ou congédiant ses ministres pour résoudre avec deux ouvriers affidés,

[1] *Mémoires de madame Campan* (édit. Barrière), p. 149.

le marteau à la main, la sueur au front, des problèmes de haute serrurerie.

A partir de 1779, tout change. Un enfant a fait le miracle; toutes les glaces sont rompues de ce mystérieux et humiliant malentendu de huit années; Louis XVI, apprivoisé par le bonheur, prend cette dignité placide et cette affabilité cordiale qui marquent d'un si naïf et touchant caractère la royauté de cet honnête homme [1]. Marie-Antoinette renonce pour jamais aux théâtrales courses de traîneaux (la dernière est de 1778), à Marly et au bois de Boulogne, aux visites aventureuses au bal de l'Opéra, aux petits jeux chez la duchesse de Duras, la *guerre-Panpan*, le colin-maillard et le *descampativos*, amusements frivoles de sa jeunesse oisive et maintenant occupée. Les devoirs domestiques, les plaisirs de l'intimité, les douceurs de l'amitié succèdent aux soupers, aux bals, aux jeux de la Reine; et à Trianon, désormais cadre habituel de cette heureuse vie d'une royauté patriarcale, s'élèvent à la fois le *temple de l'Amour* et

[1] « Le Roi se montre chaque jour bon mari, bon père, bon homme; on ne peut le connoître sans l'aimer sincèrement et sans estimer en lui la probité même. Je vous assure que nous sommes heureux d'avoir ce ménage-là sur notre trône. » (Lettre du chevalier de l'Isle, 16 janvier 1779.)

la *salle de comédie,* but des promenades du jour, rendez-vous des réunions du soir. Les visites souveraines ou princières abondent, attirées à ces lieux enfin favoris, enfin hospitaliers, où Marie-Antoinette, en 1777, n'avait pas même osé conduire son frère, l'empereur Joseph II, et où deux fêtes seulement, la représentation de la parodie d'*Alceste* et un divertissement organisé pour la Saint-Louis de 1776, signalent jusqu'en 1779 la monotone uniformité des périodiques et passagers voyages de printemps et d'automne.

En 1781, avec la naissance du Dauphin, commence la phase d'apogée, et c'est de ce brillant point de vue que nous allons jeter un coup d'œil d'ensemble sur les jardins et les appartements, sauf à revenir, à l'occasion, à certains détails. Commençant par la synthèse pour finir par l'analyse, et promenant notre lecteur sur la scène avant de le conduire dans la coulisse, nous nous livrons avec lui aux charmes de ce tableau, perpétuel enchantement de l'histoire de Trianon et de la reine de Trianon, de 1775 à 1781.

Car l'histoire de Marie-Antoinette n'est pas, entre ces deux dates, l'histoire de la reine de France, mais de la reine de Trianon; histoire intime, familière, touchante, qui nous montre Marie-

Antoinette, à qui il n'est encore accordé, de tous les attributs du pouvoir suprême, que le droit de se faire aimer, se résignant à ce modeste privilége, et, ne pouvant marquer sa trace par de grandes actions, la marquant par de bonnes œuvres. Elle est faite de ces mots pleins de grâce ou de ces actes pleins de générosité par lesquels, en dépit des colères ennemies, elle arrive à la popularité et même à l'admiration. Tout ce simple et charmant récit, que nous ne pouvons recommencer ici, groupe ses personnages autour de ce gracieux château de Trianon, don heureux du Roi, dont la chronique vaut bien l'histoire de Versailles. C'est là que Marie-Antoinette, tandis que le Roi, encore indifférent ou timide, chasse ou fait des serrures moins secrètes que son cœur et moins compliquées que ce tempérament et ce caractère si lents à se débrouiller de leurs nœuds, c'est là que Marie-Antoinette, en robe de percale et en chapeau de paille, se promène rêveuse ou souriante avec ces compagnes choisies dont le nom d'amies a récompensé la fidélité. C'est là qu'elle trompe, par une adoption touchante, les besoins de sa tendresse et les impatiences de son cœur et caresse sur les joues roses d'un petit paysan ramassé par elle sous les roues de sa voiture et devenu l'hôte des

palais et le favori des grandes dames, l'illusion de la maternité en attendant sa réalité. C'est là enfin qu'elle dirige, avec la sémillante princesse de Lamballe et la douce madame de Polignac, ce petit gouvernement de la bonté, de la charité, du pardon, du bienfait, qu'elle a inauguré dès 1774 par un de ces mots heureux qui méritent si bien leur bonheur et qu'on applaudit les larmes aux yeux. Avec ce gouvernement-là, il y avait de quoi se consoler de la privation de toute influence politique, et il semble que ce soit dans ce but, obéissant à la fois à la bonté de son cœur et à la méfiance de son esprit encore prévenu, que Louis XVI, dès les premiers jours de son avénement, ait fait à Marie-Antoinette ce présent significatif du petit Trianon.

Était-ce pour la dédommager de l'échec de la disgrâce du duc de Choiseul, protecteur de l'archiduchesse devenu le protégé de la Dauphine, et deux fois vainement reconduit par elle aux portes du ministère? Était-ce pour obéir à son insu aux calculs machiavéliquement frivoles d'un ministre qui connaissait la nation et qui trouvait bon que la Reine achevât naïvement la réputation qu'il lui avait faite sourdement de légèreté, d'incapacité, d'indifférence à tout ce qui n'était point un triomphe d'Opéra, une ovation de paysans, une prome-

nade sur la terrasse de Versailles, le soir, incognito, ou le spectacle sentimental d'un lever de l'aurore? Quoi qu'il en soit, ne fallait-il pas endormir cette activité inquiète, cette fière sollicitude qui s'échappaient parfois en coups d'œil déconcertants, en mots d'une raillerie profonde, l'encourager enfin à oublier délicieusement ces ministres surannés que la Reine appelait « les minutes du feu Roi », étouffer en un mot, dans les rayons et dans les fleurs, cette noble ambition naissante d'être autre chose que la femme la plus à la mode de son royaume?

Le don fut d'ailleurs, comme nous l'avons vu, des mieux accueillis. Digne du Roi en une de ses plus heureuses inspirations, il l'était encore davantage de la Reine, qui allait l'animer de sa grâce, l'embellir de sa beauté.

Semblable à son auguste et jeune déité,
Trianon joint la grâce avec la majesté.
Pour elle il s'embellit, et s'embellit par elle.

pourra bientôt dire Delille, sans flatterie et sans hyperbole.

Replaçons-nous maintenant en face du monument et retouchons notre première esquisse.

« Le petit Trianon était, à l'extrémité du parc du grand Trianon, un pavillon à la romaine de forme carrée. Cette

miniature de palais, qui n'avait guère que douze toises sur chacune de ses faces, se composait d'un rez-de-chaussée et de deux étages montant entre des colonnes et des pilastres d'ordre corinthien, joliment fleuris, parfaitement cannelés et couronnés des balustres d'une terrasse italienne. L'architecte Gabriel l'avait élevé sous la surveillance du duc de Ménars. Le sculpteur Guibert y avait fait merveille[1]. »

Ce fut là le prix de la renonciation tacite de Marie-Antoinette à l'orgueil et à l'ennui des affaires; ce fut la rançon de la liberté laissée à MM. de Maurepas et de Vergennes d'abâtardir la France. Marie-Antoinette, ajournant la lutte où une Reine ne peut entrer qu'un Dauphin dans ses bras, se résigna à ces jardins de Capoue, et parut un moment s'endormir à jamais dans les roses; et la houlette de bergère, devenue entre ses mains une baguette d'enchantement, sembla la consoler du sceptre perdu.

C'était le plus beau temps de ce retour de faveur, de ce regain de vogue accordés par une société engouée de Rousseau à la nature. L'églogue était à la mode et l'idylle de bon ton. Horace Walpole montrait aux visiteurs son Strawberry-Hill, et le prince de Ligne, dans l'intervalle de ses courses

[1] Edmond et Jules de Goncourt, *Histoire de Marie-Antoinette*, p. 89.

continuelles entre Paris et Bruxelles, jetait l'or comme un fumier au pied des trophées exotiques de ses serres de Bel-OEil, dont il écrivait l'histoire comme celle de sa plus belle campagne. Florian ressuscitait, en la frivolisant un peu, la bergère précieuse de l'*Astrée;* l'abbé Delille apprêtait en souriant la lyre des *Jardins*. Le Tivoli de M. Boutin, Ermenonville où mourut Rousseau, le Moulin-Joli, où M. Watelet, fermier général et poëte, chantait l'art de Raphaël; Monceau, dont les ombrages, semés de ruines postiches et de sphinx authentiques, abritaient les promenades encore inoffensives du duc de Chartres; Méréville, Roissy, la Malmaison et mille autres chefs-d'œuvre de l'art subitement rajeuni des architectures champêtres, réjouissaient l'œil de toutes parts, honoraient l'hospitalité et offraient des types et des modèles variés de cette décoration empruntée au génie de la nature allié avec le génie de l'homme.

Marie-Antoinette parut, et Trianon, l'inimitable Trianon, éclipsant toutes ces merveilles de son éblouissante originalité, sortit du sein des fleurs, œuvre progressive de la collaboration d'un jardinier grand seigneur, le duc de Caraman, de l'architecte des verdures et du peintre des ruines spirituelles, Mique et Hubert Robert. A chacun de

leurs pas naissent les créations charmantes, les heureuses inspirations. Ici, leur savante fantaisie place un pont rustique aux arceaux sveltes et flexibles comme des lianes recourbées; là-bas, un belvédère aérien mirant dans l'eau ses clochetons empanachés de clématite et de jasmin; plus loin, un moulin au joyeux tic-tac; une île flottante, sorte de terrasse fleurie oscillant au remous comme une barque et balançant sur l'eau ses odorants ombrages; un temple à l'Amour, d'heureux et charmant augure; une laiterie de marbre blanc... Partout, autour de la royale châtelaine, s'empressent les gens d'esprit et de goût : Bonnefoy, son ingénieux intendant, Campan, le directeur de ses domaines féeriques, et M. de Jussieu, qui arrose gravement devant elle les cèdres du Liban transplantés sous le ciel de Versailles, ou les tulipiers issus de celui qui, en 1742, avait été planté par Richard, courageusement et heureusement, après douze ans de soins en serre chaude prodigués à l'arbuste précieux (aujourd'hui commun) dont M. de la Galissonnière avait apporté la graine de ses voyages. La Reine avait dit : « Que le plus beau de mes rêves soit! » Et ce rêve fut réalisé. Trianon, à cette aube de sa splendeur, est un rêve réalisé avec Dieu pour complice et la royauté pour moyen.

Pour se conformer à ce cadre éclatant où les fleurs et les oiseaux exotiques développent la gamme des couleurs inconnues, Marie-Antoinette cherche dans une garde-robe, dont les échantillons encore brillants dans leur beauté fanée sont conservés aux Archives, les gazes et les soies capables de lutter avec ce chatoiement des ailes du colibri et ce bariolage des corolles indiennes. Par une innocente coquetterie, dans ce domaine de fée, elle voulait être et elle était vêtue comme une fée. Mais cette fée était bienfaisante et les pauvres bénissaient son nom à dix lieues à la ronde.

Voilà le Trianon de 1775 à 1777. Ce n'est pas encore le Trianon des jours splendidement heureux; ce n'est que l'esquisse, dorée des premiers rayons du matin, de ce magnifique tableau, qu'animera la présence de ces deux personnages encore absents de la trilogie future, le père, l'enfant, qui semblent à l'horizon s'avancer lentement, appelés par les vœux de deux femmes dont l'amitié fait battre le cœur à l'unisson. Ces deux femmes, c'est Marie-Antoinette et sa première et meilleure amie, cette princesse candide et charmante, son inséparable compagne en ce premier Trianon, qui lui appartient presque autant qu'à la Reine elle-même, la princesse de Lamballe.

Étrangère et isolée au milieu d'une cour indignée de l'abolition de l'étiquette, d'une famille jalouse, d'une nation incertaine, le premier besoin de la jeune Reine avait été de donner son cœur à une amie digne de ce nom, qui consolât ses déceptions et rassurât ses craintes. Sa liaison éphémère avec la duchesse de Pecquigny, madame de Saint-Mégrin et enfin madame de Cossé, qui n'avaient que de l'esprit, fut bientôt remplacée par une véritable amitié pour la princesse de Lamballe, qui avait plus de tendresse, plus de dévouement, plus de désintéressement que d'esprit, mais qui n'en fut que plus chère à celle qui ne cherchait qu'un cœur. Ce fut là la première affection solide de la Reine, et, en dépit de quelques nuages amassés par l'intrigue, la plus durable, celle qui caractérise le mieux sa vie intime, et où elle a le plus laissé de son âme.

C'est aux petits bals intimes de madame de Noailles que Marie-Antoinette, encore Dauphine, connut la princesse de Lamballe; mais c'est à Trianon, au milieu des arbres et des fleurs, dans les sentiers mousseux, au bord des bassins peuplés de cygnes étincelants, glissant parmi les nénuphars, par une éclatante matinée ou une douce soirée de mai, que s'épanouit doucement, comme



Page 78.

LA MAISON DU MEUNIER



Page 99.

LA FERME

une fleur intérieure, cette amitié de la Reine pour la princesse de Lamballe, aussi pure que passionnée. Un seul mot suffit à l'expliquer : la confiance.

Nous voudrions essayer, sans la crainte d'échouer contre les perfections du plus délicat des modèles, l'esquisse de cette attrayante physionomie, d'une gaieté si douce, d'une expression si touchante, où une mélancolie précoce glisse sans l'altérer, comme une ombre sur un rayon, à travers le tranquille éclat d'une beauté qui parle plus à l'âme qu'aux yeux. C'est là le caractère essentiel de la figure de madame de Lamballe. Son visage était comme l'image de son âme, gracieux et tendre; tout en elle respirait cette virginale pudeur qu'un court mariage avait laissée intacte. Et elle gardait, veuve précoce, ce charme attendrissant et ce je ne sais quoi qui est comme le parfum de la jeune fille. Son caractère conciliant et caressant, son esprit naïf, son harmonieux français-italien, tout ajoutait à cette surprise charmante, à cette impression ineffable de la fleur survivant au fruit, de l'enfant survivant à la femme.

Comment Marie-Antoinette, dont de récentes publications nous ont enfin livré l'âme dans sa glorieuse nudité et dont les lettres nous montrent

si bien la princesse allemande dans la reine française; comment Marie-Antoinette, énergique et tendre, active et rêveuse, et dont l'imagination généreuse, bercée des souvenirs d'une patriarcale royauté, aspirait à un peuple fraternellement uni sous un sceptre fraternel; comment Marie-Antoinette, impatiente de l'étiquette, amoureuse de la nature, eût-elle résisté à cet attrait innocent, à ce charme naïf, à cet enchantement modeste, à cette bonté qui s'oublie, à cette grâce qui s'ignore, à toutes ces qualités d'une princesse selon sa race et selon son cœur, qui semblait réaliser son utopie et personnifier son idéale chimère? La première fois que la Reine vit madame de Lamballe, elle l'aima. D'un bond impétueux, d'un invincible élan, ce noble cœur se précipita, brisant les obstacles officiels, rompant avec les traditions du rang, au-devant du seul cœur qui fût digne de lui.

Étrangère, isolée, méconnue, humiliée de sa stérilité et des froideurs de son époux, des jalousies de sa famille, des hostilités de la cour, c'est avec une sorte de joie fébrile, d'emportement consolateur, que Marie-Antoinette se jeta dans les bras de cette amie assez tendre pour tout comprendre, assez désintéressée pour tout savoir, assez discrète pour tout oublier, assez dévouée pour tout oser.

Et l'angélique Lamballe, sans s'enorgueillir de cette auguste conquête, de ce royal hommage, se consacra, dans sa naïve reconnaissance, à ce nouveau devoir de l'amitié qui, avec sa mission filiale auprès de son beau-père, remplira désormais son âme et sa vie. Et comme tout se tient dans ce monde, le bien comme le mal, cette compagne céleste, ce visible ange gardien, semblent avoir porté bonheur à la Reine. L'affaire de la nomination de la surintendante, qui cause à la cour une véritable émeute de femmes titrées (car plus on est haut placé, moins on supporte une supériorité), est la première dans laquelle Marie-Antoinette lutte victorieusement contre le courant d'influences contraires. Ce brevet de la princesse de Lamballe, signé, malgré l'opposition étroite de Turgot, le 16 septembre 1775, fut le premier triomphe de la Reine; et doux surtout à son cœur, il ne put pas être indifférent à son amour-propre.

Madame de Lamballe, elle, dans cette charge qu'elle n'avait point recherchée, demeura indifférente aux honneurs; mais elle accepta les devoirs avec l'empressement naïf d'un cœur qui aimait à aimer. Marie-Antoinette n'avait vu dans cette place, si dangereuse entre les mains d'une femme ambitieuse, qu'un moyen de rapprocher d'elle cette

princesse amie de la famille, des champs et de la solitude, qui fuyait la Reine pour fuir la cour. Madame de Lamballe ne vit dans cet honneur qu'une occasion de plus de se donner, et elle se résigna à des fonctions qui l'obligeaient à briller, parce qu'elles lui permettaient d'être utile.

De 1775 à 1778, pas un nuage ne passe sur cette amitié toujours sereine. Tout est commun, plaisirs et peines, joies et douleurs, entre la Reine et celle à qui elle ne fait qu'un reproche, celui de ses rares et cependant à son gré trop nombreuses absences, dictées par la modestie ou le devoir. En 1778, quand Marie-Antoinette est heureuse, quand elle est fière d'être enfin pour tout de bon épouse et reine, c'est la princesse qui a la primeur de ces douces confidences, c'est avec elle qu'elle partage, en des expansions charmantes, les joies nouvelles de ce cœur qui se sent devenir maternel. Et, à cette surprise si longtemps attendue, à ce triomphe de leurs vœux communs, de leurs espérances fraternelles, le cœur de la princesse manquera d'éclater, et elle tombera foudroyée du bonheur d'assister aux couches de Marie-Antoinette.

C'est à ce moment que paraît, providentiellement amenée par le hasard, qui semble favoriser maintenant Marie-Antoinette et réserver des amitiés

nouvelles aux besoins d'un cœur élargi, madame de Polignac, émule, non rivale de madame de Lamballe, d'une grâce plus mondaine, d'une plus humaine vertu, d'une perfection plus profane, l'amie privilégiée des jours de prospérité, comme madame de Lamballe le redeviendra des jours d'épreuve, fidèle seulement quand l'autre sera utile, morte de la mort de la Reine après elle, tandis que madame de Lamballe aura cette gloire, méritée par tant de sacrifices, de mourir avant elle et pour elle.

Madame de Polignac, douce, bonne, modeste, pauvre, plut autant à Marie-Antoinette par sa situation que par ses qualités, et sa faveur s'accrut de sa pauvreté. Marie-Antoinette avait besoin d'une compagne toujours prête, d'une confidente sans partage et sans devoirs trop jaloux, d'une amie enfin qui lui dût tout, qui fût entièrement sa créature, et auprès de laquelle elle pût goûter entièrement le bonheur du bienfait et l'hommage de la reconnaissance. Madame de Lamballe était trop près du trône par le rang pour pouvoir naturellement descendre à certaines complaisances, pour pouvoir donner à la Reine ce bonheur auquel elle aspirait avec une égoïste générosité, d'être tout pour quelqu'un dont la vue seule est une flatterie et la pré-

sence un hommage. La Reine crut avec raison le trouver dans la douce, la gaie, la raisonnable, la tendre madame de Polignac, vers laquelle l'attirait un de ces charmes d'autant plus irrésistibles qu'ils semblent indifférents. Qui pourrait la blâmer de cette préférence, puisqu'elle ne coûta de douleurs, de regrets, ni de remords à personne? Madame de Polignac et la princesse de Lamballe se remplacèrent sans se succéder. Il n'y eut ni usurpation ni déchéance. L'une convenait mieux à la prospérité, l'autre à l'adversité. Madame de Polignac était venue à son heure, à l'heure de la jeunesse triomphante, du charme victorieux, de la fécondité tant attendue, tant désirée. Madame de Lamballe attendit la sienne. La future hôtesse des Tuileries dévastées, dont le jardin est devenu un champ de pommes de terre, la future compagne de la royauté prisonnière, céda sans colère comme sans humiliation sa place à la prochaine gouvernante des Enfants de France. Aussi inaccessible à l'envie qu'à l'ambition, elle ne montra aucun dépit d'un changement qui n'était point une disgrâce. Elle se reprochait d'ailleurs ses infidélités au bon duc de Penthièvre; elle soupirait après des ombrages plus solitaires que ceux de Trianon, où la cour allait gâter la nature; enfin, le soin de sa

santé ébranlée et la rigueur d'un double deuil filial la rejetèrent bientôt, comme une biche effarouchée, dans la vie patriarcale et obscure de Sceaux, d'Aumale et de Vernon. Marie-Antoinette, mère pour la première fois, n'avait plus besoin d'elle; mère de nouveau, et mère d'un Dauphin, c'est de madame de Polignac, mère elle-même, qu'elle allait avoir besoin. A madame de Lamballe elle avait confié son cœur, à madame de Polignac elle confiera ses enfants.

Enfin elle naquit, cette princesse appelée par tant de vœux, saluée de l'acclamation de tant d'espérances, et destinée à épuiser jusqu'à la lie la coupe des infortunes souveraines et à apprendre au monde combien il peut y avoir de larmes dans les yeux des rois. Peu s'en fallut que, comme marque de ce destin tragique, elle ne coûtât, en entrant dans la vie, la vie à sa mère.

La Reine, « plus belle que jamais, parée dans » un goût nouveau, avec les plus riches dentelles » et des rubans inventés pour elle et qu'elle porte » seule, de deux couleurs sur chaque revers, sans » rouge et en grand bonnet[1] », acheva de se réta-

[1] *Correspondance secrète inédite sur Louis XVI, Marie-Antoinette, la cour et la ville, de* 1777 *à* 1792, publiée par

blir de ses laborieuses et dramatiques couches à Trianon, dans ce séjour que la présence de son enfant lui rendait plus cher et qui bientôt triomphera de l'éclat propice d'une présence encore plus désirée. C'est alors que Trianon, dans le rayonnement de cet immense orgueil, de cette immense joie, éclipsera définitivement Versailles. En avril 1779, il semblait se préparer déjà, en redoublant de coquetteries naturelles et artificielles, en donnant un chant plus harmonieux à ses oiseaux, un murmure plus doux à ses sources, un parfum plus pénétrant à ses corbeilles de fleurs, à la splendeur de sa faveur prochaine. Il faisait sa cour à la belle convalescente, à la royale relevée, et elle écrivait tout épanouie, comme une fleur après l'orage, cette lettre radieuse à sa mère, Marie-Thérèse :

« Je me suis établie ici depuis deux jours avec le Roi et Madame Élisabeth, pour achever de me rétablir. Mes belles-sœurs me tiennent compagnie. Je pense aussi voir mes tantes avant leur départ pour le château de Bellevue; je ne peux que m'applaudir d'avoir pris ce parti. La verdure est charmante et le calme est parfait; il y a

nous d'après les originaux de la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg. Paris, Plon, 1866, t. I, p. 244 et p. 264 (20 janvier 1779).

eu beaucoup d'améliorations introduites dans mes jardins, et c'est vraiment un parterre enchanteur; mes serres commencent à devenir magnifiques, et j'y fais entretenir une quantité de plantes rares; celles que vous m'avez envoyées ont prospéré au delà de toute attente, et j'en ai donné des plants au jardin du Roi. J'ai des chrysanthèmes d'une beauté éblouissante et des variétés de roses innombrables, dont mon jardinier est si fier que les gens du métier viennent les étudier sur place[1]... »

Cependant il manquait encore à Marie-Antoinette, aimée enfin du Roi son époux, dont elle avait peu à peu vaincu les préventions et conquis le cœur par l'estime; entourée de deux amies inégalement attrayantes, mais également dévouées, mère d'un enfant qui en annonçait un autre; maîtresse de ce petit Versailles des fleurs, qu'elle préférait au Versailles de marbre, il manquait encore à Marie-Antoinette la satisfaction d'un dernier vœu, celui où une légitime ambition lui faisait voir le bonheur et le triomphe complet. Ces désirs, partagés par la France et qu'encourageaient déjà de communes espérances, allaient enfin se réaliser. Le 22 octobre 1781, Marie-Antoinette donna le jour à Louis-Joseph-Xavier-François, Dauphin de

[1] *Recueil d'Hunolstein*, p. 87-88. Lettre à Marie-Thérèse du 14 avril 1779.

France, qui ne devait, plus heureux que son frère futur, vivre que cinq années, le temps d'être aimé, d'être pleuré, de goûter à la vie sans la connaître et au pouvoir sans en souffrir; mais alors qui l'eût dit, et qui ne se fût pas associé aux heureux présages du poëte, associant dans ses vers Trianon et Louis, et plantant un arbre qui durera plus que l'enfant ?

Et toi, par qui le ciel nous fit cet heureux don,
Toi qui, le plus beau nœud, la chaîne la plus chère
Des Germains, des Français, d'un époux et d'un frère
Les unis, comme on voit de deux pompeux ormeaux
Une guirlande en fleurs enchaîner les rameaux :
Sœur, mère, épouse auguste, enfin la destinée
Joint au deuil du trépas les fruits de l'hyménée,
Et mêlant dans tes yeux les larmes et les ris,
Quand tu perds une mère, elle te donne un fils.
D'autres, dans les transports que ce beau jour inspire,
Animeront la toile, ou le marbre, ou la lyre ;
Moi, l'humble ami des champs, j'irai dans ce séjour
Où Flore et les Zéphyrs composent seuls ta cour.
J'irai dans Trianon ; là, pour unique hommage,
Je consacre à ton fils des arbres de son âge,
Un bosquet de son nom. Ce simple monument,
Ces tiges, de tes bois le plus cher ornement,
Tes yeux les verront croître, et, croissant avec elles,
Ton fils viendra chercher leurs ombres fraternelles[1].

[1] Delille, *les Jardins*, chant I.

Le moment est maintenant venu de donner quelques détails sur Trianon et la vie qu'on y menait, à cette heure unique de bonheur intime, de paix domestique et publique, d'autorité naissante, de triomphante maternité. Ce dernier état du ciel de la royauté, d'une sérénité parfaite qui précède l'orage, et dont l'azur s'encadre si bien dans les verdures et les eaux de Trianon victorieux, mérite les honneurs d'un suprême tableau. Marie-Antoinette, que le goût de la nature, la santé de ses enfants et une pensée d'économie attirent de plus en plus dans son Versailles rustique, où la vie de famille a succédé à la vie de représentation, s'y prépare peu à peu, non sans regret, aux épreuves d'une vie plus militante. Celle qui n'aurait voulu influer que sur les grâces va se trouver conduite, par la prévoyance de l'avenir, l'absence d'un pilote au gouvernail et l'irrésistible loi du sentiment de la conservation, à mettre la main au gouvernement. Le moment sera toutefois lent à venir où elle prendra une part directe, quoique malheureusement toujours suspecte et jamais décisive, aux affaires. C'est du malheur qu'elle tiendra son crédit, du danger qu'elle recevra son pouvoir, et, sauf une influence très-naturelle et très-discrète sur le choix des ministres, elle s'abstient, non

plus par insouciance, mais par réserve. Ce n'est guère avant la Révolution qu'on peut la prendre en flagrant délit d'intervention active, énergique et stérile. Jusqu'en 1789, le vrai royaume de la reine de France c'est encore et toujours Trianon, et elle ne gouverne efficacement que le département des fleurs et celui des bienfaits.

Peignons-la donc dans l'exercice de ces fonctions qui lui conviennent si bien, et montrons, en songeant à la sourde guerre des pamphlets et des chansons qui déjà la poursuit, en songeant au scandale funeste de ce procès du collier, orage de calomnie et d'impopularité dont les premiers éclairs viendront la surprendre en plein bonheur, l'injustice de cette destinée fatale pour l'autel de laquelle Marie-Antoinette semble se parer à Trianon de grâces, de vertus et de fleurs.

C'est une pensée de sage économie, presque de sacrifice, qui lui fit adopter avec prédilection, à partir de 1781, ce séjour de Trianon, dont cependant les prétendus excès de dépense et le luxe calomnié devaient être un des griefs favoris d'une opposition qui, manquant de cause, descendait aux prétextes et faisait des preuves de ses soupçons et des raisons de ses injures.

Le témoignage de madame Campan sur ce point

est formel, et tous les récits contemporains le corroborent.

« La Reine s'était ennuyée des voyages de Marly et n'avait pas eu de peine à en dégoûter le Roi, qui en redoutait les dépenses. Tout le monde y était nourri.

» Les voyages de Marly étaient fort chers pour le Roi. Après les tables d'honneur, celles des aumôniers, des écuyers, des maîtres d'hôtel, etc., étaient toutes assez magnifiquement servies, pour que l'on trouvât bon que des étrangers y fussent invités, et presque tout ce qui venait de Paris était nourri aux dépens de la cour.

» L'économie personnelle du prince infortuné qui a succombé sous le poids des dettes de l'État, favorisa donc la préférence que la Reine accorda à son petit Trianon, et cinq ou six ans avant l'époque de la Révolution, il y eut fort peu de voyages à Marly[1]. »

Le Roi voulut, d'accord avec la Reine, non-seulement donner l'exemple de cette vie domestique et patriarcale, mais encore il encouragea tous les membres de sa famille à l'imiter et à fuir dans la paix des champs le faste inutile de la cour. Il accorda aux princesses ses tantes la jouissance du château de Bellevue. Plus tard il fit l'acquisition de la maison de la princesse de Guéménée, à Montreuil, pour Madame Élisabeth; Monsieur avait Brunoy;

[1] *Mémoires,* édit. Didot, p. 163.

le comte d'Artois Bagatelle, digne résidence d'un prince galant et frivole, et récompensait les *Jardins* d'une abbaye. Versailles devint pour tous les membres de la famille royale le séjour d'exception, de contrainte et d'ennui. On ne se croyait chez soi que dans des demeures plus simples, embellies par des jardins anglais; on y jouissait mieux des beautés et des douceurs réhabilitées de la nature; le goût des cascades et des statues était entièrement passé. Avoir un Trianon était redevenu un moyen de faire sa cour et la marotte des courtisans; et chacun d'eux, à l'exemple du comte de Coigny, voulait posséder son Mareuil, dont voici le spirituel et typique croquis :

« ... Ma plus longue station a été Mareuil, chez M. le comte de Coigny, bon seigneur, qui veut que, à commencer par lui, tout le monde soit bien accueilli, bien traité, bien nourri, bien libre, bien heureux... Le comte de Coigny a donné dans les jardins anglais, ou plutôt dans les jardins naturels : c'est ce qu'avec les plus grandes beautés est par excellence le jardin de Mareuil. Nulle part on n'y peut apercevoir le travail des hommes; il semble que ce soit depuis mille ans qu'une source abondante mugit, bouillonne et s'échappe d'un amas de rochers, pour tomber, s'étendre et couler, pure comme le cristal, dans un lit dont le gazon qui forme les bords a la finesse, la douceur et le lustre du velours. Aucune ruine, aucune

antiquité menteuse n'y présente aux yeux l'affligeante image de la destruction; au contraire, une multitude d'arbres vénérables, encore pleins de vigueur, semblent donner aux habitants de cet asile le doux espoir d'être comme eux respectés par le temps; et la végétation des quatre parties du monde, rassemblée dans cette terre hospitalière, s'y développe avec tant de complaisance, que Salomon, qui connoissoit tout depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, ne pourroit, s'il revenoit occuper lè trône d'Israël depuis si longtemps vacant, faire un voyage plus intéressant que celui de Mareuil, ni qui pût mieux le mettre à même de montrer la vaste étendue de ses connoissances[1]... »

La Reine séjournait quelquefois un mois de suite au petit Trianon et y avait établi les usages de la vie de château. Elle entrait dans son salon sans que les dames quittassent les métiers ou le piano-forte, et les hommes n'interrompaient devant elle ni leur partie de billard ni leur partie de trictrac. Le palais, petit comme une maison, choisissait ses invités et ménageait son étroite hospitalité. Madame Élisabeth y accompagnait la Reine; mais les dames du palais, même de service, n'y étaient point établies. Ce toit jaloux réservait exclusive-

[1] *Lettres inédites du chevalier de l'Isle au prince de Ligne sur la cour de France, de* 1779 *à* 1783. (*Tableaux de genre et d'histoire,* par F. Barrière, 1828, p. 300-301.)

ment son abri à la famille. Un cercle de convives, renouvelé chaque jour, s'asseyait autour de la table du dîner. Le Roi et les princes venaient régulièrement souper. Une robe de percale blanche, un fichu de gaze, un chapeau de paille, composaient pour les femmes le commode et modeste costume du séjour. On allait en compagnie, sans craindre de le souiller, courir sur les pelouses, boire du lait à la laiterie, manger des œufs frais à la ferme, pêcher dans le lac; et souvent, assises sous l'ombre des feuillages entrelacés, les femmes se reposaient de la broderie ou du filet en épuisant une simple quenouille rustique, tandis que les hommes se promenaient en causant ou lisaient à l'écart.

Quand on approchait de Trianon, on découvrait dans la verdure un petit palais blanc. On poussait un bouton de porte ciselé et on arrivait devant l'escalier de pierre aux larges marches. Dans les entrelacs de la rampe dorée, dans les cartouches rustiques à têtes de coq, se lisaient, au milieu des lyres et des caducées, les initiales de la maîtresse du lieu. Une guirlande de feuilles de chêne fouillées dans la pierre formait toute la décoration murale de l'escalier. On s'arrêtait au perron en face d'une tête de Méduse placée là comme pour garder des importuns et des fâcheux un inviolable loisir.

Page 94

PETIT TRIANON



Page 99.

LA BERGERIE

Après l'antichambre se déployait la salle à manger à panneaux de chêne merveilleusement ouvragés, où s'épanouissait toute la fantastique végétation des arabesques. Le petit salon succédant à la salle à manger était orné des attributs de Bacchus et des instruments de Pan; partout des guirlandes de raisins, des corbeilles de fruits, des masques et des tambours de basque, des guitares et des pipeaux. Des boucs en cariatide supportaient la cheminée. Dans le grand salon, le lustre semblait se détacher, comme un fruit d'or et de cristal, d'un bouquet de fleurs suspendu au plafond. Des essaims d'Amours voltigeaient, le carquois en sautoir ou l'arc à la main, autour de la corniche. Au-dessous, les Muses étalaient leur noble écusson couronné de roses dans des cadres à la tige de lis entourée de lauriers.

Dans le petit boudoir qui précédait la chambre de la Reine, l'art exquis du dix-huitième siècle semblait redoubler de verve et de caprices heureux. Les cornes d'abondance, les trépieds fumants, les colombes aux ailes déployées ou accroupies sur leur nid, entouraient à l'envi l'intime sanctuaire de l'image des flots de parfums et de symboles de fécondité, d'amour et d'harmonie. La guirlande emblématique du plafond de la chambre à coucher

se composait de pavots et de myosotis. Le lit disparaissait sous des vagues de dentelles et de rubans. Le meuble était de poult-de-soie bleu, rembourré de duvet d'eider. Des écharpes frangées de perles et houppées de soie éclatante nouaient les rideaux. Une pendule au cadran soutenu par les deux aigles d'Autriche, dont le socle treillagé portait pour armes le blason florianesque, la houlette d'Estelle croisée avec le chapeau de Némorin, sonnait doucement les heures rapides.

Du palais, des escaliers en terrasse abaissaient jusqu'aux jardins leurs degrés en éventail. Audessous d'une façade décorée de quatre colonnes corinthiennes, s'étendait comme un tapis le jardin français, planté dès 1750 pour accompagner le jardin à l'italienne, et que deux grilles garnies de grands rideaux de toile séparaient du grand Trianon. De ce côté c'était comme une procession de vases uniformes portant des fleurs rares et multicolores. Sur l'une des façades du salon s'ouvrait la *salle des fraîcheurs* avec ses deux portiques de treillage, ses trente-six arceaux de sombre verdure et de plantes grimpantes, dont le dôme abritait un oranger, et ses pilastres dont un tilleul taillé en boule formait le chapiteau. A la droite du palais était le nouveau jardin dû à l'inspiration de la

Reine, servie par les magiciens champêtres que nous avons nommés. C'était le jardin anglais avec les méandres capricieux de ses allées, ses opulents quinconces, ses boulingrins fleuris, ses ruisseaux bouillonnants, ses architectures rustiques, ses cascades artificielles, ses cavernes et ses rochers. Vaste et libre poëme décoratif de verdure et de fleurs, de ciel et d'eau, où de secrètes harmonies corrigeaient le désordre de la fantaisie; éclectique pépinière de huit cents espèces d'arbres où chaque visiteur pouvait trouver l'ombre et le parfum chers à sa patrie et rêver tour à tour devant le mélèze pleureur des Alpes, du Tyrol, le pin d'encens de l'Arabie, le cèdre du Liban, l'yeuse de Virginie, le chêne rouge d'Amérique, l'acacia rose, le févier et le sophora de la Chine, dont le feuillage parcourt toute la gamme colorée, depuis le vert sombre jusqu'au pourpre noir et au rouge cerise.

Sur la colline, au milieu d'un buisson de roses, de jasmins et de myrtes, s'élevait un belvédère, sorte d'observatoire d'où la Reine embrassait tout son domaine d'un coup d'œil. L'allégorie des quatre saisons y redoublait ses figures et ses attributs. Sur les quatre côtés de ce pavillon, ouvert aux quatre points cardinaux par quatre portes surmontées de quatre fenêtres, huit sphinx accroupis-

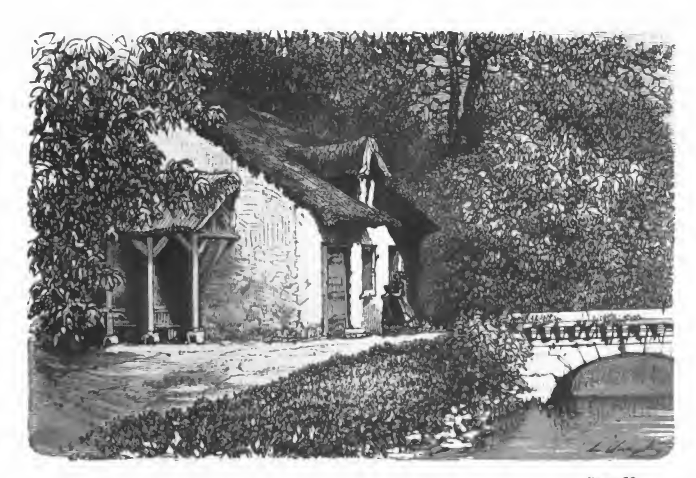
saient sur les marches leurs formes mystérieuses et leurs visages énigmatiques. L'intérieur était dallé d'une mosaïque de marbre blanc, incrustée de marbre rose et bleu. Les murs de stuc, revêtus des plus originales fantaisies du pinceau, semblaient de porcelaine peinte. Au milieu du pavillon qui servait à la Reine de salle à manger du matin, se dressait une table posée sur trois pieds de bronze doré sur laquelle la Reine déjeunait.

De là elle pouvait suivre successivement d'un œil satisfait tous les détails de ce poëme décoratif, de ce livre de verdure et de fleurs où la variété de la nature s'était si bien assouplie aux fantaisies d'une imagination dont on retrouvait partout l'unité inspiratrice : le rocher, la grotte, la chute d'eau, le pont flexible comme un pont de lianes, suspendant sur une miniature de torrent son aérienne élasticité; le lac, le port d'arrivée et le port de départ, sortes de nids de fleurs et de feuillage d'où s'élançait comme un cygne héraldique la galère fleurdelisée. Plus loin, c'étaient l'île au temple en rotonde, le ruisseau et ses passerelles. Sous ce palanquin chinois tournait le jeu de bague, où les joueurs enfourchaient des chimères, où l'on courait sur des autruches. Enfin voici le bord de la rivière, les bocages avec leur échiquier



Page 99.

LA MAISON SUISSE



Page 99.

LE PRESBYTÈRE

de petits champs cultivés. C'est le domaine attribué au hameau, à ce hameau dont Monsieur était le maître d'école et le Roi le meunier, et où la Reine et sa société vivaient de la vie de village des Arcadies de Florian et de Berquin, tondant les moutons avec des ciseaux d'or, trayant les vaches dans une laiterie de marbre, lavant leur linge au lavoir avec des battoirs d'ébène, serrant la récolte au grenier, debout sur des échelles d'acajou. Joli hameau d'opéra-comique dont le roman champêtre deviendra en 1785, par une touchante inspiration de la Reine, une réalité pour douze pauvres ménages que la Reine entretiendra sur ses économies.

C'est là que Marie-Antoinette goûta, dans cette sécurité sereine que traversent parfois comme des éclairs d'orage, les belles années de la florissante jeunesse, de la beauté épanouie, de la maternité heureuse, de l'amitié partagée. C'est là qu'elle commença avec madame de Polignac l'éducation de ses enfants, c'est là qu'elle fut librement (non impunément) elle-même, qu'elle s'exerça aux jeux du théâtre, chanta devant un parterre titré le rôle de Colette, du *Devin du village*, et qu'elle fut applaudie sans flatterie dans *Rose et Colas, le Sorcier, le Roi et le Fermier,* charmant et honnête répertoire où éclateront un jour malgré elle

les saillies dangereuses et les menaçantes ironies du *Barbier de Séville*, une de ces pièces qui précèdent les révolutions et dont les bons mots ont une odeur de poudre et de pavé! C'est là que Marie-Antoinette reçut successivement l'Empereur, son frère, l'archiduchesse Christine, sa sœur, le comte et la comtesse du Nord, destinés au trône impérial de Russie, le roi de Suède, le prince Henri de Prusse. C'est là que, plus heureuse, elle recevait celle dont la vue dissipait ses chagrins et faisait renaître le sourire au milieu de ses larmes; c'est de là qu'elle datait ces ordonnances souveraines à l'adresse du régisseur de son théâtre, Caillot, de l'intendant de ses jardins, Bonnefoy du Plan, de son architecte Mique, de son régisseur Campan, de son peintre Hubert Robert, de son naturaliste M. de Jussieu, de ses musiciens ordinaires Gluck et Grétry; décrets en forme de billets, dont elle maintenait, avec une souriante et malicieuse opiniâtreté, l'autorité contre les protestations solennellement frivoles et les indiscrètes oppositions du duc de Fronsac, en qui s'abâtardit dans le ridicule la grande race des Richelieu.

C'est là aussi qu'en 1781, par un contraste charmant, elle s'occupera avec la bonne Lamballe (cette amie qui n'a point d'autres affaires et qui ne

lui demande jamais rien... que pour ses pauvres) de son département des bonnes œuvres, cherchant et atteignant soudain, comme d'une baguette de fée qui change tout en or, les misères honorables et honteuses. Elle se concerte avec elle sur les moyens de doter et de marier des jeunes filles sages et pauvres, ses protégées à ce double titre. Avec quelle émulation elle lutte de bienfaits avec la franc-maçonnerie, alors dans tout l'élan de sa première impulsion véritablement philantropique et fraternelle [1] !

Il y a dans sa *Correspondance*, à ce moment, des pages qui embaument le bon sens, la grâce et la bonté. En voulez-vous juger? Écoutez cet unique fragment daté d'août, où elle écrit avec une naïve et charmante sollicitude à propos d'une de leurs protégées communes :

« Je la ferai venir, et, sans qu'elle s'en doute, nous saurons toutes ses petites affaires de cœur; nous adoucirons tous ses petits chagrins, nous éloignerons ses inquiétudes pour sa mère, et si la prudence le commande, je parlerai au Roi de notre beau projet de mariage pour cette aimable enfant... Laissez-la venir toute seule, et nous jouirons du plaisir que la compensation va lui faire. Le bonheur des autres fait du bien partout; mais

[1] *Recueil Feuillet de Conches*. Lettre du 27 novembre 1781.

il semble qu'il en fait encore plus devant la simple nature et loin du bruit où nous sommes condamnés à vivre[1]... »

On le voit et on le verra encore plus à mesure que nous avancerons du printemps à l'été et de l'été orageux à ce triste automne où tombèrent comme des feuilles la société et la monarchie, et la Reine et le Roi, Trianon n'a pas inspiré que des pensées frivoles; et parmi ses souvenirs il en est plus encore à l'honneur du cœur de Marie-Antoinette que de son esprit, et de ses bonnes actions que de ses plaisirs. Dès 1783, la mère domine en elle l'épouse et la femme; et sauf le goût intelligent et innocent d'ailleurs du théâtre qu'elle gardera jusqu'au bout, jusqu'au coup de foudre de 1785, mais avec cette différence que les royaux acteurs d'autrefois ne sont plus guère que spectateurs, nous ne trouvons plus à Trianon que des divertissements domestiques et des fêtes populaires, par exemple les fameux bals des dimanches, l'été, qu'elle encourageait de sa présence.

« Elle avait dans les jardins de Trianon, pendant l'été, un bal tous les dimanches. Là étaient reçues toutes

[1] *La princesse de Lamballe, sa vie, sa mort,* par nous écrite et publiée. Plon, 1864, p. 152 à 155.

les personnes vêtues honnêtement, et surtout les bonnes avec les enfants. Elle dansait une contredanse, pour montrer qu'elle prenait part au plaisir auquel elle invitait les autres. Elle appelait les bonnes, se faisait présenter les enfants, leur parlait de leurs parents et les comblait de bontés. Ordinairement presque toute la famille royale était avec elle. J'ai vu plusieurs fois ces bals, tels qu'on n'en avait pas encore vu en France[1]...»

Mais il est temps d'arrêter ce tableau d'ensemble qui nous porte presque à l'horizon rosé de 89, pour revenir sur nos pas et redescendre aux détails. Nous connaissons maintenant le théâtre; il s'agit de revenir aux acteurs, aux auteurs, et de donner les dates et les frais de chaque monument important, de sa décoration de marbre, de verdure et de fleurs. Nous pourrons ensuite, par une sorte d'évocation, ranimer un moment ces voûtes muettes, ressusciter l'orchestre et le parterre disparus, remplir les loges et la scène et assister à quelques-unes de ces fêtes brillantes qui inspiraient aux hôtes royaux auxquels elles étaient données une admiration dont l'histoire elle-même partage encore aujourd'hui l'enchantement. Parcourons donc un moment ces comptes de Trianon,

[1] *Souvenirs du comte de Vaublanc*, t. I, p. 231.

et ne craignons pas de nous ennuyer. Il y a bien des choses dans un ballet, disait Vestris; on ne sait pas non plus tout ce qu'il peut y avoir d'intéressant dans un compte!

Les dossiers jaunis et poudreux que nous avons feuilletés de longues journées avec l'émotion mélancolique qu'inspire un herbier, s'ouvrent par une promesse de soumission envoyée à M. Mique par le duc de Noailles, prince de Poix, gouverneur de Versailles, et par laquelle Richard fils, jardinier de Trianon, promet d'obéir aux ordres du comte de Caraman et du sieur Mique. La correspondance de ce jardinier et de son chef (les Lebouteux et les La Quintinie du Trianon de Louis XVI) roule presque exclusivement, pendant les premières années, sur l'aménagement et la composition des jardins, la recherche, à la pépinière du Roi, dans la forêt de Marly, en Corse, en Toscane et en Angleterre, des arbres que leur privilége *d'être toujours verts* signale au choix des industrieux décorateurs, des arbres à massifs et des arbres à fleurs. Et voici qu'à leur appel viennent s'échelonner, s'éparpiller, se réunir, se mêler, se contraster dans cette broderie verdoyante et fleurie, dont le canevas est la terre et dont ils fournissent les couleurs, le pin, le cyprès, le

chêne vert et le liége, l'arbousier et le myrte, et les *deux cent trente-neuf* variétés d'arbre et arbrisseaux de l'Amérique septentrionale, ni plus ni moins, dont la collaboration de l'abbé Nolet, des pépinières du Roi, de Moreau de la Rochette, directeur puis propriétaire des pépinières de la Rochette, et Williams, jardinier des jardins fameux de Navarre, ont fourni la liste odorante et bariolée comme tous ces exotiques feuillages.

Puis ce sont les merveilleuses planches (il n'y a pas moins de trois cent trente variétés) de tulipes *duc d'Athol,* d'iris de Perse, de jacinthes simples et doubles, blanches, bleues, porcelaine, aux noms singuliers, depuis la *Pucelle amoureuse* jusqu'au *Louis XV triomphant,* depuis le *Mont-Vésuve* jusqu'au *Commis des finances,* bouquet de nuances infinies, dont le prisme est le chef-d'œuvre de la combinaison des marchands de Hollande, dont l'entretien en 1784 ne coûtera pas moins de 934 livres sterling.

Le Roi et la Reine veulent, dès les premiers jours du printemps, des fleurs partout sur la terre, dans l'eau même des étangs où la zizania aquatica agite ses épis, mais surtout dans les appartements, embaumés dès avril par les pots sans cesse renouvelés de lilas, seringats, pelotes de neige,

rosiers à cent feuilles, épine double et royale, pêchers, cerisiers et merisiers à fleur double, lauriers-tins et spireas à feuille de millepertuis.

Une autre dépense, un autre soin, un autre charme de Trianon, ce sont les orangers, dont la Reine s'est réservé l'odorante récolte et dont la garde, de jour et de nuit, donne tant de peine aux jardiniers et à leurs garçons, changés en sentinelles vigilantes comme les dragons des Hespérides, pendant les nuits de *la fleur* (du 10 juillet au 10 août).

Cette récolte des fleurs d'oranger donnait en 1780, du 23 juin au 19 juillet, 78 livres 3/4.

Nous avons la statistique exacte de ce revenu de fleurs, évalué les années médiocres de 20 à 30 livres, les années moyennes de 30 à 60, les années abondantes de 60 à 100.

Nous avons aussi la liste de répartition de ces gracieuses libéralités de la Reine[1].

Passons aux principaux monuments des jar-

[1] Pour les petits appartements du Roi, les médiocres années 5 livres, et les abondantès 30 livres.

Gouverneur, de 4 à 10 livres.

Directeur général des bâtiments, de 4 jusqu'à 15.

Contrôleur du département, de 2 à 10.

Inspecteur, de 2 à 6.

dins, à leurs dates, à leurs auteurs et à leurs prix.

Le pavillon chinois et le jeu de bague sont de 1776. C'est Bocciardi, sculpteur ordinaire des Menus-Plaisirs du Roi, qui a taillé et ciselé les dragons et les hippogriffes, montures des jouteurs[1]. La ruine formant la naissance de la rivière est de la même époque[2] La rivière est alimentée par une conduite de 2,044 toises de longueur et de 8 pouces de largeur amenant l'eau de Marly, dont la limpidité transparente est encore augmentée par le lit de glaces parfois malicieusement brisées[3] sur lesquelles elle s'étale.

Les gros ouvrages de charpente et de maçonnerie datent de 1777 et 1778. Le belvédère, le pont en pierre de Vergelay, le rocher et chute en

Distribution particulière proportionnée aux quantités restantes :

Mesdames de France.

La princesse de Lamballe.

La princesse de Chimay.

Premières femmes de chambre de la Reine.

Madame de Marchais.

MM. Cuvillier et Montucla, chefs des bureaux de M. le comte d'Angivilliers.

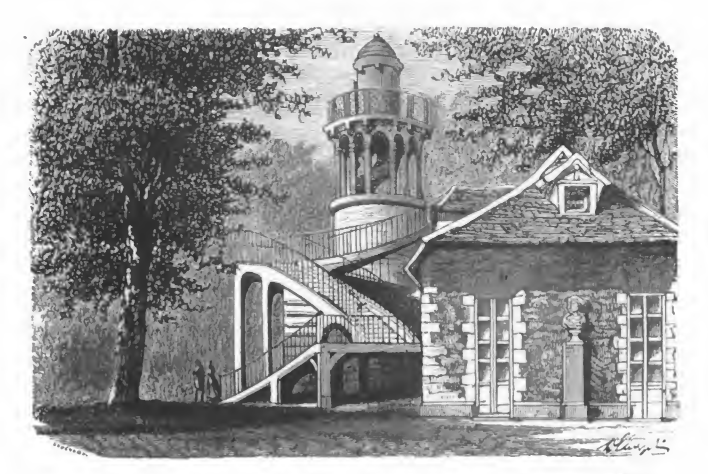
[1] Coûtent, en 1776, 5,760 livres.

[2] Coûte 9,358 liv. 06.

[3] Procès-verbal du 2 décembre 1777.

grosse meulière, le temple de l'Amour, le théâtre, sont de cette époque. C'est Deschamps, sculpteur, ancien élève protégé par le Roi, qui fournit les modèles que réalisera son ciseau[1]. C'est lui qui épuisera son imagination et son habileté à multiplier, au temple de l'Amour, les rosaces en feuilles d'acanthe, les trophées et attributs érotiques, les couronnes de roses, les carquois et brandons en sautoir, les flèches liées de rubans et entremêlées de branches de rosier et d'olivier, les trèfles à fleurons antiques, les feuilles d'eau à côtes saillantes. C'est lui qui, au belvédère, sculptera au-dessus des croisées les quatre Saisons, les quatre Éléments sur les portes, et les cinq Sens sur les acrotères. C'est lui enfin qui au fronton du théâtre, semé d'instruments couronnés de chêne et de laurier, placera les *Quatre Poëmes* autour d'Apollon tenant la lyre de la main gauche et de la droite des couronnes. Au-dessus de la porte du milieu, dans le vestibule, il dressera la figure de la Tragédie et de la Comédie. A l'avant-scène il suspendra deux Muses, l'une ornant le portrait de la Reine et l'autre son chiffre avec des guirlandes

[1] Son compte général s'élèvera, depuis le 6 octobre 1777 jusqu'au 15 septembre 1786, à 113,665 l. 12, et ne sera achevé de régler que le 31 août 1791.



Page 99.

LA LAITERIE



Page 108.

TEMPLE DE L'AMOUR SOUS LOUIS XVI

et des couronnes, et de chaque côté de la rampe des satyres supportant le rideau qui leur sert de draperie.

Les peintres-doreurs, les dessinateurs, mécaniciens, dont les comptes nous révèlent la collaboration, sont Bocquet, Dutems, Leriche (peintres-doreurs); Boullet, Robert, Bouvrier, mécaniciens; Châtelet, Féret, Lagrenée le jeune, peintres de genre; Thibaut et Fontaine, dessinateurs[1].

Le hameau s'élève de 1782 à 1786. La serre chaude est de 1782. La grande vogue de Trianon, d'après les lettres et les comptes, comme d'après nos inductions morales, commence à 1780. C'est le moment où la Reine fait meubler le petit pavillon du rocher, affaire qui nous vaut cette épître caractéristique de Fontanieu, garde du mobilier, à M. Mique.

« La Reine m'a ordonné de meubler le petit pavillon

[1] La dépense totale d'art ne saurait être évaluée à plus de 250,000 livres. Les gros œuvres, charpente et maçonnerie, n'atteindront pas 500,000 livres, y compris les offices, écuries, remises, logements bâtis en 1781. Ce qui coûtera le plus à Trianon, c'est l'entretien des jardins, les représentations théâtrales, les fêtes données aux visiteurs souverains ou princiers, et ces séjours à grand nombre, où le blanchissage seul, les jours de spectacle, comprend *trois mille* pièces par jour.

du rocher, à Trianon. J'ay répondu à Sa Majesté qu'il falloit que je vous voie et que nous arrangions tout cela ensemble. Ainsi, mon cher ami, voyez si vous voulez me donner un moment pour prendre un parti; *car vous connoissez notre maîtresse, elle aime bien à jouir promptement.* »

Marie-Antoinette, qui avait ce très-petit défaut pour une personne souveraine de ne point aimer à attendre, n'inaugura qu'à cette époque, c'est-à-dire en juillet 1780, ce théâtre dont nous allons parler tout à l'heure, et la difficulté d'empêcher, malgré les consignes et les cadenas aux portes, que sa petite salle ne fût envahie par six cents personnes au lieu de deux cents, ne lui donnait à coup sûr pas moins de peine et de souci que les répétitions et les représentations. C'est aussi à cette époque de 1780 que les jardins et le parc sont augmentés par des acquisitions et des arrondissements successifs. (En 1783, le Roi donne à la Reine un terrain de 27 arpents joignant son jardin; dans l'été de 1785, un bois et un pré attenant de 11 arpents chacun, de façon que leur ancienne envergure est plus que doublée.)

En 1784, l'arpentage du premier jardin donnait 23 arpents 99 perches 36 pieds ou 1/9e de perche, et la mesure du jardin du hameau comprenait

27 arpents 81 perches 108 pieds ou 3/4 de perche. En 1786, la quantité de toises superficielles de gazon à faucher était de 6,940 toises ou 7 arpents 2/3 et 140 toises superficielles. Le personnel de Trianon, y compris les deux Bersy, suisse et gardien du hameau, à cette époque, ne comprenait pas moins de vingt à trente personnes; et dès novembre 1783 il fallait faire engager à Londres, par le comte d'Adhémar, notre ambassadeur, un premier garçon jardinier, John Egleton, recommandé par lord Southampton d'une façon des plus humouristiques, et qui vint renforcer l'état-major de Richard.

Une fois maintenant que nous aurons glané dans ces registres et ces dossiers, où une moisson plus prolongée deviendrait fastidieuse, la date de l'acquisition d'une horloge à double cadran, sonnant les quarts, que Robin ne fait pas payer moins de 18,000 livres (1784), et quatre ans auparavant, en juillet 1780, la construction d'une petite bibliothèque dans l'entre-sol, au-dessus du cabinet des glaces mouvantes, nous n'aurons plus guère qu'à signaler trois faits qui, à partir de 1787, marquent la phase de décadence du petit Trianon. C'est à partir de cette époque en effet de calomnie, d'injustice et d'impopularité croissante que celle qu'on

n'appelle déjà plus que l'Autrichienne entretient à Trianon des gardiens de nuit, bien moins pour défendre ses orangers que pour veiller sur elle-même. Et elle fait venir un poste des pompiers de Versailles. C'est en 1788 que l'appât d'un cabaret attire dans le bois des promeneurs avinés à visage sinistre, avant-garde déjà menaçante de l'invasion d'octobre, et que la canaille commence à rôder autour du palais et des jardins de la Reine, en narguant les gens de sa livrée. Enfin, c'est en 1788 que la Reine, devenue craintive et superstitieuse, pense pour la première fois un jour d'orage que la foudre pourrait tomber, et fait poser sur le toit de son Trianon et sur son appartement à Versailles un paratonnerre.... qui ne préservera ni Versailles, ni Trianon, ni Marie-Antoinette elle-même, du tonnerre de la Révolution.

Mais repoussons bien vite ces souvenirs anticipés des mauvais jours, auxquels nous n'arriverons que trop tôt, et revenant aux jours heureux, aux jours triomphants, racontons ces fêtes dramatiques, ces féeriques illuminations, ces visites augustes qui font, de 1781 à 1788, de l'histoire de Trianon, jusqu'à un certain point l'histoire même de la France.

C'est par le goût de la musique que Marie-Antoi-

nette fut conduite au goût du théâtre, qui allait devenir vers 1780 la folie à la mode. A ce moment on joue la comédie par toute la France, dans le château, dans la maison, peut-être même dans la chaumière, chez le grand seigneur, chez le robin, chez le bourgeois. Tout le monde s'en mêle! Tout le monde veut mettre du rouge et avoir un public, « parlant à sa personne. » Il faut une ordonnance pour arrêter dans les régiments eux-mêmes, infectés du virus dramatique, les effets de cette contagion. Le Roi Louis XVI, lui, n'aimait pas à jouer, mais il faisait un spectateur excellent; il s'amusait, il prenait plaisir ou dégoût à la pièce, et ne se gênait point pour applaudir ni même pour siffler. La parodie était son genre favori. Dès le mois d'août 1776, nous lisons dans Bachaumont :

« Le Roi a été si content de la parodie d'*Alceste* le jour où la Reine l'a fait jouer devant Sa Majesté à Trianon, qu'il a chargé le sieur de La Ferté, intendant des Menus, d'en témoigner sa satisfaction aux trois auteurs, les sieurs Auguste, Desprès et Grenier, et de les inviter à continuer de s'occuper d'un pareil genre; ce qui contrarie les comédiens italiens, qui, au contraire, avoient déterminé de ne plus donner d'ouvrages semblables. »

En octobre 1777, c'est la parodie de l'opéra d'*Ernelinde* qui fait les délices du Roi, qui en est si content qu'il pensionne l'auteur, le danseur Despréaux.

« On peut juger par cette faveur combien Sa Majesté a encore l'ingénuité du bel âge et aime à rire. On étoit assez embarrassé jusqu'à présent de lui connoître aucun goût en ce genre, et le voilà découvert [1]. »

Quant à la Reine, le même malicieux observateur nous marque le beau moment de cette innocente manie, qui fera explosion en 1780 :

« La Reine aime tellement le spectacle, que pour l'amuser il a fallu former à Marly, à la hâte, une salle de comédie dans une grange. C'est la demoiselle de Montansier et la troupe de Versailles qui viennent la desservir. Les gens de la cour se plaignent d'y être fort mal à l'aise et surtout mal assis [2]. »

En septembre 1779, la Reine et la famille royale, ne pouvant venir décemment chez Lécluse pour voir *les Battus payent l'amende*, ne peuvent tenir à leur désir, et la troupe est mandée au théâtre de Versailles, pour que les augustes spectateurs puissent jouir de cette farce au gros sel, qui du reste les amuse médiocrement. « Ce n'est que cela ? » dit

[1] Bachaumont.

[2] Bachaumont, 5 juin 1778.

la Reine en bâillant. Et elle songe que son théâtre va être ouvert et qu'il y a un plus grand plaisir au monde que de voir jouer les autres, c'est de jouer soi-même. Et comme la Reine va vite de la pensée à l'exécution, voilà dès l'été de 1780 le théâtre de Trianon ouvert.... en famille d'abord, puis presque en public.

Disons le théâtre, la troupe, les représentations mémorables, en un mot feuilletons ce royal répertoire, parfois, disent les malins, royalement mal joué.

Le théâtre, vous le voyez d'ici. C'est, sur un des côtés du jardin français, cette sorte de petit temple en rotonde, au fronton porté par deux colonnes ioniennes avec un Apollon porte-lyre et porte-couronne. La salle est blanc et or. Le velours bleu des siéges de l'orchestre et des appuis des loges adoucit moelleusement l'éclat de cette étincelante décoration. Trois étages de galerie : la première appuyant majestueusement sur des pilastres sculptés son ventre bombé; la seconde, reposant sur des trophées de mufles de lion, terminés en dépouilles et en manteaux d'Hercule branchagés de chêne ; à la troisième enfin, sur le front des loges en œil-de-bœuf, des Amours promènent des guirlandes pendantes. Au plafond, œuvre de

Lagrenée, l'Olympe tout entier sur des trônes de nuages. Deux satyres en torchères soulèvent le rideau de la scène, au-dessus duquel deux muses suspendues ornent et caressent le médaillon de l'auguste protectrice des jeux dramatiques de Trianon.

Les acteurs, actrices, spectateurs, spectatrices, qui devaient donner à ce lieu l'animation et l'émulation, y chanter l'ariette d'une voix d'amateur et y recevoir de discrets mais précieux applaudissements, ne devaient pas être longs à trouver. Dans toute cour, si petite soit-elle, il y a, du premier rang au dernier, de bons éléments de troupe de comédie. Que de talents en germe qui ne demandent qu'une occasion et qui finissent par la trouver, car les occasions abondent sur un tel théâtre; que de souplesse, que de malice, que d'expressions de visage et d'inflexions de voix, et quelles variétés du mensonge, même sous des souverains qui osent aimer la vérité et qui sont dignes d'elle! Dans la société de la Reine, les comédiens donc ne manquaient pas; il y en avait même d'excellents, épigramme à part. Cette société intime, choisie, distinguée par la confiance et l'amitié, ce petit monde de Trianon où dut recruter la royale *impresaria*, c'étaient, parmi les hommes : les trois

Coigny, le duc, grave et digne, demeuré après la disgrâce de tant d'autres aspirants à ce rôle difficile, les Lauzun et les Luxembourg, l'ami et le conseiller de la Reine; le comte, gros, gras, gai, belle mine et belle humeur; le chevalier, le joli, le précieux, le fleuri, le câlin, qui savait l'art de parler aux femmes, et qu'elles avaient récompensé du surnom de *Mimi,* caressant comme lui; le prince d'Hénin, qui n'était pas, en dépit de l'épigramme de son rival Lauraguais, le nain des princes, mais un vrai prince du temps, spirituel, philosophe, philanthrope, même un peu fou; le duc de Guines, gazette vivante et souriante, au courant de tous les cancans du jour, et qui jouait délicieusement de la flûte; le bailli de Crussol, capitaine des gardes du comte d'Artois, un moqueur sérieux, un pince-sans-rire; puis toute la famille, tout le clan des Polignac; le comte de Polastron, virtuose des plus distingués, au violon enchanté; le comte d'Andlau, dont tout le talent consistait à être le mari de sa femme, comme le duc de Polignac : mais ce n'est pas un talent commun que d'être dignement le mari de deux femmes comme celles-là; le spirituel chevalier de l'Isle, toujours prêt à tourner une lettre à la Voltaire ou à porter le manteau de ces dames.

Ajoutez à ce groupe quelques étrangers de distinction, remarqués et favorisés par la Reine ; le comte Esterhazy, le comte de Fersen, le baron de Stedingk, le prince de Ligne. En tête enfin et à part de cette élite mettez le grand trio, les trois chefs de file, les trois meneurs de cour de ce temps-là : M. de Besenval, ce Suisse si Français, habitué à se mêler de tout sans se mêler de rien, et dont la vie sérieusement frivole et savamment mondaine ne contiendra ni une maladresse ni une bonne action, grand amateur de jardins et de statues, qui fera reproduire à Trianon les serres de Schœnbrunn et ne manquera guère les plus beaux Clodion ; qui, même à cause de cela, en 1789, fera patte de velours à la première émeute de la Révolution, de peur qu'elle ne casse sa belle petite maison de porcelaine. A côté de lui s'étale, secouant le tabac de son jabot avec l'aisance du bonheur aimable, le comte de Vaudreuil, grand amateur de tableaux, rare causeur, le meilleur acteur amateur de Paris ; M. d'Adhémar enfin, à qui le hasard, une belle figure, une belle voix, avaient tout donné, un rang, une considération, de l'esprit et jusqu'à son nom, fredonne entre ses deux amis une ariette, qu'il accompagnera si l'on veut au clavecin, entre deux rondeaux de sa composition.

Les femmes de Trianon étaient la jeune belle-sœur de la Reine, sa compagne habituelle, Madame Élisabeth; puis la comtesse de Châlons, d'Andlau par son père, Polastron par sa mère, aux sourires fort disputés; puis pâle, douce, languissante, mélancolique, la comtesse de Polastron; puis la si aimablement belle et si spirituellement sage madame de Coigny; puis les deux madame de Polignac, la duchesse Jules, la comtesse Diane, l'une tout en charmes, l'autre tout en esprit, l'une qu'on ne se lassait pas d'écouter, l'autre qu'on ne se lassait point de regarder, et entre la mère et la tante, clair de lune exquis de la beauté de l'une et de la grâce de l'autre, la duchesse de Guiche.

Mettons maintenant en action, moitié troupe, moitié public, à sa place sur la scène, à sa place dans la petite salle, les personnages que nous venons de présenter à nos lecteurs. C'est madame Campan qui nous fournira le canevas que nous aurons à broder de bien des détails oubliés par elle de cet historique du théâtre de Trianon de 1780 à 1785, depuis la timide représentation de *la Gageure imprévue* jusqu'à cet éclat, ce défi du *Barbier de Séville*, joué devant Beaumarchais lui-même!

« L'idée de jouer la comédie, comme on le faisait alors dans toutes les campagnes, suivit celle qu'avait eue la Reine de vivre à Trianon dégagée de toute représentation. Il fut convenu qu'à l'exception de M. le comte d'Artois, aucun jeune homme ne serait admis dans la troupe, et qu'on n'aurait pour spectateurs que le Roi, Monsieur et les princesses qui ne joueraient pas; mais que, pour animer un peu les acteurs, on ferait occuper les premières loges par les lectrices, les femmes de la Reine, leurs sœurs et leurs filles. Cela composait une quarantaine de personnes. »

Mais l'appétit vient en mangeant, et il n'y a rien qui s'étende comme un public, si ce n'est la complaisance qu'on met en général à le laisser s'étendre. Bientôt les quarante personnes devaient croître et embellir jusqu'à six cents, en dépit de la Reine, dont la liste ne montait guère qu'à deux cents. De permission en permission, de faveur en faveur, le secret devint un véritable secret de comédie; les officiers des gardes du corps et les écuyers du Roi et des princes finirent par entrer. On accorda à quelques hauts courtisans, le prince de Poix par exemple, le privilége d'une loge grillée. On adressa des invitations à la diplomatie et aux étrangers de distinction. Dès les premiers temps, on avait réservé leur place à M. Mique et à mademoiselle Bertin. De là un certain encom-

brement d'élus, et un unanime grincement de dents des refusés, les officiers des gardes des princes, les officiers des Cent-Suisses, qui se vengèrent de l'exclusion en médisant du talent des acteurs. Or, la vérité, c'est que la troupe était bonne pour une troupe de société, et que les applaudissements qu'il était de bon goût de lui prodiguer étaient mérités. La Reine, qui ne tarda pas à préférer l'opéra-comique, tandis que le comte d'Artois se réservait pour la comédie ou la voltige, eut un succès fort légitime dans le rôle de Colette du *Devin du village* et de Gotte de *la Gageure imprévue,* et elle fit honneur au plaisir du Roi, aux conseils de ses maîtres et aux éloges de Grimm, en même temps qu'elle s'amusait encore plus que tout le monde :

« La Reine rioit beaucoup de la voix de M. d'Adhémar, belle anciennement, mais devenue très-chevrotante ; l'habit de berger, dans le Colin du *Devin du village,* rendait son âge fort ridicule, et la Reine se plaisoit à dire qu'il étoit difficile que la malveillance pût trouver quelque chose à critiquer dans le choix d'un pareil amoureux.

» Louis XVI assistoit à toutes les répétitions ; on l'attendoit souvent pour les commencer. Caillot, acteur célèbre, retiré depuis longtemps du théâtre, et Dazincourt, connus l'un et l'autre par des mœurs estimables, furent

choisis pour donner des leçons; le premier pour l'opéra-comique [1], dont ce genre, plus facile, fut préféré; le second pour la comédie. L'emploi de répétiteur, de souffleur et d'ordonnateur pour tous les détails du théâtre fut donné à M. Campan. Le premier gentilhomme de la chambre, M. le duc de Fronsac, en fut très-blessé. Il crut devoir faire des représentations sérieuses à ce sujet; il écrivit des lettres à la Reine, qui se borna toujours à cette réponse : « Vous ne pouvez être premier » gentilhomme quand nous sommes les acteurs; d'ailleurs, je ne vous ai point fait connoître mes volontés » sur Trianon : je n'y tiens point de cour; j'y vis en » particulière. M. Campan y sera toujours chargé des » ordres relatifs aux fêtes intérieures que je veux y donner. » Les représentations du duc ne s'étant point terminées, le Roi fut obligé de s'en mêler; le duc s'obstina, et soutint que ses droits de premier gentilhomme de la chambre n'admettoient aucun remplaçant, qu'il devoit se mêler des plaisirs intérieurs comme de ceux qui étoient publics; il fallut terminer les débats par une brusquerie.

» Le petit duc de Fronsac ne manquoit jamais, à la toilette de la Reine, lorsqu'il venait lui faire sa cour, d'amener quelques entretiens sur Trianon, pour placer avec ironie une phrase sur mon beau-père, qu'il appeloit ironiquement : mon collègue Campan. La Reine haussoit les épaules et disoit lorsqu'il étoit retiré : « Il est

[1] Bachaumont désigne également Michu, de la Comédie italienne.

» affligeant de trouver un si petit homme dans le fils du
» maréchal de Richelieu. »

C'est en août 1780 que fut solennellement inauguré le théâtre du petit Trianon, entr'ouvert pour les princesses de Hesse-Darmstadt, hôtesses de Marie-Antoinette, et où le comte d'Artois avait déjà tenu à donner en petit comité des marques de ses progrès dans l'art de danser sur la corde, dont il s'était engoué :

« M. le comte d'Artois, qui par sa taille, sa jeunesse et ses grâces naturelles, est fait pour réussir dans tous les exercices du corps, a ambitionné aussi la gloire de danser sur la corde. Il a pris longtemps en silence et dans le plus grand secret des leçons du sieur Placide et du *Petit-Diable*, les héros les plus renommés actuellement en ce genre. On était fort curieux de savoir l'objet de la retraite qu'il faisoit tous les matins au petit Trianon. Enfin, quand il s'est cru en état de briller, il a développé en petit comité ses talents aux yeux de la Reine, et l'on est convenu qu'il possédoit supérieurement le nouveau talent qu'il avoit désiré d'acquérir. On ne dit pas encore si le Roi l'a vu voltiger [1]. »

C'est Grimm qui nous a rendu compte de l'ouverture définitive et éclatante du théâtre, ainsi essayé successivement, en août. Le spectacle se

[1] Bachaumont, 12 juin 1780.

composait de *le Roi et le Fermier*, suivi de *la Gageure imprévue*. Nous laissons la parole au chroniqueur, auquel nous devons cette chose inimitable, l'impression du moment qui anime encore son récit :

« Les spectacles donnés ces jours passés dans la jolie salle de spectacle de Trianon intéressent trop l'honneur du théâtre et la gloire de M. Sedaine pour ne pas nous permettre d'en conserver le souvenir dans nos fastes littéraires. On n'a jamais vu, on ne verra sans doute jamais *le Roi et le Fermier* ni *la Gageure imprévue* joués par de plus augustes acteurs, ni devant un auditoire plus imposant et mieux choisi. La Reine, à qui aucune grâce n'est étrangère, et qui sait les adopter toutes, sans perdre jamais celle qui lui est propre, jouoit dans la première pièce le rôle de Jenny, dans la seconde celui de la soubrette. Tous les autres rôles étoient remplis par des personnes de la société intime de Leurs Majestés et la famille royale. M. le comte d'Artois a joué le rôle du valet dans la première pièce, et celui d'un garde-chasse dans la seconde. C'est Caillot et Richer (Michu?) qui ont eu l'honneur de former cette illustre troupe. M. le comte de Vaudreuil, le meilleur acteur de société qu'il y ait peut-être à Paris, faisait le rôle de Richard. Madame la comtesse de Guiche (la fille de madame la comtesse Jules de Polignac), dans *Horace*, aurait bien pu dire : *Matre pulchra filia pulchrior;* celui de la petite Betzi; madame la comtesse Diane de Poli-

gnac, celui de la mère, et le comte d'Adhémar celui du Roi. »

Plus tard, c'est-à-dire en septembre et octobre, les mêmes acteurs, devant la même élite encore parcimonieusement choisie de spectateurs privilégiés, jouèrent, avec *la Gageure imprévue,* où Madame Élisabeth débutait dans le rôle de la petite Betzi, *On ne s'avise jamais de tout* et *les Fausses infidélités,* de M. Barthe.

Au répertoire des années suivantes il faut ajouter *Rose et Colas, le Sorcier, l'Anglais à Bordeaux, On ne s'avise jamais de tout,* auxquelles il faut joindre *la Chercheuse d'esprit* de Favart [1].

La représentation fameuse du *Barbier de Séville,* le 19 août 1785, Beaumarchais présent et riant dans sa barbe de tous ces gens qui se moquaient d'eux, devait être le bouquet de ce feu d'artifice [2]. A partir de ce moment, le théâtre du petit Trianon fera relâche pour cause de révolution. La comédie va avoir la France même pour théâtre, et la tragédie va courir les rues, où les rois eux-mêmes seront acteurs pour tout de bon.

[1] Suivant M. Paul Lacroix.

[2] La Reine, *Rosine;* le comte d'Artois, *Figaro;* M. de Vaudreuil, *Almaviva;* le duc de Guiche, *Bartholo;* M. de Crussol, *Basile.*

En 1781, continue la vogue de ce divertissement, que boudent l'altière *Madame* au noir sourcil, et *Monsieur*, trop gourmé pour s'exposer aux hasards de la rampe [1], et que le Roi voit tantôt d'un bon, tantôt d'un mauvais œil, suivant l'humeur du jour, poussant parfois l'indépendance jusqu'à siffler sa femme, et la voyant peut-être avec peine se confiner dans les rôles de soubrette et prendre les habitudes théâtrales jusqu'à haranguer le public.

« Dernièrement la Reine, lasse de jouer la comédie presque sans spectateurs au moyen du peu d'éclat que doit avoir ce divertissement, a fait entrer les gardes du corps de service, en exigeant que les Suisses les remplaçassent dans cet intervalle. Après le spectacle, Sa Majesté leur a dit : » Messieurs, j'ai fait ce que j'ai pu » faire pour vous amuser; j'aurois voulu mieux jouer, » afin de vous donner plus de plaisir. »

» Les femmes de la Reine sont enchantées de ce goût de leur maîtresse, parce que cela entraîne une dépense d'habillements et autres suites qui leur donnent des revenants-bons considérables [2]. »

En 1781, quoique continuant toujours, les fêtes dramatiques de Trianon sont frappées comme d'une

[1] Bachaumont, 20 et 28 septembre 1780.
[2] *Ibid.*, 6 octobre 1780.

certaine langueur, subissent un certain temps d'arrêt. La Reine, obligée à plus de modération dans son plaisir favori par les soins d'une maternité naissante, bientôt par les devoirs d'une maternité nouvelle, ne se coiffe plus qu'en chignon plat terminé par une boule en boudin, à peu près comme les perruques d'abbé, le tout appelé d'un nom qui dit tout : coiffure à *l'enfant* [1]. Les *coups de boutoir* du Roi, la préoccupation d'une santé devenue plus chère, les critiques de son auditoire dégénéré en public [2], les couches de son amie la duchesse Jules de Polignac [3]; les bouderies croissantes de la comtesse de Provence, l'échec instructif de *la Réduction de Paris* sur le théâtre de madame de Montesson, les grognements économiques de M. Necker, la mort de M. de Maurepas [4], et surtout, à travers ces causes accessoires, la crainte des railleries que le rude et franc Joseph II, son frère, ne lui a pas épargnées à son premier voyage, tout cela la fait renoncer, pour quelque temps du moins, à un divertissement peu compatible avec la dignité de l'épouse, la gravité de la mère, la majesté de la

[1] Bachaumont, 26 juin 1780.
[2] *Ibid.*, 3 novembre 1780.
[3] *Ibid.*, 10 novembre 1780. — 7 septembre 1781.
[4] *Ibid.*, 22 novembre 1781.

Reine. La simplicité, la modestie, la décence redeviennent à la mode et reprennent leur empire compromis. L'étiquette elle-même respire entre deux blessures. Marie-Antoinette, qui est allée en 1777 au-devant de son caustique frère en cabriolet et en grande coiffure (jeune femme il est vrai, sans enfants, presque sans mari), vient lui souhaiter à la fin de juillet 1781 une solennelle bienvenue, et affecte de se montrer avec lui dans l'appareil sans faste et avec le visage sans fard qui conviennent à ce prince amoureux de l'incognito, qui loge à l'hôtel et va en fiacre.

« Toutes les fois que la Reine a paru en public, dans la compagnie de son auguste frère, sa toilette étoit de la plus grande simplicité. Mardi, lorsque Leurs Majestés allèrent l'une avec l'autre de Versailles à Trianon, elles étoient dans une berline-coupé, traînée par quatre chevaux, sans pages, sans gardes et sans suite. La Reine étoit habillée d'une lévite de mousseline avec une ceinture bleue, ses cheveux relevés avec un simple ruban, sans rouge et sans diamants [1]. »

C'est Gluck qui est à Trianon le principal agent des plaisirs qu'on y goûte. C'est la musique allemande qui y règne sans partage, et c'est un spec-

[1] *Correspondance secrète inédite,* etc..., publiée par nous. Plon, 1866, t. I, p. 420.

tacle exclusivement fait pour les yeux et pour l'imagination; l'illumination nocturne des jardins, inaugurée alors, depuis si souvent renouvelée, toujours avec un succès décourageant pour les autres moyens de divertissement, fait les honneurs de la fraternelle hospitalité [1].

« Une fête d'un genre nouveau lui fut donnée au petit Trianon. L'art avec lequel on avoit, non pas illuminé, mais éclairé le jardin anglois, produisit un effet charmant : des terrines, cachées par des planches peintes en vert, éclairoient tous les massifs d'arbustes ou de fleurs et en faisoient ressortir les diverses teintes de la manière la plus variée et la plus agréable; quelques centaines de fagots allumés entretenoient dans le fossé, derrière le temple de l'Amour, une grande clarté qui le rendoit le point le plus brillant du jardin. Au reste, cette soirée n'eut de remarquable que ce qu'elle devoit au bon goût des artistes; cependant il en fut beaucoup parlé. Le local n'avoit pas permis d'y admettre une grande partie de la cour; les personnes non invitées furent mécontentes, et le peuple, qui ne pardonne que les fêtes dont il jouit, eut grande part aux exagérations de la malveillance sur les frais de cette petite fête, portés à un prix si ridicule que les fagots brûlés dans les fossés paroissoient avoir exigé la destruction d'une forêt

[1] *Journal de Louis XVI. — Correspondance secrète,* t. I, p. 419.

entière. La Reine, prévenue de ces bruits, voulut connoître exactement ce qu'il y avoit eu de bois consommé. L'on sut que quinze cents fagots avoient suffi pour entretenir le feu jusqu'à quatre heures du matin[1]. »

En 1782, cette belle conversion cesse; il y a comme un regain de jeunesse, de beauté, de gaieté. La Reine se reprend aux bals de l'Opéra, dont le théâtre seulement est changé, et qui, de la nouvelle salle des boulevards, sont transférés au château des Tuileries, à celle où, à cette époque, joue la Comédie française[2]. Les longues et fréquentes promenades à pied, nécessaires à l'embonpoint naissant de la Reine, croissant du Roi, au hameau de Trianon, à la porte Saint-Antoine, ne suffisent plus à Marie-Antoinette comme distraction, même quand elle peut y marcher dans la compagnie épistolaire du correspondant du chevalier de l'Isle, cet amusant prince de Ligne dont elle lit et relit les épîtres qui la font rire chaque fois avec un plaisir nouveau[3]. En avril 1782, la Reine est complétement revenue au démon dramatique, à ses pompes et à ses œuvres. Elle a pris à

1 *Mémoires de madame Campan*, édit. Barrière, p. 148.

2 Bachaumont, 29 janvier 1782.

3 *Tableaux de genre et d'histoire.* Lettres du chevalier de l'Isle des 15 mars 1781 et 21 mars 1782.

l'inauguration de la nouvelle salle de la Comédie française le germe d'une indisposition qui seule retarde la réouverture de son spectacle de Trianon.

« La troupe, dans laquelle Sa Majesté même est actrice, doit jouer *la Veillée villageoise*[1], *le Sage étourdi*[2], et je ne sais plus quoi. C'est la Reine qui joue Babet; madame la comtesse Diane, la mère Thomas; mesdames de Guiche, de Polignac, de Polastron, les jeunes filles; le comte d'Esterhazy, le bailli; et puis toutes les vieilles sont le baron de Besenval, le comte de Coigny, etc. Vous voyez que je suis bien sûr de l'entière convalescence de la Reine, puisque je passe si rapidement de sa maladie à son rôle de Babet, qu'elle joue à ravir. M. le comte *** seroit un Colin aussi parfait qu'il est joli, si la voix étoit toujours l'organe fidèle de l'âme, car vous savez que l'âme du jeune comte *** n'est pas fausse; et si je prétendois lui faire un crime de ce que sa voix l'est, ce ne seroit pas à votre tribunal que je porterois cette accusation[3]... »

[1] Par MM. Charles Piis et Barré. « La Reine avoit été si contente de la pièce représentée devant elle en mai 1781, qu'elle avoit fait donner 1,200 livres de gratification aux auteurs. » (Bachaumont.)

[2] Par Fagan.

[3] Lettre du chevalier de l'Isle au prince de Ligne, du 13 avril 1782.

Le 20 mai 1782, le grand-duc de Russie (plus tard empereur sous le nom tragique de Paul Ier) et sa femme, arrivés depuis quelques jours à Paris, rompirent, pour une présentation solennelle, leur *incognito* de comte et de comtesse du Nord. Le Roi et la Reine s'efforcèrent de donner de la France et de la cour une idée digne d'elles à ces augustes visiteurs du Nord, qui renouvelaient à soixante ans d'intervalle le voyage de Pierre Ier, faisant d'ailleurs honneur à l'hospitalité nationale par une affabilité, une urbanité, une générosité, un tact bientôt populaires. La grande-duchesse était belle, grave, digne, sensée, aimable, et rappelait à Marie-Antoinette, par une frappante ressemblance physique et morale, sa sœur préférée, Christine. Le grand-duc, plus tard si humoriste et si maniaque, était un prince spirituel et agréable en dépit de sa laideur, que les soucis et les soupçons du pouvoir n'avaient point troublé comme ils devaient le faire un jour jusqu'au vertige. Aussi, dès la veille de cette arrivée mystérieuse dont ils n'avaient donné avis, par une exception qui peint le temps et les mœurs, qu'à mademoiselle Bertin, toute la cour, secondant les intentions souveraines, prit-elle pour une occasion qu'elle sentait décisive toutes les armes du luxe et de la co-

quetterie. Le programme des fêtes fut arrêté par la Reine de façon à montrer aux augustes visiteurs, auxquels de nombreux Russes de distinction étaient venus à Paris souhaiter la bienvenue et faire cortége, que la cour de Louis XIV et de Louis XV n'avait point dégénéré, et qu'elle pouvait étonner les princes habitués aux magnificences de la représentation asiatique, comme en 1788 elle devait exciter l'admiration des envoyés de l'Inde et de l'Orient. Quoique la guerre eût son cours et que le siége de Gibraltar appelât sous ses pavillons la plupart des chefs et des héros de cette brillante noblesse, le personnel de la cour pas plus que sa splendeur ne parurent diminués à ses hôtes. On fit attendre son impatience de cette nouvelle occasion de gloire, et tous les colonels et jeunes gens présentés eurent ordre de ne rejoindre leurs régiments que le 22 juin, afin que madame la grande-duchesse eût de quoi choisir un danseur. Le chevalier de l'Isle écrit au prince de Ligne, le 16 mai, une lettre qui respire l'ardeur de ces préparatifs militants d'un combat de grâce, d'élégance, de goût, d'esprit, où ne peut manquer un semblable lutteur.

« Il n'y a Tournay qui tienne. Je crois que vous ne laisserez pas le grand-duc errer dans Paris sans vous,

mon cher prince, ni que vous n'ôterez point à madame la grande-duchesse la ressource de vous demander deux fois par jour comment va la belle humeur. Ce tendre couple n'a prévenu de son arrivée qu'un seul personnage considérable, qui est mademoiselle Bertin; mais nous savons par elle que très-positivement Leurs Altesses Impériales seront ici demain au soir, apparemment pour se trouver dimanche à la cérémonie des cordons bleus; et la Reine se propose de mettre tout de suite la main à la pâte en leur donnant dès lundi un grand concert, où toutes les dames seront, comme dit madame de Luynes, *in fiocchi*[1]. Vous aurez la bonté, mon cher prince, de vous munir de trois habits magnifiques pour les trois jours de solennité; l'un, le bal paré; l'autre, la représentation d'*Iphigénie;* le troisième, celle d'*Athalie,* avec les chœurs. Le Roi prétend que chacun s'y montre dans tout l'éclat possible, ou n'y paroisse pas. C'est pour vous une affaire de sept ou huit mille francs, par conséquent une niaiserie. J'ai envie de les commander pour vous chez Le Normand, afin qu'ils soient tout prêts à votre débotté[2]... »

Nous possédons le journal exact et fidèle, par une dame de la suite et de l'intimité de la grande-duchesse, de ce séjour d'un mois pendant lequel, conformément aux intentions du Roi et de la Reine,

[1] Nous sommes obligé de remplacer par un euphémisme non équivalent l'expression d'une énergie un peu crue que contient la lettre.

[2] *Tableaux de genre et d'histoire,* p. 269.

les deux augustes hôtes allèrent de surprise en surprise, de fête en fête, bercés chaque jour par la nouveauté de quelque original enchantement. Les pages du mémorial intime, à cet endroit, ont gardé de tous ces enivrements, de tous ces ravissements, comme un feu secret qui échauffe leur description d'une vie particulière[1]. Nous allons le feuilleter rapidement, en arrêtant au vol quelques détails caractéristiques de ces fêtes dont Trianon fut le centre, et qui ne furent éclipsées que par les inventions heureuses et la magnificence des fêtes de Chantilly, plus souveraines que princières.

Voici tout d'abord le croquis chaud du soleil naissant et humide de rosée d'une promenade matinale de mai au petit Trianon.

« Je fus le matin, de bonne heure, visiter le petit Trianon de la Reine. Mon Dieu, la charmante promenade! que ces bosquets parfumés de lilas, peuplés de rossignols, étoient délicieux! Il faisoit un temps magnifique, l'air étoit plein de vapeurs embaumées, de papillons ailés d'or aux rayons de ce soleil printanier. Je n'ai de ma vie passé des moments plus enchanteurs que les trois heures employées à visiter cette retraite. La Reine y restoit la plus grande partie de la belle saison, et je le conçois à merveille.

[1] *Mémoires de la baronne d'Oberkirch*, t. I, p. 192 à 321.

» Bien que le château ne soit pas grand, il est admirablement distribué et peut contenir beaucoup de monde[1]. Les jardins sont délicieux, surtout la partie angloise, que la Reine venoit de faire arranger. Rien n'y manquoit : les ruines, les chemins contournés, les nappes d'eau, les cascades, les montagnes, les temples, les statues, enfin tout ce qui peut les rendre très-variés et très-agréables. La partie françoise est dans le genre de Le Nôtre et des quinconces de Versailles. Au bout se trouve une mignonne salle de spectacle, où la Reine aime à jouer elle-même la comédie avec M. le comte d'Artois et des amis intimes. »

L'étroit théâtre et le château sans logement du petit Trianon ne pouvaient se prêter qu'à un coin, qu'à un épisode des fêtes données par la Reine au comte et à la comtesse du Nord. C'est le 6 juin 1782, à la suite de représentations à l'Opéra, au nouveau Théâtre-Français ou théâtre de la cour à Versailles, et avant le grand bal paré (un éblouissement), qu'eut lieu le petit gala intime de Trianon (une intimité de trois cents couverts), comédie, souper et illumination, comme dit flegmatiquement le *Journal de Louis XVI.* Un petit détail de toilette en passant, une touche de couleur locale.

« 6 juin. — Mademoiselle Schneider vint me réveiller

[1] Ceci ne saurait s'appliquer qu'au grand Trianon.

dès six heures du matin. Je devois me faire coiffer et mettre un grand habit pour aller à Versailles. La Reine donnoit la comédie à Trianon. Ces toilettes de cour sont éternelles, et le chemin de Paris à Versailles bien fatigant, lorsque l'on craint surtout de chiffonner ses jupes et ses falbalas. J'essayai pour la première fois une chose fort à la mode, mais assez gênante : des petites bouteilles plates et courbées dans la forme de la tête, contenant un peu d'eau pour y tremper la queue des fleurs naturelles et les entretenir fraîches dans la coiffure. Cela ne réussissoit pas toujours ; mais lorsqu'on en venoit à bout, c'étoit charmant. Le printemps sur la tête au milieu de la neige poudrée produisoit un effet sans pareil [1]. »

On donna sur cette petite scène de Trianon, où les feux de la rampe, des lustres, des girandoles, répercutés par une sorte de décoration de cristaux diamants, faisaient nager acteurs et spectateurs dans une sorte d'éblouissant rayonnement, *Zémire et Azor*, de Grétry, puis *la Jeune Française au sérail*, ballet d'action du sieur Gardel aîné, maître des ballets de la Reine. Après cela souper de trois tables de cent convives chacune ; enfin promenade dans le parc, illuminé de façon à combiner tous les raffinements de l'art de l'optique, à donner toutes les voluptés de la lumière. Le cortége royal y semblait marcher dans tous les étincellements de

[1] *Mémoires de la baronne d'Oberkirch*, t. I, p. 272.

l'Olympe descendu sur la terre. On ne pouvait regarder en face la grande-duchesse, sur la tête de laquelle se balançait, mû par un ressort caché, en battant des ailes au-dessus d'une rose, un petit oiseau de pierreries. L'éclat de cette nuit fantastique fut troublé par un accident de mauvais augure qui passa inaperçu pour la plupart des invités, mais n'en empoisonna que plus profondément la joie de la Reine, assombrie soudain par une sorte de pressentiment prophétique et assaillie au milieu de tout ce rayonnement de sa puissance et de sa beauté par le nuage avant-coureur des disgrâces de l'avenir. Au moment où elle traversait pompeusement les jardins, elle aperçut, la couvant d'un regard de curiosité sinistre et d'ironique indiscrétion, cet ambitieux éconduit, ce courtisan rebuté, prochain instrument de cette intrigue de scandale et de fatalité qu'on appelle le procès du collier. La Reine par deux fois rencontra sur ses pas, se rangeant mystérieusement sur son passage, caché sous une redingote, dont ses bas rouges trahissaient le déguisement, le cardinal de Rohan, qui, pour se venger d'une exclusion humiliante, avait, pénétrant à prix d'or dans la loge du concierge et trompant la surveillance inquiète de son complice, témérairement franchi l'enceinte de sa consigne et bravait

presque ouvertement le *veto* éludé, regardant marcher parmi les fleurs et les flambeaux la future victime de la royauté.

« Sa Majesté fut vivement offensée de cette hardiesse, et ordonna, dès le lendemain, le renvoi de son concierge ; on fut généralement révolté de la déloyauté du cardinal envers ce malheureux homme, et peiné de la perte qu'il faisoit de sa place. Touchée de l'infortune d'un père de famille, ce fut moi qui obtins sa grâce; je me suis reproché depuis ce moment de sensibilité qui me fit agir. Le concierge de Trianon renvoyé avec éclat, l'humiliation qui en seroit rejaillie sur le cardinal, en faisant connoître plus publiquement encore les préventions de la Reine contre lui, eût probablement empêché la honteuse et trop célèbre intrigue du collier. Sans la manière astucieuse dont le cardinal s'étoit introduit dans les jardins de Trianon, sans l'air de mystère qu'il avoit affecté toutes les fois que la Reine l'y avoit rencontré, il n'auroit pu se dire trompé par aucun intermédiaire entre la Reine et lui... [1] »

De 1783 à 1785 nous trouvons la mention d'un certain nombre de séjours, de fêtes d'hospitalité princière, de représentations qui établissent la permanence de la vogue de Trianon et de ses divertissements champêtres et dramatiques.

Le chevalier de l'Isle écrit le 17 juin 1783 :

[1] *Mémoires de madame Campan,* p. 183.

« Tout le monde se porte bien ici, mon cher prince, hormis la Reine, qui ne sauroit se porter, à cause d'une foulure qu'elle s'est faite au pied, et dont les suites la retiennent sur une chaise longue depuis mercredi ; ce léger accident, qui a eu lieu à la répétition que la Reine faisoit de l'opéra *le Tonnelier,* en a retardé la représentation, fixée d'abord à vendredi et remise à mercredi prochain. Elle se fera à Trianon, où la Reine ira s'établir demain pour toute la semaine. L'autre pièce que l'on jouera avec celle-là est le petit opéra des *Sabots*[1]. Vous imaginez les acteurs sans que je vous les nomme ; n'y placez pas pourtant le duc de Polignac ni madame de Châlons, qui, non plus que le reste de leur bande, ne sont pas encore revenus d'Angleterre. »

En juin 1784, il y a comédie, souper, illumination offerts à un royal visiteur, Gustave III, voyageant en France sous le nom de comte de Haga, qui, saisi d'admiration pour l'arrangement merveilleux du petit Trianon, demande à la Reine, pour les emporter en Suède et en caresser l'image au milieu des glaces de sa patrie, les plans et les vues de cette adorable résidence.

Le 13 septembre, on représente à Trianon le *Barbier de Séville,* opéra de Paisiello[2].

1 Pièce de Cazotte jouée sous le nom de *Sedaine,* musique de Duni.

2 Métra, *Correspondance secrète.*

Le 20, on y donne pour la première fois l'opéra de *Dardanus*, de Sacchini [1].

1785 est l'année des bals. Le *Journal de Louis XVI* ne contient presque que la mention de ces divertissements dansants, dont la mode et le goût l'ont emporté sur tous les autres. La Reine séjourne à Trianon jusqu'à la Saint-Louis (du 1er au 25 août).

« Ce voyage forme un bal presque continuel. Les seigneurs et les dames de la cour y dansent sous une grande tente. Les différentes personnes de Versailles y sont admises, et les parties sont aussi gaies que nombreuses. A l'imitation de ces bals, toutes les dames qui ont des maisons de campagne aux environs de Paris et de Versailles donnent aussi les violons, les dimanches et fêtes, à leur voisinage [2]. »

C'est dans ce ciel serein qu'éclate soudain le coup de foudre de l'affaire du collier. Les premières révélations de Bœhmer, les premiers avis de madame Campan, le premier et inutile effort de débrouillement où se perd la Reine, confondue de tant d'audace, arrêtée à tout moment par ce qu'elle ignore dans le déchiffrement de ce qu'elle sait déjà de cette intrigue compliquée aux fils entre-

[1] Métra.
[2] *Ibid.*

croisés, toutes ces surprises, toutes ces déceptions, toutes ces douleurs, surprennent Marie-Antoinette au milieu des préparatifs de la représentation du *Barbier de Séville* et des répétitions dirigées par le comédien Dazincourt. Avec une sorte d'héroïque coquetterie, de défi bien féminin à l'orage, elle persiste dans sa résolution, et cachant ses larmes sous un sourire, sa pâleur sous le rouge, elle continue à mêler les petites préoccupations et les grands soucis, le soin de sa fête et celui de son honneur, les audiences au tapissier, à l'architecte, à Beaumarchais, aux entretiens secrets avec M. de Breteuil.

Le 15, le grand parti est pris : le cardinal est arrêté le jour de l'Assomption, en pleine cour, en pleine solennité, au moment où, revêtu de ses habits pontificaux, il va monter à l'autel.

Le 19, au milieu de l'étonnement et déjà du déchaînement de l'opinion, le Roi et la Reine se jouent eux-mêmes dans cette étonnante représentation du *Barbier de Séville*, pleine d'ironies qui retombent sur eux.

C'est la dernière fête de ce genre à Trianon, bientôt envahi par la tristesse de celle qui en faisait la joie, et qui n'y promènera plus que ses douleurs et ses mélancoliques pressentiments.

C'est là qu'elle donnera ses dernières séances au peintre Vertmüller, qui exposera au Salon de 1785 le portrait de la Reine entourée de ses enfants, parcourant avec eux les allées de Trianon, dernière image de majesté, de grâce et de prospérité. C'est en ce mois d'août, mois splendide et fatal, que brille d'un dernier éclat, comme la lampe qui va s'éteindre, la gloire de Trianon, pâlie comme celle de sa maîtresse, et sur laquelle la Révolution va souffler. On achète Saint-Cloud, séjour des jours inquiets, de la croissante impopularité. Trianon, résidence des jours heureux, où la Reine ne peut plus faire un pas sans rencontrer un de ces souvenirs si douloureux à fouler sans espérance, Trianon, délaissé peu à peu, se fane et s'étiole dans les restes de cette faveur intermittente qui touche à la disgrâce. La Reine y revient pourtant de temps à autre, attirée par les irrésistibles entraînements de l'imagination et du cœur, la maternelle affection de la nature, la seule qui ne trompe pas, et ce besoin de retraite et d'isolement cher aux âmes blessées. Là, ces deux mélancoliques déchéances se consolent entre elles. Là, madame Le Brun reçoit les dernières séances de ce dernier portrait où son talent ému s'élève à la pathétique expression du maître du portrait des

Enfants de Charles I[er], sans parvenir à désarmer l'affront de ces critiques dirigées contre le modèle plus que contre l'image, qui, en 1787, en faisaient abréger l'exposition au Louvre devenue dangereuse.

Et cependant ce portrait n'était plus gracieux, coquet, comme celui dont les gazes légères avaient naguère si fort effarouché la pudeur des bourgeoises.

A l'image de la beauté et des triomphes de la femme avait succédé celle du dépit de la Reine et du chagrin de la mère, tout empreinte d'une tristesse mystérieuse et assombrie d'un deuil prophétique. Dans ce portrait ou plutôt cette scène de famille, où l'art attendri de madame Le Brun avait partout répandu cette grâce touchante qui était le plus éloquent des reproches, la jeune Dauphine, déjà sérieuse, donnait à sa mère affligée des caresses mélancoliques, et cherchait à deviner le mal intérieur dont les ravages ridaient déjà l'ivoire de son beau front. Le Dauphin, doux, pâle et tendre enfant, semblait sourire tristement à la mort, qui le couvait déjà de son jaloux regard et qui avait envoyé ses députés aux fêtes de sa naissance, et il montrait du doigt le berceau vide de sa sœur envolée. Le duc de Normandie, futur

Louis XVII, promis au martyre, semblait, assis sur les genoux de sa mère, en proie à d'enfantins pressentiments.

C'est ce tableau de deuil à qui on avait dû un moment refuser jusqu'à l'hospitalité du Louvre, tant la figure de la Reine même malheureuse avait perdu, aux yeux d'un peuple inquiet et prévenu, de son ancien attrait et de son empire.

En juin 1787, la Reine, frappée au cœur par la mort de la petite princesse Béatrix-Sophie, son dernier enfant (15 juin), renonçait, à Paris, à ses spectacles qu'elle aimait tant. « Désolée, décou-
» ragée, elle renvoyait madame Bertin, elle quittait
» ses goûts et ses plaisirs; elle se sauvait à Tria-
» non et s'y retirait avec ses larmes. Que ce théâtre
» de tant de jeux, que le ton même des invitations
» de la Reine étaient maintenant changés ! Appelant
» ceux qui l'aimaient auprès d'elle, la Reine écri-
» vait à Madame Élisabeth : « *Nous pleurerons sur*
» *la mort de ma pauvre petite ange... j'ai besoin*
» *de tout votre cœur pour consoler le mien*[1]. »

Et Madame Élisabeth, le 25 juin, écrivait à madame de Bombelles :

« La Reine viendra y souper (à Rambouillet)... Nous

[1] *Histoire de Marie-Antoinette*, par MM. de Goncourt, 3e édit., p. 213.

devons aller ensemble à Saint-Cyr, qu'elle appelle mon berceau. Elle appelle Montreuil mon petit Trianon. J'ai été au sien, sans aucune suite, ces jours derniers, avec elle, et il n'y a pas d'attention qu'elle ne m'y ait montrée. Elle y avait fait préparer une de ces surprises dans quoi elle excelle. Mais ce que nous y avons fait le plus, c'est de pleurer sur la mort de ma pauvre petite nièce [1]. »

La visite de l'archiduc Albert de Saxe-Teschen et de l'archiduchesse Marie-Christine en mai 1786, dont il est demeuré des traces dans la correspondance de Marie-Antoinette [2], et celle des ambassadeurs de Tippou-Saheb en 1788, sont les deux dernières journées solennelles de Trianon, les deux suprêmes rayons de sa décadence.

« Le 10 août 1788, une foule considérable était encore réunie dans la place d'Armes pour un autre spectacle. Il s'agissait de la réception par Louis XVI des ambassadeurs du dernier sultan de Mysore, Tippou-Saheb. Le sultan voulait expulser les Anglais de l'Inde. Il envoya des ambassadeurs pour s'assurer de l'appui et du secours de la France. Embarqués à Pondichéry le 22 juillet 1787, ils arrivèrent à Toulon le 9 juin de l'année suivante. Dans leur passage à travers la France, ils furent un objet de curiosité, et alimentèrent pendant plusieurs mois les conversations et les journaux. Arrivés à

[1] *Recueil Feuillet de Conches,* t. I, p. 198.

Paris, ils vinrent, le 9 août 1788, coucher au château de Trianon, afin de se trouver à l'audience du Roi le lendemain. Ces ambassadeurs étaient au nombre de trois : Mouhammed-Dervich-Khan, Akbar-Aly-Khan et Mouhammed-Osman-Khan.

» Le 10 août, à onze heures du matin, ils partirent de Trianon, entrèrent dans Versailles par la rue de la Paroisse, et traversèrent la rue Dauphine et la place d'Armes pour entrer par la grande grille du château [1]. »

Le 14 août 1788 a lieu à Trianon le dernier souper du Roi, qui n'y reparaîtra plus. La Reine, qui y séjourne du 15 juillet au 14 août, n'y reviendra plus que rarement, et seule, fidèle jusqu'au bout à un attachement que le Roi, dont le *Journal* est muet pour l'année 1789 sur Trianon, ne partage plus.

C'est à Trianon que la nouvelle de l'invasion de Versailles et de ces menaces que la nuit ne devait que trop réaliser, vint surprendre la Reine, sans l'effrayer, le soir du 5 octobre 1789.

« Le Roi et la Reine ne paraissaient pas craindre, et ne prenaient aucune précaution; enfin, le soir du 5 octobre, quand l'armée était déjà sortie de Paris, le Roi chassait au tir à Meudon, et la Reine était absolument seule à se promener dans les jardins de Trianon,

[1] *Histoire des rues de Versailles et de ses places et avenues,* par J. A. Le Roi, 2e édit., p. 328.

qu'elle parcourait pour la dernière fois de sa vie. Elle était assise dans sa grotte, livrée à de douloureuses réflexions, lorsqu'elle reçut un mot d'écrit de M. le comte de Saint-Priest, qui la suppliait de rentrer à Versailles. M. de Cubières partit en même temps pour inviter le Roi à quitter la chasse et à rentrer dans son palais ; il s'y rendit à cheval et fort lentement. Quelques moments après on vint l'avertir qu'une bande nombreuse de femmes, qui précédait l'armée parisienne, était à Chaville, à l'entrée de l'avenue de Paris [1]. »

A dix heures du soir, Trianon servait d'asile pour la nuit à ces braves gardes du corps, héros et martyrs de la fidélité, auxquels le Roi avait interdit même de se défendre, et auxquels l'ordre qui les écartait ne permettait même plus de se faire tuer [2].

Et maintenant, avant de faire la courte et triste histoire de Trianon sous la Révolution, qui l'épargna en l'humiliant, rejetons en arrière un dernier coup d'œil, et dans un suprême tableau fixons, en empruntant nos couleurs aux voyageurs et aux poëtes, l'effet de ce panorama souriant, aujourd'hui évanoui. Évoquons dans tout l'appareil de la vie ces ombres illustres, relevons dans l'harmonie de leur ensemble habité ces restes maintenant

[1] Madame Campan, p. 249.

[2] Le Roi, p. 332.

inertes et muets, et emportons la vision définitive de Trianon dans son dernier état, tel que le virent Delille, Young, Karamsine et le prince de Ligne, dont nous allons suivre les traces.

Delille est l'unique poëte contemporain qui ait chanté Trianon (et surtout son auguste maîtresse), Trianon qui avant lui avait inspiré la muse de Colardeau [1] et de Bertin [2].

Voulez-vous savoir maintenant l'opinion d'un amateur des plus spirituels et des plus compétents? Voilà comment, en prose, le prince de Ligne, le créateur des jardins de Belœil, parlait vers 1781 de Trianon :

... « Je vais tout me faire pardonner par une esquisse légère de l'ouvrage des Grâces. Cette trinité plus gaie, plus aisée à concevoir que l'autre, ne formant qu'une seule divinité, que je ne nommerai pas, travaille au petit

1 Vois d'ailleurs l'affreuse saison;
Flore, rembrunie, éplorée,
S'enfuit toute décolorée
Dans les serres de Trianon.
L'art, par des nuances nouvelles,
Y rajeunit ses agréments.

Colardeau : *Épître à M. le comte de ***, pour le jour de sa fête*, 3 novembre 1768.

2 *Les Amours*, Paris, 1773, livre III, élégie XIX : *Les Jardins du petit Trianon*.

Trianon. Heureusement que tout n'est pas fait encore, car j'aurois trop de choses à dire. J'en devine cependant qui seront d'un charme inexprimable. En attendant, on y respire l'air du bonheur et de la liberté. Le gazon semble plus beau, l'eau paroît plus claire. C'est elle seule de qui l'on pourroit entendre quelques murmures, et elle a même un peu de peine à s'y mettre; si l'on n'y employoit pas la force, je doute que celle des ruisseaux pût se résoudre à quitter ce jardin enchanteur; comme la louange est fade, je comptois me permettre cette petite gaieté. Je viens de Trianon. Pour mon malheur, l'eau y arrive en abondance et s'y fait entendre à merveille. Son murmure, auquel je ne m'attendois pas, vient donc de ne plus pouvoir s'arrêter dans cet asile heureux, qu'on ne peut abandonner sans regret. On se croit à cent lieues de la cour. Cependant la vue des environs de ce joli jardin est si bien ménagée, qu'on diroit qu'ils y tiennent, et qu'il est dix fois plus grand qu'il n'est. Les grands arbres du parc de Versailles en forment, sans la moindre régularité, un cadre précieux. La divinité, dont je ne dirai pas le nom, a l'air de régner sur une grande étendue de terrain qui ne lui appartient pas, comme elle règne sur ceux qui ne sont pas nés sous ses lois. Il y a peut-être de la magie.

» Je ne connois rien de plus beau et de mieux travaillé que le temple et le pavillon. La colonnade de l'un et l'intérieur de l'autre sont le comble de la perfection, du goût et de la ciselure. Le rocher et les chutes d'eau feront un superbe effet dans quelque temps, car je parie que les arbres vont se presser de grandir pour faire

valoir tous les contrastes de bâtisse, d'eau et de gazon. La rivière se présente à merveille dans un petit mouvement de ligne droite vers le temple. Le reste de son cours est caché ou vu à propos. Les massifs sont bien distribués et séparent les objets qui seroient trop rapprochés. Il y a une grotte parfaite, bien placée et bien naturelle. Les montagnes ne sont pas des pains de sucre ni de ridicules amphithéâtres. Il n'y en a pas une qu'on ne croiroit avoir été là du temps de Pharamond. Les plates-bandes de fleurs y sont placées partout agréablement. Il y en avoit une à qui je trouvois l'air un peu trop ruban. On doit, je crois, la changer. C'étoit le seul défaut que j'eusse remarqué, et cela prouve que quoique le petit Trianon soit bien fait pour l'enthousiasme, ce n'est pas lui qui m'échauffe sur son compte. Il n'y a rien de colifichet, de contourné, rien de bizarre. Toutes les formes sont agréables. Tout est d'un ton parfait et juste. Apparemment que les Grâces ont aussi beaucoup de justesse, et réunissent encore cet avantage à tous ceux qui les feront toujours adorer. »

Arthur Young, célèbre voyageur agronome, écrit à la date du 10 octobre 1787 :

« Le 10. — Une lettre de M. Richard m'a fait entrer dans le *Jardin anglais* de la Reine, à Trianon. Il contient environ cent acres arrangés d'après les descriptions qu'on nous donne des jardins chinois, d'où l'on suppose que vient notre style. Il a plus de la manière de sir W. Chambers que de M. Brown, plus d'art que de na-

ture ; cela sent plus le faste que le bon goût. On concevrait difficilement une chose que l'art peut placer dans un jardin qui ne soit pas dans celui-ci. On y voit des bois , des rochers , des pelouses , des lacs , des rivières, des îles, des cascades, des grottes, des promenades, des temples, de tout, jusqu'à un village. Plusieurs parties sont très-jolies et très-bien exécutées. La seule chose à reprendre est l'entassement ; erreur qui a conduit à une autre , celle de sillonner la pelouse par trop de sentiers sablés, erreur commune à presque tous les jardins que j'ai vus en France. Mais la gloire du petit Trianon, ce sont les arbres et arbrisseaux exotiques. Le monde entier a été heureusement mis à contribution pour l'orner. On en trouve qui sont à la fois beaux et curieux pour charmer les yeux de l'ignorance et exercer la mémoire des savants. Parmi les édifices, je citerai le temple de l'Amour comme vraiment élégant [1]... »

Voici un troisième voyageur, l'historien Karamsine, touriste ingénu, sentimental, mélancolique, dont les *Lettres*, récemment et excellemment traduites par un compatriote [2], ont la tournure vapo-

[1] *Voyages en France pendant les années* 1787, 1788, 1789, par Arthur Young; traduction Lesage. Paris, Guillaumin, 1860, t. I, p. 119-120.

[2] Karamsine, *Lettres d'un voyageur russe en France, en Allemagne et en Suisse* (1789-1790), traduites par V. de Porochine. Paris, Émile Mellier, 1867. — Nous devons à l'obligeance de M. de Porochine la traduction inédite de la lettre que nous citons d'après son manuscrit.

reuse et l'accent parfois profond du *Voyage humouristique de Sterne*, qui nous donnera sur un étranger curieux et lettré l'impression de 1790.

Il descend la Seine en bateau. En passant devant Meudon, il parle de Rabelais. A Sèvres, il déjeune, et se rend à pied à Versailles... Là, du salon de la Paix, il entre dans les appartements de la Reine, dont il parle avec l'émotion éloquente d'un Burke moscovite.

« Je pensai au 5 octobre, à cette affreuse nuit, lorsque, entendant à sa porte les cris tumultueux des barbares de Paris et le bruit de leurs armes, la Reine se sauva échevelée et à demi vêtue dans les bras de son époux... Je fus longtemps sans pouvoir ramener mon attention sur l'ornementation exquise des appartements. Ici, tout rappelle le triomphe de la femme ; on y voit représentées Cléopâtre, Sapho, Aspasie, Pénélope... »

Après avoir visité les chambres du Roi et le théâtre, le touriste va chercher un dîner en ville ; cette ville, veuve de la cour, a un aspect triste et morne :

« On nous fit attendre plus de deux heures un méchant repas. L'hôtesse nous disait : « Les temps sont durs, messieurs ; tout le monde souffre (*juin* 1790), il faut que vous en ayez votre part. »

Description du parc, parterre, bassins, statues.

En 1775, le jardin a subi une mutilation; la hache y fit des éclaircies qui excitèrent la colère de Delille :

O Versaille, ô regrets, ô bosquets ravissants,
Chefs-d'œuvre d'un grand roi, de Le Nôtre et du temps,
La hache est à vos pieds et votre heure est venue!

« Les chantres ailés quittent leur paisible asile, où ils chantèrent pendant des siècles en présence des Rois.... Jeunes arbres, hâtez-vous de croître et de vous couvrir de feuillage, pour nous rendre leurs chants sylvestres!... Les jeunes arbres ont obéi au poëte, ils sont redevenus beaux et épais; les oiseaux y sont revenus; ils y célèbrent comme auparavant leurs amours; ils chantent, mais, hélas! non plus en présence des Rois! Personne ne les écoute ni ne les entend, si ce n'est quelques étrangers comme moi, venant flâner dans le parc!... »

Karamsine se hâte d'aller visiter la maison de plaisance de Louis XIV, et surtout celle de Marie-Antoinette :

« De jolis bosquets et un parterre de fleurs à l'anglaise entourent une modeste habitation, consacrée par la plus gracieuse hospitalité aux plaisirs d'une société choisie. Ici, ce n'est plus la Reine, c'est la charmante Marie-Antoinette qui faisait les honneurs à ses amis; ici, dans cette galerie, qui se dérobe aux regards sous une végétation luxuriante, se donnaient les soupers les plus délicieux, des concerts, des bals. Les canapés et les

fauteuils sont tapissés de broderies de la propre main de la Reine ; les roses dessinées par elle me semblent plus fraîches que les fleurs naturelles...

» Le jardin de Trianon est ce qu'il y a de plus beau en fait de jardins anglais. On n'y voit point de froide symétrie ; partout un harmonieux désordre, une aimable simplicité des beautés agrestes ; partout les eaux serpentent librement, et leurs bords fleuris semblent n'attendre que l'apparition d'une bergère. Là, c'est une île qui surgit soudain ; ici, sur le fond sauvage d'un bois se dessine le temple de l'Amour, et le ciseau de Bouchardon nous offre l'image d'un dieu sensible, naïf et heureux.

» J'avance et je vois des collines, des champs, des prés, des troupeaux, une grotte. Fatigué des splendeurs de l'art, je retrouve la nature, je me retrouve moi-même, mon cœur, mon imagination ; je respire, humant l'air embaumé du soir, contemplant le coucher du soleil ;... je voudrais pouvoir l'arrêter dans sa course, pour rester plus longtemps à Trianon.

» ... La nuit venue, je rentre à Paris, et, me jetant sur mon lit, je m'écrie : Rien n'est magnifique comme le château et le parc de Versailles ; rien n'est charmant comme Trianon dans sa grâce champêtre... »

Les pages émues de Karamsine nous ramènent par leur date au temps où elles furent écrites, au temps où le voyageur ne trouvait à Trianon que l'affront d'une paix faite de solitude. Peu de temps

plus tard, il y eût éprouvé ce que la confiscation révolutionnaire, s'acharnant, après la royauté, sur les dépouilles de la royauté elle-même, peut donner à un changement de maître de vénal, de sordide, de brutal, d'odieux, de ridicule même. Dans la maison royale épargnée, dont les meubles, jetés au vent de l'encan, s'étaient éparpillés dans toutes les directions des nouvelles fortunes, la Révolution, comme un enfant prodigue qui prostitue aux marchands et à la foule les restes sacrés de son héritage, la Révolution installait à Trianon déshonoré les propos avinés, les hoquets mêlés de fumée, les cartes et les verres, et les chorégraphies effrontées d'un bal populaire. Et Trianon, livré à tous les hasards de la concurrence commerciale, à toutes les hontes de la promiscuité populacière., Trianon, irrésistible encore dans ses attraits prostitués, Trianon, toujours victorieux, prospérait malgré tout, faisait la fortune de son spéculateur à l'hospitalité mercenaire, et ruinait son rival, qui avait installé à l'Ermitage un établissement bientôt déserté :

« Vers 1797, un limonadier de Versailles, nommé Langlois, eut l'idée de louer le petit Trianon pour en faire un jardin public. Il y établit un restaurant, donna des fêtes avec illuminations, feux d'artifice. Ce fut dans

ce jardin que Garnerin fit ses premières ascensions aérostatiques. En 1798, un autre entrepreneur loua aussi le jardin de l'Ermitage, et chercha à rivaliser avec celui du petit Trianon. La première année, la nouveauté le fit rechercher, et le public, qui n'avait pour ainsi dire alors que ces seuls plaisirs, s'y porta en foule; mais les charmes du petit Trianon ne tardèrent pas à l'emporter, et l'entrepreneur fut obligé de le fermer à la deuxième année [1]... »

Et maintenant, pour finir par un trait d'indignation et de satire, pour finir par une leçon, en face de ce laborieux tableau dont nous avons minutieusement et respectueusement emprunté la couleur à la palette des historiens, des voyageurs, des poëtes, clouons au pilori de la postérité vengeresse cette hideuse, cette triste caricature de Trianon diffamé, attaché par la haine, l'ignorance, l'envie et la cupidité, attaché, profané, souillé, dépouillé, désossé, dans la nudité navrante de son squelette de marbre voilé à peine de quelques débris de velours, de soie et d'or, et de quelques restes de verdure et de fleurs, au poteau de l'affiche et de l'enchère. Écoutez cette lamentation éloquente, pleine des respects du passé, des humiliations du présent, des colères et des réparations de l'avenir, où pal-

[1] *Histoire des rues de Versailles*, p. 46.

pite la sainte horreur de l'artiste, où frémit le noble mépris du poëte :

« Trianon! Voyez l'écriteau à la porte : *Propriété à vendre*. Savez-vous bien qu'on a voulu labourer Trianon! Le 28 nivôse de l'an III, « l'administration du district de Versailles prévient ses concitoyens que le petit Trianon, depuis trop longtemps arraché à l'agriculture, pour servir au luxe et au plaisir des tyrans et de leurs valets, en insultant à la misère du peuple, va être rendu à la culture ». Déjà étaient faits les dix lots du petit Trianon; déjà étaient divisés sur le papier les douze cents arpents du petit parc, et les bâtiments et les jardins du grand Trianon « en corps de fermes, en habitations rurales! »

» Le lierre aux murs de Trianon! Plus rien de ce mobilier pour lequel le garde-meuble de la Reine avait payé, de 1784 à 1789, deux cent vingt-cinq mille livres! Le meuble du petit salon de Trianon, ce meuble, choisi par la Reine, en pou-de-soie bleu, et rembourré par ses ordres uniquement en duvet d'eider; ce lit de repos enfoui sous les dentelles de soie blanche, ces trois fauteuils, ces deux chaises sur lesquels tenait sa cour d'amis, ces rideaux que nouaient des écharpes frangées de perles et de soie de Grenade, tout ce meuble douillet qu'une araignée sembloit avoir brodé d'argent; tout cela est à vendre quatre mille huit cents livres, chez un fripier de la rue Neuve-de-l'Égalité!

» Trianon! les glaces cassées, les consoles brisées, les dessus de porte enlevés! On a emporté jusqu'aux

ferrures des portes et des fenêtres. Les appartements ont une odeur de cave. Dans la salle à manger, entassés des débris de jeux, de chars brisés, des tronçons d'animaux fantastiques, squelettes de ces traîneaux que la jeune cour en fêtes et pleine de rires faisait voler sur les glaces de 1778. Dans cette chambre, les figures en cire, faites pour la Reine, de grandeur naturelle, des ambassadeurs envoyés, en 1788, par Tippo-Seïb; l'inspecteur du château les a achetées à l'enchère, et les montre pour de l'argent.

» Le parc! le parc planté de huit cents espèces d'arbres, quelle tristesse! Vendu, emporté, le jeu de bague, sous un palanquin chinois, entouré par un demi-cercle de treillage! Vendues les chimères et les autruches qui formaient les huit siéges! Vendue la lanterne de Trianon [1]! Vendue cette galère dorée, que les gravures donnent à voir, dormant sur l'eau, à l'ombre sous les verdures! La salle de spectacle dans le parc; quel deuil! On a arraché jusqu'au velours bleu des siéges et des appuis des loges! — Ces mots, écrits sur les deux groupes des Trois Grâces qui portaient les candélabres de l'avant-scène : *En réquisition pour le Musée!* — Le petit lac, un marais! — Le temple de Flore, sauvé dans cette désolation, tout frais encore en ses peintures, en ses arabesques respectées, comme s'il attendait que la Reine vînt y déjeuner comme autrefois; — ces huit sphinx accroupis sur l'escalier, le nez et les oreilles arra-

[1] Elle appartient aujourd'hui au garde-meuble de la Couronne, qui l'a fait replacer en son lieu.

chés ; — ce hameau de Trianon — et ses huit maisons, son moulin, sa grange, son école, sa laiterie et ses chaumières, idylle de Reine, où la Reine était paysanne, le Roi meunier, et Monsieur maître d'école — abandonné, ruiné, effondré, et des figures suspectes rôdant autour !

» Qui veut, qui veut louer le petit Trianon? — Le limonadier Langlois et le papetier Simon y logent à tout prix, depuis soixante-douze livres jusqu'à telle somme qu'on voudra[1] ! »

Il manque un trait sanglant à ce tableau. La vie humaine, en un temps où les pierres royales passaient de si mauvais quarts d'heure, la multitude se ruant comme un bélier aveugle et farouche sur leur inoffensive masse, la vie humaine ne devait tenir à rien, à une haine, à une jalousie, à une concurrence, à une mauvaise humeur, à une mauvaise digestion des bourreaux iconoclastes. Mique, l'architecte de Trianon, l'intendant de ses féeriques jardins, devait expier, malgré sa probité, sa modestie, son talent, ses services, ses médiocres appointements d'honnête artiste père de famille, comme madame Chalgrin, l'intrépide sœur d'Horace Vernet, la veuve de l'architecte de Bagatelle, comme

[1] *Histoire de la société française pendant le Directoire*, par E. et J. de Goncourt, 3e édit., 1864, p. 112 à 114.

tant d'autres, le crime de son attachement, de sa fidélité. La hache devait frapper l'auteur, en même temps que le marteau meurtrissait l'œuvre. Mique, et c'est là le dernier mot de cette histoire, celui par lequel il faut finir pour se taire ensuite devant la fatalité, Mique, serviteur du tyran, mercenaire de l'Autrichienne, Mique, l'architecte coupable de ce charmant Trianon, juridiquement assassiné par des bourreaux barbouilleurs de lois, montait le 19 messidor an II, avec son père, sur l'échafaud de Malesherbes, de Marie-Antoinette et d'André Chénier, sur l'échafaud de la royauté, de l'art et de la vertu.

L'Empire devait rendre à la dignité royale et à l'hospitalité souveraine Trianon réhabilité, poétisé, illustré par d'autres noms, d'autres fêtes, d'autres gloires et d'autres malheurs.

A son avénement au trône, Napoléon ordonna la restauration des palais de Versailles et de Trianon. Le 22 mars 1805, l'Empereur et l'impératrice Joséphine, l'un à cheval, l'autre en calèche, accompagnés d'une suite peu nombreuse, firent une visite de réparation et de réhabilitation à ces beaux lieux si longtemps délaissés, et qui rentraient enfin dans le domaine de la couronne. L'Empereur visita rapidement, mais avec ce coup d'œil auquel n'échappait aucun détail, les bâtiments et les jar-

dins, et décida sur place les mesures qui devaient être exécutées sur-le-champ dans l'intérêt des uns et des autres. Le vestibule à jour du grand Trianon fut fermé avec des portes vitrées pour la commodité du service intérieur; les appartements furent remeublés, les jardins du grand et du petit Trianon réunis l'un à l'autre par un pont jeté sur l'allée qui les séparait, et l'abord des deux palais fut régularisé par des avenues et des grilles d'entrée[1].

En 1806, la princesse Borghèse vint habiter le petit Trianon. Le 16 décembre 1809, le jour même de cette dramatique et pathétique déclaration de divorce dont nous avons effleuré ailleurs le récit, Napoléon se retira à Trianon, pendant que Joséphine portait à la Malmaison la flèche empoisonnée qui venait de l'atteindre au cœur. L'Empereur arriva à six heures du soir, accompagné du maréchal Berthier, et, grave et muet, partagé entre le sentiment de soulagement qui suit toujours la résolution prise, et la tristesse d'une séparation qui ne s'était pas faite sans douleur et fut, des deux côtés, un sacrifice à la raison d'État, il se dirigea vers ses appartements. Mais l'inertie, la rêverie,

[1] M. Soulié.

la stérile mélancolie n'étaient point le fait d'un tel homme, dont l'action faisait la vie et dont le corps comme l'âme avait besoin d'un perpétuel mouvement. Dès le 18, il avait épuisé les réflexions et les promenades solitaires, et il fallait un aliment à son activité inquiète. La distraction de la visite des rois de Hollande et de Westphalie, du roi et de la reine de Naples, et de la princesse Borghèse, les soins d'hospitalité qu'elle lui créa, les affections réveillées par cette réunion de famille, les épanchements qui en furent la suite, achevèrent de retendre l'arc un moment détendu; et, dès le jour même, la conversation ne suffisant plus, la chasse offrit la propice agitation nécessaire à cet homme qui, jusqu'en ses amusements, voulait faire la dépense de force nécessaire à l'équilibre intérieur, et n'aimait le coin du feu que comme intermède et repos des fatigues du jour. Il y eut donc chasse au cerf dans la forêt de Saint-Germain, et le lendemain chasse au tir dans les bois environnant la plaine de Satory et le canal. Le 20, l'Empereur présida le conseil des ministres, et le 26 décembre, à onze heures du matin, il quitta cette retraite, où il avait retrempé son âme et cicatrisé la blessure d'une séparation qui avait coûté à la logique de son cœur autant qu'elle avait peu coûté à celle de

son esprit. L'affection et l'habitude ne se ploient point aux formules mathématiques, et quand on s'est aimé, on ne se sépare pas algébriquement avec l'impassible sérénité du chiffre ou du signe qui évoluent suivant leur loi. Avant de partir, et pour montrer, non sans quelque orgueil, sa confiance, sa sérénité et aussi son empire sur l'épouse dont il pouvait, désormais aguerri, affronter la vue sans trouble, sinon sans émotion, il était allé voir à la Malmaison celle qui peu de jours auparavant était sa compagne, et ne pouvait, malgré sa raison et son courage, s'accoutumer si vite à ne l'être plus. Il la recevait à dîner le lendemain à Trianon avec sa fille, la reine Hortense, vivant et charmant trait d'union filial de ces deux destinées conjugalement séparées; et tous trois célébraient avec une douce tristesse et un grave enjouement la fête des adieux et des communs regrets, immolés à l'implacable devoir.

En 1810, l'Empereur séjourna à Trianon du 1er au 10 août. Le 28, il chassa au tir dans la plaine de Galy. La nouvelle Impératrice, accompagnée des dames de la Cour, assistait à cette petite fête cynégétique, suivie, le lendemain, d'une solennelle chasse au cerf, à laquelle prit également part Marie-Louise. Cette belle journée fut

close par une visite du couple impérial à la manufacture de toiles peintes de Jouy.

Les mois de juillet et d'août 1811 furent signalés par un séjour intermittent de la famille impériale et par les fêtes qui en furent la conséquence, fêtes inspirées et justifiées par la prospérité triomphante de ces dernières années heureuses et par l'enivrement de sécurité que donnait à tous la naissance du successeur d'un homme qui avait craint un moment pour son glorieux héritage le sort de celui d'Alexandre. Grâce à toutes ces favorables circonstances, l'antique splendeur de Trianon rajeuni jeta de nouveaux feux, et ses annales de fêtes comptèrent de belles pages de plus.

Le 10 juillet 1811, l'Empereur et l'Impératrice arrivèrent à Trianon à dix heures du soir. Dans la soirée du 16, ils firent une longue promenade sur le canal, dans une gondole galamment appelée la *Marie-Louise*[1], et débarquèrent du côté du parc. Là, ils montèrent en calèche pour visiter les bosquets et jouir du spectacle des grandes eaux. Le 17, le Roi de Rome fut promené en voiture

[1] Cette gondole existe encore dans les bâtiments de la *petite Venise*. Nous empruntons tous ces détails au consciencieux et savant M. E. Soulié. Nous reconnaissons une fois de plus notre dette.

dans les jardins de Versailles, et le soir l'Empereur et l'Impératrice firent encore un tour de gondole.

Le 25 août, jour de la fête de l'Impératrice, il y eut cercle de gala à la Cour, dans les grands appartements de Trianon. Toutes les lignes d'architecture du palais étaient illuminées d'un arc-en-ciel de verres multicolores. A huit heures du soir, l'Empereur et l'Impératrice parcoururent la galerie, au milieu de l'hommage universel, et se rendirent à neuf heures dans la salle de spectacle du petit Trianon, où furent représentés *les Projets de mariage*, comédie d'Alexandre Duval, et une pièce de circonstance d'Alissan de Chazet intitulée : *la Grande Famille, ou la France en miniature.* La représentation fut close par un ballet dansé par les principaux sujets de l'Opéra. Après le spectacle, l'Empereur, le chapeau à la main, donnant le bras à l'Impératrice et suivi de toute la cour, parcourut les jardins du petit Trianon, entièrement illuminés; ils se rendirent d'abord au Temple de l'Amour, puis s'arrêtèrent au hameau où l'on avait préparé plusieurs scènes champêtres et mis en action un tableau flamand, et enfin au pavillon octogone, où des musiciens exécutèrent un chœur écrit par Paër, dont les paroles étaient d'Alissan

de Chazet[1]. La fête se termina par un souper magnifique servi dans la grande galerie.

En 1813, l'Empereur résida à Trianon du 7 au 22 mars avec l'Impératrice et la reine Hortense, et de cette résidence il data une lettre d'amitié et de conseils à Joséphine. Il y avait rassemblé une bibliothèque des chefs-d'œuvre de l'esprit humain dans toutes les langues, d'environ deux mille deux cents volumes. Cette bibliothèque choisie et favorite, chère au cœur et à l'esprit de Napoléon, lui revint en mémoire après sa seconde abdication en 1815, et il demanda à la Chambre la permission d'emporter dans sa retraite ce trésor consolateur des remèdes de l'âme. L'intervention des Prussiens, qui pillèrent et saccagèrent ces livres, empêcha la réalisation de cette suprême faveur, votée à l'unanimité le 2 juillet.

Le 25 juin 1816, à la suite des fêtes qui eurent lieu pour célébrer le mariage du duc de Berry, Louis XVIII se rendit avec toute sa cour à Versailles; ils virent jouer les grandes eaux, et le Roi, après une promenade en voiture, dîna au château du petit Trianon. Il n'est guère demeuré de ses rares séjours dans ces lieux pleins de souve-

[1] *Mémoires et Souvenirs*, par Alissan de Chazet.

nirs qu'il n'aimait pas, et où son frère Charles X ne parut, le lendemain de son départ de Paris, que pour y faire une halte avant l'exil, qu'une malicieuse anecdote de poire suspecte croquée trop tôt par le souverain épicurien et gastronome. Nous ne raconterons pas cette mésaventure d'un comique un peu cru, et qui ne repose que sur une tradition et un sobriquet qui l'atteste.

Après avoir converti le palais de Versailles en musée historique, le roi Louis-Philippe fit exécuter aux deux Trianons, par M. Nepveu, architecte, les travaux de restauration, d'embellissement, d'aménagement nécessaires pour remplacer l'habitation qu'il cédait à l'hospitalité des gloires nationales. Nous ne nous occuperons de ces travaux qu'en ce qui touche le petit Trianon, objet plus particulier de cette histoire.

« Le petit Trianon, remis aujourd'hui entièrement à neuf, avec toutes ses dépendances, doit être regardé, malgré son peu d'étendue, sa proportion étroite et son apparence peu royale, comme un exemple à citer d'une jolie maison de campagne, qui, avec un plan mieux étudié et plus de recherche dans les détails, pourroit être donnée pour modèle. Les améliorations qui ont été faites à cette agréable demeure, tant dans l'appartement principal que dans les logements accessoires, l'ont ren-

due commode et digne d'être occupée par le prince royal, sa jeune épouse et tout son service.

» Les alentours des deux Trianon, dont l'enceinte, complétement rétablie et mieux gardée, s'est beaucoup étendue, sont aujourd'hui dans un état d'entretien parfait. Les plantations, les parterres, les eaux, les bassins, les cascades, les perrons et tous les ouvrages d'art ont été en grande partie restaurés, sans toutefois avoir rien changé aux systèmes dans lesquels les deux jardins sont plantés. Au grand Trianon tout a été refait avec la richesse des marbres et des matières précieuses dont les différentes parties se composent avec le luxe de l'art qui les a créées, telles enfin que Le Nôtre et Mansart les ont primitivement conçues. Au petit Trianon on a reconstruit et rétabli les rochers, les chaumières rustiques, les eaux, les lacs et les plantations pittoresques tels qu'ils étaient au temps où Gustave III, qui admira ces jardins, demanda à la reine Marie-Antoinette les plans et les dessins qui pouvaient en retracer les souvenirs [1]... »

Tel était en 1837 l'état de Trianon, qui n'a changé depuis que pour s'améliorer.

C'est à la chapelle de Trianon-sous-Bois que, comme consécration définitive de la restauration des deux palais, fut célébré, le 17 octobre 1837, le mariage de la princesse Marie d'Orléans avec le

[1] *Les palais des deux Trianon*, avec plan. Publication officielle du domaine de la Couronne, 1837, p. 25.

duc Alexandre de Wurtemberg, en présence du Roi et de la famille royale, du Roi et de la Reine des Belges. Depuis, la famille royale fit plusieurs séjours aux deux palais, dont le plus petit demeura attribué à l'habitation d'été du duc et de la duchesse d'Orléans. Le 24 février 1848, Louis-Philippe, que la Révolution avait placé sur le trône de Charles X, suivait vers l'exil, chassé, lui aussi, par la Révolution, la route que son prédécesseur lui avait fatalement tracée le 31 juillet 1830, et c'est à Trianon que les deux royautés et les deux dynasties firent ainsi une suprême halte de repos et d'adieu.

La révolution de 1848, égarée par les mêmes erreurs que sa mère de 89, faillit, non plus morceler le domaine de Trianon pour le vendre par lots, mais y installer une école d'agriculture, l'Institut agronomique, établi à Versailles par décret du 3 octobre. Il ne fut heureusement donné aucune suite à ce malencontreux projet; il faut laisser l'agriculture aux champs, et ne pas la loger dans les palais et dans les jardins des rois. Tout ce qu'a touché l'histoire doit être sacré. Il ne doit y avoir place dans ces lieux illustrés par tant de souvenirs que pour l'hospitalité souveraine [1]. Une dernière consé-

[1] Mentionnons quelques augustes ou illustres visites :

cration manque à la gloire du petit Trianon, c'est de devenir, comme il mérite de l'être, le séjour d'été, de récréation et de promenade du jeune Prince qui grandit pour l'espoir et l'honneur de la France, et qui s'y reposerait de ses études au milieu des arbres, des oiseaux et des fleurs.

21 août 1855, déjeuner de Leurs Majestés et de la Reine d'Angleterre au hameau. — 1856, 9 mai, déjeuner de S. M. le Roi de Wurtemberg au hameau. — 1857, 8 mai, déjeuner de S. A. I. le grand-duc Constantin au hameau.

DESCRIPTION DE TRIANON.

Quoique le grand Trianon ne soit pas directement de notre sujet, dont il forme l'horizon plus que le fond, nous n'hésitons pas à envelopper dans le cadre de notre promenade ces deux édifices jumeaux très-disproportionnés. Nous ne séparerons pas ce que Louis XIV a uni. La visite doit être commune là où l'histoire est la même.

Entrons donc au grand Trianon par le vestibule des appartements de l'aile gauche, salle dite sous Louis XIV *des princes et des seigneurs*, qui précédait l'ancienne chapelle et donnait accès à l'appartement d'abord occupé par le Roi, puis par monseigneur le Grand Dauphin. Un trophée aux armes de Louis XIV, globe fleurdelisé surmonté d'un soleil avec la devise *Nec pluribus impar*, est l'unique ornement de cette antichambre majestueuse où il souhaite au spectateur sa pâle bienvenue d'astre éteint éclipsé par d'autres grandeurs, et qui

ne garde plus que la lueur mélancolique des souvenirs.

Traversons le salon autrefois *salon de la chapelle* (bénite le 29 août 1688), où le renfoncement en face de la fenêtre du milieu indique seul aujourd'hui la place de l'autel disparu. Les deux derniers maîtres souverains de ce salon du grand Trianon, délaissé sous Louis XVI pour le petit château de Marie-Antoinette, Louis XV et Marie Leckzinska, peints en pied par J. B. Vanloo, font seuls de leur image, placée entre des corbeilles et des vases de fleurs de J. B. Monnoyer, les honneurs de ce premier salon, d'où l'on passe dans le cabinet. Cette pièce et la suivante formaient d'abord la première chambre à coucher de Louis XIV, divisée au milieu par deux colonnes; la première partie servant d'antichambre, le lit se trouvait dans la seconde. Plus tard l'espace entre les deux colonnes fut rempli par une cloison mobile qui pouvait s'enlever à volonté.

Rien de bien remarquable comme tableaux (nous ne donnons un rapide examen qu'à ceux que leur sujet, leur auteur ou leur ancienneté désignent à notre attention) qu'une allégorie par Natoire, singulier témoignage de l'embarras d'un peintre officiel à qui on commande d'avance une allégorie

pour la naissance d'un Dauphin, lequel, à l'événement, se trouve être une Dauphine. Natoire avait préparé un duc de Bourgogne dont un petit reste de cordon bleu perçait encore malignement l'incomplet grattage, remarque le duc de Luynes à la date du 2 septembre 1750. Le prince fait, il le fallut transformer en princesse, Marie-Zéphirine de France, née le 26 août 1750, morte le 2 septembre 1755, ayant répondu à l'appel de ses augustes parents, qui attendaient un rejeton masculin. De même, de certains attributs à effacer. Le peintre n'avait pas la ressource du mot philosophique de l'abbé de Vertot : *Mon siége est fait*. Mais Natoire était un homme d'exécution. En quelques jours la métamorphose fut opérée, et le Salon de 1750, ouvert le 25 août, exposait à tous les regards ce tour de force de dextérité accompli en si peu de temps.

Un seul souvenir de Marie-Antoinette. Un portrait en buste de son frère Joseph II par Cozette fils, exécuté en tapisserie des Gobelins, fut exposé au Salon de 1773. Il appartenait à la Reine. Une Marie-Thérèse en buste, du même Cozette fils, également exécutée en tapisserie d'après le tableau de Ducreux à la manufacture des Gobelins, également exposée au Salon de 1773, appartenant également enfin à la Reine, fait pendant à son impé-

rial fils dans la chambre à coucher, ornée de vases de fleurs peints par J. B. Monnoyer, et qui fut le lieu de repos intime de Louis XIV, puis du Grand Dauphin, puis de Napoléon, puis de Louis-Philippe.

Par le *salon des glaces,* qui doit son nom à son unique décoration, nous accédons au péristyle, passage direct de la cour d'honneur aux jardins. Ce péristyle à jour, décoré de colonnes et de pilastres de marbre, servait sous Louis XIV de salle à manger d'été. Il a été fermé en 1810 par des vitrages mobiles et relie les appartements des deux ailes. Il est orné de statues de marbre et de vases de terre de Sarreguemines imitant le porphyre. Nous arrivons par ce péristyle au vestibule des appartements de l'aile droite, dit successivement *grand salon rond* ou *salon des colonnes,* qui servit de chapelle sous Louis XVI. De l'antichambre nous passons dans le salon. Cette pièce et les suivantes, dit notre guide excellent et permanent, M. E. Soulié, occupent l'aile droite sur la cour d'honneur, qui contenait d'abord la salle de la comédie. En 1699, la salle de spectacle fut supprimée; Louis XIV y transporta son appartement et céda celui de l'aile gauche sur les jardins au Grand Dauphin.

La chambre à coucher qui fait suite, construite

en 1699 sur l'emplacement de la scène du théâtre supprimé, fut convertie en salle à manger dans les premières années du règne de Louis-Philippe; elle fut ensuite destinée à servir de chambre à coucher à la Reine d'Angleterre.

La petite galerie qui sert de dégagement aux pièces précédentes occupe l'emplacement des cabinets de la chambre à coucher de Louis XIV. La salle du Conseil se trouvait à l'extrémité de l'aile du côté du fossé. Un seul tableau, ouvrage de réception de l'auteur, Charles Poerson, admis le 31 janvier 1782, et représentant allégoriquement l'union de l'Académie royale de Paris et de l'Académie de Saint-Luc à Rome.

Nous voici dans la salle de billard, appelée sous Louis XIV *salon de musique*. Portrait en buste de Louis XV, par L. M. Vanloo; portrait en buste de Marie Leckzinska, par J. M. Nattier. Le salon, autrefois séparé en deux pièces intitulées sous Louis XIV *antichambre des jeux* et *cabinet du sommeil*, est orné de tableaux mythologiques de Sébastien Leclerc, Christophe Bon Boulogne, Noël et Antoine Coypel.

Le second salon qui lui fait suite portait sous Louis XIV le nom de *chambre du couchant*. Toujours des vases et des fleurs de Monnoyer, inépui-

sable comme la nature, mais moins agréable qu'elle.

Troisième salon. Il portait sous Louis XIV le nom de *salon frais* et servit de chambre à coucher à la duchesse de Bourgogne, qui aimait tant, trop peut-être, la fraîcheur des voûtes de verdure, du gazon des jardins, du sable des allées. Elle y faisait volontiers des promenades diurnes et nocturnes, qui firent jaser un moment les courtisans, dont l'indiscrète Madame a consigné le souvenir dans ses lettres salées et qui effarouchèrent la sollicitude quasi-maternelle de madame de Maintenon. Le malachite froid et brillant forme la matière de la grande coupe du milieu, des vases, des candélabres et des dessus de consoles. Rigaud a peint pour ce salon le chef de la grande famille et la plupart de ses membres, Louis XIV, le Grand Dauphin, le duc de Bourgogne, le duc d'Anjou, roi d'Espagne sous le nom de Philippe V. Dans cette réunion de famille figurent encore Louis XV, par L. M. Vanloo, son fils Louis de France, Dauphin, par Natoire, et son petit-fils l'infortuné Louis XVI, par Collet. Celui-ci maintenant occupe, à côté de Marie-Antoinette, une place mieux choisie au petit Trianon.

Le *salon des sources*, ainsi nommé parce qu'il donnait sur un petit bois coupé par des rigoles que

l'on nommait le *jardin des sources,* porte aujourd'hui le nom de bibliothèque, destination nouvelle qui lui a été donnée par Napoléon, le seul souverain, depuis Louis XIV, qui ait songé à faire auprès de lui aux livres une place d'honneur et considéré le travail comme *royal.* Scènes familières de Boucher; une *Vue des anciens aqueducs du palais de Néron,* par Hubert Robert.

Les pièces, réunies sous le nom de *petits appartements,* portaient sous Louis XIV les noms de *cabinet du levant, cabinet des fleurs, chambre du repos,* et furent habitées par madame de Maintenon, puis en 1740 par le Roi Stanislas de Pologne-Lorraine, et en 1744 par Louis XV après la mort de la duchesse de Châteauroux. Elles formaient sous l'Empire les cabinets de travail et de conseil de Napoléon. Un buste d'albâtre de Bartolini, représentant l'Impératrice Joséphine, et un buste de marbre de Marie-Louise, par Paolo Triscarnia, rappellent le souvenir de cette dernière habitation, plaçant ainsi l'image absente de Napoléon entre celles de ses deux femmes, si inégalement aimées, et qui méritaient de l'être si différemment.

La galerie était décorée sous Louis XIV de trumeaux peints par Cotelle et par Martin, représentant des vues de Versailles et de Trianon qui sont

aujourd'hui au musée de Versailles. Son milieu est orné de tables de mosaïque et de marbre, sur lesquelles sont posées des figures de bronze de petite proportion et des vases de porcelaine de Sèvres. D'autres petites figures de marbre, de biscuit et de terre cuite, des vases de marbre, de porcelaine et de bronze, des coupes, des camées sont placés sur des consoles entre les fenêtres. A l'extrémité de la galerie s'étalent deux grands vases de porcelaine de Sèvres représentant *Louis XIV régnant par lui-même* et *Louis XIV protégeant les sciences et les arts*. Cette galerie est un pot-pourri de tableaux de maitres et de genres divers : sainteté, histoire, genre, paysage, fleurs, dont l'éclectisme produit un effet bizarre et discordant. Nous la traversons au pas de charge, de peur d'être aveuglés par les flèches multicolores parties de toutes les directions et de mains si différentes, et nous nous réfugions, sous l'empire des mêmes sensations que celles que donne un Salon d'exposition, dans le salon qui portait sous Louis XIV le nom de *salon des jardins*, et au milieu duquel était installé un jeu de portique, délassement machinal de tous ces superbes désœuvrés, qui voulaient s'amuser en pensant à autre chose et à peu de frais d'esprit. Un buste de marbre de Louis XVI par Thérasse, de Napoléon

(1812) par Colla, de Louis XVIII, anonyme, de Charles X par Bosio, donnent au visiteur le salut de congé et d'adieu des derniers maîtres de Trianon.

Trianon-sous-Bois ne nous arrêtera qu'un moment. Cette aile du grand Trianon avait reçu ce nom pittoresque et sylvestre, parce qu'elle dominait un petit bois coupé par des rigoles, qui se nommait aussi le *jardin des sources*. Les appartements de Trianon-sous-Bois furent d'abord habités par le Grand Dauphin dans la partie donnant du côté des sources, et par le duc d'Orléans, Philippe, *Monsieur*, frère de Louis XIV, qui occupait la partie sur les jardins. Le duc de Bourgogne succéda à l'appartement paternel, et la duchesse douairière d'Orléans, deuxième femme et veuve de *Monsieur*, y hérita du logement de son mari jusqu'à sa mort (1722).

Rien de caractéristique dans la décoration, mythologies académiques, paysages d'Allegrain et de Galloche, ruines de Martin. Une génuflexion à la chapelle, qui servait sous Louis XIV de salle de billard, la chapelle se trouvant alors dans l'aile gauche; Houasse y avait peint l'histoire de Minerve. La nouvelle chapelle, construite sous le règne de Louis-Philippe, à l'extrémité du grand Trianon et

dans l'un des pavillons de Trianon-sous-Bois, a été, comme nous l'avons dit, consacrée par le mariage du duc Alexandre de Wurtemberg et de la princesse Marie le 17 octobre 1837. La croisée est ornée d'un vitrail exécuté en 1838 à la manufacture de Sèvres par M. A. Béranger, d'après l'*Assomption de la Vierge* de Prudhon (Musée du Louvre). Deux ou trois tableaux anciens seulement parmi les copies, *la Présentation au Temple,* de Lagrenée le jeune (Salon de 1771), *la Mort de la Vierge,* par Perrin (Salon de 1789).

La galerie des voitures (ancien corps de garde) a été reconstruite en 1851 sur les dessins de M. Questel, architecte de la couronne, pour servir de musée aux épaves archéologiques du garde-meuble et des écuries de la couronne : chaises et traineaux du temps de Louis XIV et de Louis XV, voiture du sacre de Charles X, quatre autres voitures de cérémonie, des selles, des harnais, des armes et des housses arabes.

Le grand Trianon, plein de la gloire importune de Louis XIV, fut, comme nous l'avons dit, presque entièrement délaissé sous Louis XVI. Ce fut la demeure d'occasion, d'en cas, d'un jour ou d'une nuit. C'est évidemment de lui que veut parler madame Campan quand elle signale l'abandon parci-

monieux de cette résidence où Louis XVI n'eut pas d'autres meubles que ceux de Louis XV. L'*Inventaire* d'avril 1776 et celui d'avril 1787 [1], que nous avons feuilletés avec une curiosité déçue, donnent l'idée d'une maison de campagne embourgeoisée, fanée, sans rien de ce qu'il faut pour lire, écrire ou causer, avec le lit, la commode, les chaises et les tables de tri ou de quadrille strictement indispensables.

En février 1789, l'estimation des meubles de Trianon n'arrivait pas à une évaluation supérieure à 15,841 fr. pour l'appartement du Roi, 15,781 fr. pour l'appartement de la Reine; au total, 298,447 fr. [2]. Nous sommes loin des *Folies*-Beaujon, Boutin et Saint-James!

Faisons un tour dans les jardins. Devant le péristyle s'étale un parterre que coupent deux bassins circulaires, au milieu desquels deux groupes d'enfants en plomb, de Girardon, jouent avec des coquillages.

Au bas de la rampe de l'escalier qui conduit au grand canal, se dressent deux vases de plomb ornés de bas-reliefs.

[1] Archives de l'Empire, O, 15,080 et 15,081.
[2] Archives de l'Empire, O, 15,082.

Le *bas parterre* est orné, au milieu de son bassin octogone, d'un groupe en plomb, de G. Marsy, représentant un jeune Faune couché sur un lit de raisins.

Il ne reste que trois statues des sept qui décoraient le parterre et le bassin du *Plafond* ou du *Miroir*, à l'extrémité des jardins, en face du péristyle. Ce sont, à droite, un *Jeune Romain appuyant la main gauche sur un tronc d'arbre;* à gauche, un *Jeune Romain tenant un glaive de la main gauche*, figures composées de fragments antiques restaurés par les frères Marsy; au milieu, le *Milicus* ou *Rémouleur*, statue de marbre d'après l'antique.

Le bassin, de forme irrégulière, est divisé en deux étages formant cascade. Dans la partie inférieure sont deux groupes en plomb, représentant des *Enfants jouant avec une écrevisse*. Aux angles de la partie supérieure sont deux dragons en plomb, par Hardy, et, au centre, un groupe en plomb, *Deux Amours couchés sur des fleurs*.

A chaque extrémité de l'*allée verte*, qui s'étend au delà du bassin du *Plafond* dans toute la largeur des jardins, sont des statues faites de fragments antiques restaurés par les frères Marsy. Entre le *parterre bas* et l'*amphithéâtre* s'élève un quin-

conce, au milieu duquel, dans un bassin carré, on remarque, si l'on veut, un groupe représentant un *Enfant jouant avec une panthère*.

A l'extrémité d'une allée, en face du salon qui termine la galerie de Trianon, est un bassin rond, au milieu duquel se trouve un groupe en bronze doré et en plomb, représentant deux petits *Tritons* et un *Amour* soutenant une corne d'abondance ornée d'une couronne fleurdelisée.

Suivons l'*allée de la Cascade*, qui fait face au pavillon d'angle de Trianon-sous-Bois. A l'extrémité se trouve une fontaine nommée *la Cascade* ou *le Buffet*, composée d'une sorte d'escalier en marbre blanc et en marbre du Languedoc, avec des ornements sculptés en bronze doré, sur lequel l'eau se précipite en murmurant. Cette cascatelle est surmontée des statues de Neptune et d'Amphitrite, accompagnées de deux lions, et soutenant une corne d'abondance qui s'épanche dans deux vasques entourées de petits Tritons jouant avec des écrevisses. La face du second gradin est ornée de petits bas-reliefs; le médial représente le *Triomphe de Thétis;* l'inférieur est décoré de trois vasques en marbre et de quatre mascarons en plomb. La fontaine a été exécutée d'après les

dessins de J. H. Mansart, par Van Clève, Mazière, Granier, Poirier, Le Lorrain et Lapierre.

Quatre figures de nymphes, de Hardy, semblent se lever devant le spectateur du milieu du bassin rond qui occupe le centre de la partie du jardin étagée en amphithéâtre vis-à-vis le grand canal. Aux angles sont deux vases en plomb, par Le Lorrain, dont le couvercle est couronné de deux petites figures d'enfants tenant une guirlande de fleurs. Le pourtour de l'amphithéâtre est occupé par une troupe grave et muette qui n'en trouble point l'écho. C'est une assemblée, présidée par Alexandre, des grandes figures de l'antiquité, représentées par vingt-cinq bustes en marbre imités de l'antique, que semblent contempler les *quatre parties du monde*.

De la *salle verte*, entre l'amphithéâtre et la cascade, et où nous rencontrons encore l'inévitable bassin, avec les monotones Amours en plomb, uniformément couchés sur des fleurs, nous passons dans le parterre de Trianon-sous-Bois, dont le perron est gardé par un buste de Faune posé sur une gaîne en marbre du Languedoc. Nous retrouvons encore au milieu du bassin un *Faune jouant avec une panthère*, toujours en plomb, toujours de G. Marsy, et en face du perron un autre groupe,

mais cette fois en marbre, représentant *Silène porté par un Centaure marin,* jadis ornement de la fontaine de l'escalier des Ambassadeurs à Versailles, et nous entrons dans le jardin de l'Empereur.

« Cette partie des jardins s'étend depuis l'aile droite du grand Trianon jusqu'à l'extrémité de Trianon-sous-Bois. L'espace à droite de la galerie portait autrefois ce nom : *Jardin des sources.* C'était, dit Piganiol, « un » petit bois délicieux où, pendant les plus grandes cha- » leurs de l'été, le soleil n'entre qu'avec peine et qu'au- » tant qu'il faut pour adoucir la trop grande fraîcheur » de l'eau des rigoles qui le découpent ». La partie qui se trouve devant l'aile droite du grand Trianon s'appelait le Jardin du Roi; le parterre était découpé en forme de broderie. « En quelque saison qu'on y aille, ajoute » Piganiol, l'air qu'on y respire et les fleurs qu'on y » voit persuadent aisément que le printemps y règne tou- » jours. » La disposition de ces jardins fut changée lors de la replantation faite en 1776, et les sources ou rigoles furent supprimées. L'empereur Napoléon a fait construire le pont qui communique de cette partie dans le petit Trianon, et a donné son nom à ce jardin.

» A l'angle d'une des allées est une fontaine en plomb composée de trois vasques formées par des coquilles superposées et surmontées d'un groupe, par G. Marsy, représentant un *Amour monté sur un dauphin.* Cette fontaine décorait autrefois le bosquet du Théâtre-d'Eau,

à Versailles, et a été gravée par Lepautre pour le cabinet du Roi.

» Au milieu d'un bassin rond est un groupe en plomb, par Tuby, représentant deux *Amours tenant une tige de fleur*[1]. »

Nous voici enfin au petit Trianon, devant son escalier de pierre à grand repos. C'est toujours la rampe magnifique et dorée, avec ses cartouches à tête de coq où s'enlacent les initiales M A, et où les caducées se marient aux lyres : la lyre, arme parlante de cette maison hospitalière aux Muses, où Marie-Antoinette se repose de ses devoirs de reine par le libre culte de ses goûts de femme. La Révolution ni le temps n'ont effacé les festons de feuilles de chêne fouillés dans la pierre, et la tête de Méduse est toujours là, menaçant les fâcheux de la grimace de son ironique salut !

Dans l'antichambre sont trois tableaux de Natoire : *Télémaque dans l'île de Calypso* (1745), exécuté pour les appartements du Dauphin à Versailles, *la Beauté rallumant les flambeaux de l'Amour* (1739), et *le Sommeil de Diane* (1743), peint pour le château de Marly[2].

1 M. Soulié.

2 Nous décrivons le petit Trianon dans l'état qui a précédé l'exposition origine de ce petit livre. La troisième partie, qui donnera l'état actuel, rectifiera les erreurs inévitables de placement et de détail.

Arrêtons-nous dans la salle à manger, où le parquet rejoint trahit encore la trace de la trappe par laquelle, pour les petits soupers de Louis XV, ivres de liberté, montait la merveilleuse table de Loriot et ses quatre tables accessoires ou *servantes,* qui, par leur auxiliaire sourd et muet, supprimaient la gêne et le danger des valets curieux et bavards [1]. Nous admirons les boiseries exécutées par ordre de Marie-Antoinette, avec leur décoration d'attributs anacréontiques sculptés par un délicat ciseau. Nous assistons, avec la faculté d'évocation qui semble un don de ces lieux privilégiés, à un repas présidé par Louis XVI et Marie-Antoinette; nous voyons, nous comptons les convives amis du festin familier; nous respirons la fumée des plats. Nous pouvons, si nous le voulons, donner au lecteur amateur des curiosités culinaires et gastronomiques, fort prisées en un temps où le baron Brisse est un grand homme, le menu du dernier dîner fait par le Roi à Trianon le jeudi 24 juillet 1788. Il n'est pas permis de douter que Louis XVI n'ait été de robuste constitution, et d'un appétit pantagruélique, encore aiguisé par les fatigues de la chasse ou de la promenade. Il est même des gens, partisans excessifs du contraste

1 Bachaumont, vol. IV.

des grands effets et des petites causes, qui prétendent que Louis XVI, à Varennes, ne manqua la liberté et le salut que faute d'une halte trop prolongée à la table du château d'Étoges, ou d'un trop grand faible pour les pieds de Sainte-Menehould. Cependant, en présence de cette multitude de plats, il n'est pas inutile de rappeler l'observation de madame Campan, que la plupart de ces plats, destinés à nourrir non-seulement le maître, mais les serviteurs, ne faisaient que passer sur la table royale ou même n'y paraissaient pas, et redescendaient intacts quand ils ne demeuraient point aux offices. Il ne faut point séparer la fiction de la réalité, ni ce qui se mange de ce qui se montre dans cette exhibition indigeste calculée sur l'insatiable gourmandise d'un Gargantua par la spéculation intéressée de *messieurs de la bouche*.

Quatre potages.

Le riz.	Les croûtons aux laitues.
Le scheiber.	Les croûtons unis pour Madame

Deux grandes entrées.

La pièce de bœuf aux choux.	La longe de veau à la broche.

Seize entrées.

Les pâtés à l'espagnole.	La tête de veau sauce pointue.
Les côtelettes de mouton grillées.	Les poulets à la tartare.

Les hatelets de lapereaux.
Les ailes de poularde à la maréchale.
Les abatis de dindon au consommé.
Les carrés de mouton piqués à la chicorée.
Le dindon poêlé à la ravigote.
Le riz de veau en papillote.
Le cochon de lait à la broche.
La poule de Caux au consommé.
Le caneton de Rouen à l'orange.
Les filets de poularde en casserole au riz.
Les poulets froids.
La blanquette de poularde aux concombres.

Quatre hors-d'œuvre.

Les filets de lapereaux.
Le carré de veau à la broche.
Le jarret de veau au consommé.
Le dindonneau froid.

Six plats de rôt.

Les poulets.
Le chapon pané.
Le levraut.
Le dindonneau.
Les perdreaux.
Les lapereaux.

Deux moyens entremets.

Les jambons de Westphalie.
Le buisson de brioches.

Seize petits entremets.

Les petits pois.
Les haricots verts.
Les épinards.
La crème au chocolat.
Les œufs brouillés à l'essence.
Les artichauts à la provençale.
La macédoine à la purée de pois.
Les laitues à l'essence.
La gelée d'oranges coupées par quartiers.
Les œufs pochés au jus.

Les petites bouchées de crème.	Les choux-fleurs.
Le miroton de pommes.	Les gâteaux princesse.
Les gaufres à l'allemande.	Les gimblettes[1].

Rien que la lecture d'une si appétissante liste rassasie. De semblables dîners tueraient plus d'hommes que la guerre, si on accomplissait strictement le programme de carnassier qu'ils supposent. On hésiterait à condamner son plus mortel ennemi à ces travaux forcés de la gueule.

Rappelons-nous encore une fois, comme circonstance atténuante de ce menu des noces de Gamache, que le Roi choisissait, effleurait, regardait, mais ne touchait pas, et que ce superflu d'un seul représente le nécessaire de soixante convives ou commensaux. C'est égal, à cette façon de vivre, on comprend que Louis XVI n'ait su que mourir. Le secret de l'inertie de son caractère est dans cette activité de tempérament, et son embonpoint explique plus d'une de ses faiblesses... Cependant Louis XIV, qui fut un plus grand mangeur encore, fut un grand roi, mais les circonstances, les hommes, les idées, les passions, n'étaient pas les

[1] *Archives de l'Empire,* K 1552. Nous devons cette communication aux recherches et aux découvertes dont M. E. Soulié nous a permis de profiter et d'offrir à nos lecteurs la curieuse primeur.

mêmes. En 1689, il était plus facile de gouverner que de régner seulement en 1789. Il y a un monde entre ces deux dîners-là.

Dans la salle à manger aux *Saisons,* d'un pinceau classique et moderne, deux petits Pater : *le Bain* et *la Pêche.* Le petit salon qui lui fait suite est toujours le même avec ses trophées en relief, lyriques et bachiques, et ses boucs en cariatide à la cheminée, la barbe enguirlandée de raisins. Une mythologie de Natoire (1743), destinée aux appartements de Marly, et deux de Lépicié, datées de 1771 et de 1782, un buste de marbre de Louis XVI par Pajou (1779), et un buste du Dauphin, formaient récemment encore la décoration du petit salon, de même que le grand, aux panneaux surmontés des attributs des arts et des lettres sortant de la tige d'un lis trois fois fleuri, se parait de quatre fragments exquis de Pater : *la Danse, la Balançoire, le Repos champêtre, le Concert champêtre.* Nous voici au cabinet orné d'un panier de fleurs posé sur un socle fleurdelisé, bas-relief en bois de J. A. Parent (1777).

La chapelle à gauche de la grille d'entrée possède un tableau de Vien exécuté en 1774, exposé au Salon de 1775 et destiné à être placé dans la chapelle du petit Trianon où il est demeuré.

Nous n'avons pas trouvé, dans ce rapide inventaire de notre promenade, la bibliothèque de la Reine au petit Trianon. Pourquoi? Parce qu'elle n'eut probablement jamais de bibliothèque au petit Trianon. Cette raison nous dispense d'en donner d'autres. Douterait-on? Voici nos preuves, également à l'adresse de M. L. Lacour, qui a publié, dans des intentions qui n'ont rien de l'habituelle bénignité bibliographique, le catalogue de la Bibliothèque du boudoir et a placé ce boudoir à Versailles, où il n'exista jamais de boudoir de la Reine, et où, en tout cas, la Reine n'eut jamais de bibliothèque ni de livres autres que des exemplaires en nombre de trois ouvrages honorés de sa souscription : les *Mémoires* de Goldoni, les *Œuvres* de Métastase et la *Jérusalem délivrée* de Didot l'aîné (1784-86). Voilà tout ce que trouvèrent dans ses appartements à Versailles les commissaires chargés d'inventorier les livres de *la femme Capet*.

C'est la bibliothèque particulière de Louis XVI qui était à Versailles. Marie-Antoinette avait deux bibliothèques : celle du château de Trianon, de laquelle faisaient partie les livres du *Boudoir*, et celle du château des Tuileries. Cette dernière était considérable, sérieuse, historique, théologique, faite enfin pour réhabiliter cette reine infortunée,

qui lisait peu mais qui savait lire, et à partir de 1790, rendue au loisir par le délaissement et par le danger au désir d'apprendre, lut beaucoup et lut bien, ainsi que le témoigne la virilité de sa correspondance politique, faite enfin pour réhabiliter Marie-Antoinette du reproche d'incurable frivolité que lui adresse le puritanisme des cuistres. Publier ce catalogue [1] encore inédit, ce serait détruire net, s'il valait la peine de s'acharner après ces fumées que le vent de chaque jour emporte de lui-même, la portée des accusations fondées sur la liste isolée, séparée d'un corps, de ces livres du Boudoir, qui ne composaient qu'une portion de la bibliothèque de la Reine et ne sauraient être présentés sans injustice comme l'objet exclusif de ses lectures. A la ville bibliothèque de ville, à la campagne bibliothèque de campagne. Aux Tuileries les lectures sérieuses comme la royauté dont elles sont la demeure, à Trianon les lectures légères qu'on peut quitter et reprendre à volonté comme une tapisserie, véritable canevas, en effet, pour les broderies de la rêverie ou de la conversation.

A Trianon, séjour intime et familier, la Reine est absente; c'est la femme qui en fait les honneurs

[1] Bibliothèque impériale. Manuscrits, *Supplément français*, nº 2929.

à ses amis, c'est la femme aussi qui lit, quand la promenade et l'hospitalité lui en laissent le temps, qui lit quoi? Des vers, des romans et des pièces de théâtre, ce qu'on lit au milieu des arbres, des oiseaux et des fleurs. La composition de sa bibliothèque de campagne expliquée, justifiée, réhabilitée, à l'honneur et non à la honte de son goût, où se trouvait cette bibliothèque de campagne, dont faisaient partie ces livres du Boudoir placés à tort par M. Louis Lacour à Versailles?

M. Paul Lacroix dit au petit Trianon, sur la foi de l'inventaire intitulé *Catalogue des livres provenant de chez la femme Capet au petit Trianon, district et commune de Versailles*, qu'il a publié en complément et redressement du factum bibliographique de M. Louis Lacour [1].

Nous n'en voyons pas la place au petit Trianon, et nous pensons, en nous fondant sur les comptes de la Reine, que sa bibliothèque du petit Trianon fut au grand Trianon tout simplement, seul endroit où elle pût loger des livres. Nous voyons en effet,

[1] *Livres du boudoir de la reine Marie-Antoinette, catalogue*, etc., publié par L. Lacour; J. Gay, éditeur, 1862.

[2] *Bibliothèque de la reine Marie-Antoinette au petit Trianon, d'après l'Inventaire original dressé par ordre de la Convention, Catalogue*, etc., publié par Paul Lacroix. Paris, Gay, 1863.

en juillet 1780, cette bibliothèque, qui eût tenu difficilement dans l'appartement du petit Trianon et l'eût encombré, installée « dans l'entre-sol, au-dessus du cabinet des glaces mouvantes », dans des armoires vastes mais simples, dont le prix ne dépasse pas quinze cents livres, et où ne sont pas trop humiliés des livres vêtus, eux aussi, en campagnards, veau écaille, dorés sur tranche et la double initiale C T, livrée des petits jours, dont les armes de la Reine relèvent à peine la simplicité.

La bibliothèque de la ville de Versailles a recueilli tous ces livres à leur sortie du dépôt central du district.

Promenons-nous maintenant dans les jardins de Trianon. Voici le jardin français, son parterre et son pavillon, construit sous le règne de Louis XV et qui servait de salle à manger d'été au Roi avant de servir de café à la Révolution, dont les traces n'y sont pas encore tout à fait effacées ! Il est couronné de huit groupes de pierre représentant des *Enfants porteurs des attributs des saisons*.

Devant les quatre faces du pavillon se trouvent quatre bassins ornés de groupes de plomb représentant des *Enfants jouant avec des poissons et des oiseaux aquatiques*, œuvre de Rousseau, sculpteur (1750). Nous ne recommencerons pas

la description de la salle de spectacle, au portique à deux colonnes d'ordre ionique et au fronton à l'Apollon ou l'Éros porte-lyre. Nous connaissons les Muses du vestibule et du foyer, les nymphes aux cornes d'abondance des côtés de la scène, et les cariatides dorées du rideau et les nymphes à l'écusson au chiffre de Marie-Antoinette.

Le plafond, de Lagrenée jeune, fut exécuté vers 1779; l'esquisse en fut exposée au Salon de cette année. Il représente *Apollon, les Grâces, Thalie, Melpomène; la Renommée montée sur Pégase,* et *des Amours tenant des guirlandes de fleurs*. Il a été entièrement repeint.

Le théâtre, dont elle eut toujours le goût, à certains moments passionné, fut une des grandes dépenses de ces menus plaisirs de la Reine, qui se soldent par exemple, en 1784, par 140,217 liv. 12 s., rien qu'en frais dramatiques.

On comprendra ce chiffre quand on saura que d'abord la Reine était abonnée à l'année pour une loge à la Comédie française et une loge à la Comédie italienne, qu'elle payait chacune 10,000 liv. par an.

Nous avons le compte détaillé des dépenses de toute nature qu'entraînait une représentation extraordinaire à la Muette, à Versailles ou à Trianon, par exemple celles qui furent données dans

la belle saison de 1784, notamment à l'occasion du voyage du comte de Haga : *le Barbier de Séville, Dardanus, les Amours d'été, le Comédien bourgeois, Berlingue* (parodie d'*Ermelinde*), représentés le 31 juillet, le 5 août et le 18 septembre 1784. Les Menus faisaient les frais de tous les détails, partitions, costumes, accessoires, lumières, transport, séjour, et les *tailleurs et couturiers* n'y entraient pas pour moins de 8,731 liv. 16 s., et les bas de soie *chair tendre* pour hommes et pour femmes, pour moins de 1,200 liv. Les voitures coûtaient jusqu'à 18,433 liv. Ajoutez à cela les pensions, gratifications : 3,000 liv. par an à Amantini et à Guichard, musiciens de la Reine; les six sœurs Larrivée, 1,000 liv. chacune; Piccini, 6,000 liv.; Hinner, maître de harpe de la Reine, 1,000 liv.; Grétry, Despréaux, etc.; vous comprendrez le chiffre de l'*argenterie, menus plaisirs et affaires de la chambre du Roi,* qui, de 1753 à 1780 inclus, monte à 45,512,397 liv. 5 s. 8 d., ce qui établit une moyenne annuelle de 1,625,442 liv. 15 s. 2/3 17 d., correspondant à la moyenne du temps de Louis XIV [1]. En 1783, le voyage de Fontainebleau, pour les Menus seulement, revenait à 468,204 liv. 15 s. 4 d.

[1] De 1662 à 1682, 36,809,885 liv. 19 s. 5 d.

Ces chiffres sont de ceux qui contiennent toute une philosophie. Il est même permis de dire qu'ils contiennent toute une révolution. Disons, à la décharge de Louis XVI et de Marie-Antoinette, qu'ils firent tous leurs efforts pour les atténuer, et qu'à ce point de vue la réaction contre l'étiquette et la représentation qui inspira les efforts tant calomniés de la Reine, devrait être non un des griefs de ses ennemis, mais un des titres d'honneur de sa mémoire. Ce n'est pas sa faute si la tradition sacrée et l'inviolable habitude des abus faisaient à la fois de l'économie, pour l'ancienne monarchie, le plus inexorable et le plus difficile des devoirs, en même temps que (ô fatalité!) le pire des dangers.

Voilà des réflexions bien graves pour ce joli théâtre! Secouons, comme la poussière embaumée d'une prise de tabac d'Espagne, ces inutiles et parfois injustes récriminations rétrospectives, et entrons dans le temple de l'Amour, saluant, à l'abri de ces colonnes corinthiennes l'image, par Bouchardon, d'un dieu qui survit à toutes les révolutions et s'en soucie comme d'une flèche de plus ou de moins : *l'Amour se taillant un arc dans la massue d'Hercule*, gracieuse répétition, exposée dans le salon d'Hercule en septembre 1750, de la statue originale du Salon de 1746, qui se trouve actuellement au musée du

Louvre. Une station au Belvédère, dit aussi salon du *déjeuner* ou de *la Reine*, pavillon octogone construit, comme le temple de l'Amour, sur les dessins de Mique, et demandons à deux écrivains artistes, historiens éloquents de Marie-Antoinette, le croquis ému de ce délicieux *Buen-Retiro* en 1780. Nous ferons mentalement les comparaisons et les différences en 1867, quoiqu'il n'y ait pas de grands changements à noter autres que celui de l'absence de celle qui l'habita et l'animait de sa grâce et de sa bonté. O vanité! les monarchies s'écroulent, les sociétés passent, et ce frêle monument de la vie champêtre et familière reste seul debout! L'orage qui déracine les chênes courbe mais respecte le roseau.

« Sur la colline, au milieu d'un buisson de roses, de jasmins et de myrtes, s'élève un belvédère d'où la Reine embrasse tout son domaine. Ce pavillon octogone, qui a quatre portes et quatre fenêtres, répète huit fois en figures sur ses pans, en attributs au-dessus de ses portes, l'allégorie des *Quatre Saisons*, sculptée du plus fin et du plus habile ciseau du siècle[1]. Huit sphinx à tête de

[1] Il doit y avoir confusion. L'auteur, d'après les comptes de 1777, de ces figures des *Quatre Saisons* et des groupes des *Quatre Éléments* est Deschamps, ancien élève protégé par le Roi, et, croyons-nous, assez inconnu malgré ce titre.

femme s'accroupissent sur les marches. Au dedans, c'est un pavage de marbre blanc sur lequel se brouillent et se traversent les ellipses des marbres roses et bleus. Aux murs de stuc, et même sur les panneaux du bas des portes, des arabesques courent. Un pinceau léger, volant, enchanté, semble avoir éclaboussé de caprices et de lumière ces murs de porcelaine. Le peintre a repris le poëme des boiseries du palais ; il l'a animé de soleil et peuplé d'animaux ; et ce sont encore carquois, flèches, guirlandes de roses blanches, bouquets dénoués et pluies de fleurs, chalumeaux et trompettes, et camées bleus, et cages ouvertes pendues à des rubans traversées de petits singes et d'écureuils qui grattent un vase de cristal où jouent des poissons. Au milieu du pavillon une table, d'où pendent trois anneaux, pose sur trois pieds de bronze doré ; c'est la table où la Reine déjeune ; le belvédère est sa salle à manger du matin[1]. »

Notre promenade doit finir par le chef-d'œuvre original de l'imagination patriarcale de Marie-Antoinette, réalisé par l'architecte Mique et le peintre Hubert Robert, comme par deux génies les ordres d'une fée des *Mille et une Nuits*. Voici donc le hameau, mais un hameau comme il faut, où la châtelaine a un boudoir, où les fermières puisent l'eau à la laiterie dans sept fontaines surmontées

[1] *Histoire de Marie-Antoinette*, par Edmond et Jules de Goncourt.

de figures d'enfants posés sur un vase et tenant un cygne les ailes déployées, où Apollon sur son char et les Quatre Saisons semblent conduire olympiennement le chœur des moissonneurs en habit de satin et des faneuses en paniers. Voilà la ferme, ferme qui ne rapporte guère qu'à madame Richard, qui se fait, rien qu'avec la dépense de la nourriture des lapins, deux mille livres de rente, et dont les bassins, bien loin d'en rapporter, coûtent douze cents livres de poissons qu'on se donne le plaisir de pêcher avec des filets que messieurs les gardes françaises, qui ont le monopole de cette fabrication, ne donnent pas pour rien.

Et qu'importe, après tout? Voilà des jardins qui, pour tout revenu, produisent quelques fleurs qui ne coûteraient pas plus cher si elles étaient artificielles, avec des tiges d'or et des feuilles faites en billets de la Banque d'escompte; voilà une ferme où les vaches, les poules et les pigeons sont entretenus sur un pied qui met l'œuf à un écu pièce et le lait au prix du champagne. Mais ce qui ne saurait s'évaluer non plus, c'est la santé, le plaisir, les illusions charmantes, les consolations salutaires que procure cette idylle de convention à un Roi et à une Reine qui rêvent de l'âge d'or. Il en est de ces dépenses qui ne rapportent rien

comme de ces procès qu'on plaide toute sa vie et qu'on gagne aussi tous les jours, puisqu'on l'espère, jusqu'au jour où on les perd. C'est tout simplement avec ces prodigalités inutiles en apparence, et ces ruineuses distractions, qu'on trouve la force de vivre et de régner. Il faut bien que les rois s'amusent un peu, et que ne se sont-ils toujours amusés aussi honnêtement et à aussi bon marché! La France n'eût rien perdu à ce que les galanteries de Louis XIV et les débauches de Louis XV se bornassent, comme celles de Louis XVI, à cette construction d'un petit hameau artificiel où dès 1785 d'ailleurs, lasse de jouer au pot au lait, et au râteau, et au sarcloir, et à la moisson, et à la vendange, la Reine installera douze pauvres ménages qui y vivront pour tout de bon.

Et voilà pourquoi, après avoir souri devant ce village d'opéra-comique, on finit par sentir ses yeux humectés de larmes d'attendrissement, et pourquoi ce dernier tableau, que nous voulons emprunter encore à nos deux maîtres peintres et amis, est un des plus doux qu'on puisse contempler, et de ceux trop rares dont la royauté n'a point à rougir ni la nation à se plaindre.

« Voici au bord de la rivière les bocages partagés en petits champs et cultivés comme des pièces de terre; et

voici enfin le fond du jardin, le fond du tableau, le fond du théâtre : c'est le paradis de Berquin, c'est l'Arcadie de Marie-Antoinette, *le Hameau!* le hameau où elle faisait déguiser le Roi en meunier et Monsieur en maître d'école. Voici les maisonnettes, serrées comme une famille dont chacune a un jardinet pour prêter à la plaisanterie de faire de chacune des dames de Trianon une paysanne ayant des occupations de paysanne. La laiterie de marbre blanc est au bord de l'eau. A côté se reflète dans l'étang la tour de Marlborough, qu'une chanson a baptisée, la chanson chantée par la nourrice du Dauphin, madame Poitrine. La maison de la Reine est la plus belle chaumière du lieu : elle a des vases garnis de fleurs, des treilles et des berceaux. Rien ne manque au joli village d'opéra-comique, ni la maison du bailli, ni le moulin avec sa roue, et même elle tourne[1] ! ni le petit lavoir, ni les toits de chaume et de roseaux, ni les balcons rustiques, ni les petits carreaux de plomb, ni les petites échelles qui montent au flanc des maisonnettes, ni les petits hangars à serrer la récolte... La Reine et Hubert Robert ont pensé à tout et même à peindre des fissures dans les pierres, des déchirures de plâtre, des saillies de poutres et de briques dans les murs, comme si le temps ne ruinait pas assez vite les jeux d'une Reine[2] !... »

[1] Ni *le réchauffoir*, ni *la ferme*, ni *la maison du garde*, ni *le presbytère*.

[2] Edmond et Jules de Goncourt, *Histoire de Marie-Antoinette*.

Ce que le temps du moins n'emporte pas et respecte malgré lui, c'est le souvenir, et ne restât-il de Trianon, ce qu'à Dieu ne plaise, ni une pierre, ni une feuille, ni une fleur, que ce gracieux abri d'une reine de France qui fut, dans toute l'étendue du mot, une vraie femme, vivrait encore dans l'histoire et la parfumerait de son odeur de rose.

CATALOGUE

DESCRIPTIF, CRITIQUE ET ANECDOTIQUE

DES OBJETS

exposés sous les auspices

DE S. M. L'IMPÉRATRICE

et provenant de la collection privée de Leurs Majestés,
des magasins du Mobilier de la Couronne,
ou des communications faites par des particuliers.

ESCALIER.

Nos

1. LANTERNE style Louis XVI, montants à faisceaux de flèches, attributs champêtres. A l'intérieur, un bouquet de douze lumières, supporté par de petits satyres assis. Provient du petit Trianon.

   Garde-meuble de la Couronne.

2. CONSOLE en bois sculpté et doré. Dessus en marbre rouge. Porte l'estampille du garde-meuble de la Reine avec le chiffre couronné de Marie-Antoinette au milieu.

   Garde-meuble de la Couronne.

3. Vase-cassolette en stuc, provenant de la chambre de bain de Marie-Antoinette, à Versailles.

Garde-meuble de la Couronne.

4. Amour et Jeune fille. Modèles terre cuite.

Manufacture de Sèvres.

ANTICHAMBRE.

5. Secrétaire Louis XVI en acajou moucheté, ornements en bronze richement ciselés et dorés, par Gouthières.

Appartient à M. le marquis d'Hertford.

6. Cadre de lettres de Louis XVI et de sa famille, appartenant au beau cabinet de M. Feuillet de Conches et libéralement prêté par lui à la commission dont il fait partie.

Louis XVI. Lettre écrite (à Versailles le 10 mai 1774) à l'abbé Terray, contrôleur général des finances, « pendant les derniers moments du Roi », et encore signée de sa signature de Dauphin.

« Monsieur le contrôleur général, je vous prie de faire distribuer deux cent mille livres aux pauvres des paroisses de Paris, pour prier pour le Roi. Si vous trouvez que ce soit trop, vu les besoins de l'État, vous les retiendrez sur ma pension et sur celle de Madame la Dauphine. Vous pouvez compter, Monsieur, sur mon estime, Louis-Auguste. »

Qui eût dit que ce règne, ainsi noblement et pieusement inauguré par l'aumône, finirait sur l'échafaud?

Louis XVI. Personne n'ignore les connaissances et les aptitudes singulières de Louis XVI dans tout ce qui touche aux sciences et aux arts mécaniques. Le Roi,

dont la constitution fut de bonne heure alourdie par un précoce embonpoint, était grand marcheur, grand chasseur, d'une force musculaire peu commune, d'un appétit athlétique comme sa personne, et doué du génie de la géographie, de l'horlogerie, de la serrurerie. Il était non-seulement très-habile, mais très-savant en ces matières. Il paraît qu'il s'exerça aussi à la gravure et consacra les premiers essais de ce talent, demeuré en germe, aux cartes donnant droit de le suivre à la chasse, son plaisir jusqu'au bout favori. Ce que démontre le deuxième numéro du cadre.

Gravure exécutée à l'eau-forte par Louis XVI.

Cette gravure servait de cartouche aux cartes des chasses du Roi.

Louis XVI au duc de la Vrillière, ministre de la maison du Roi, en date du 31 mai 1775. Lettre autographe signée. Lettre bien digne du bon Roi, qui ne connut d'habileté que celle des bonnes intentions et du bon exemple, déjouée par une fatalité supérieure à ses moyens, et pleine de la sollicitude libérale qui signale par l'abolition des corvées, des jurandes, la liberté du commerce des grains, la suppression de la question préparatoire, les premières années de son avénement.

« Versailles, le 31 mai 1775.

» Les brigandages qui se sont exercés sur les grains, Monsieur, me causent d'autant plus d'affliction, que ceux qui les ont commis ne paroissent avoir pour but que de ruiner les fermiers, les laboureurs, les marchands, et d'amener la famine en détruisant les provisions rassemblées pour la subsistance. Je prends les mesures nécessaires pour arrêter ces excès, et je sens que les malheureux qui ont été pillés ont droit du moins à des soulagements, puisque l'étendue du mal me mettra dans l'impossibilité de les dédommager en entier.

Tout cela coûtera beaucoup, et rend plus nécessaires des retranchements qui le sont déjà tant d'ailleurs. Il faut réduire encore, s'il est possible, les frais de mon sacre; je veux aussi retrancher les fêtes projetées, tant à l'occasion de cette cérémonie que pour les couches de madame la comtesse d'Artois et le mariage de Madame Clotilde. Je ne ferai pas non plus de séjour que pour peu de jours à Compiègne; et les sommes destinées à ces différents objets serviront à payer, en partie, les dépenses qu'exigent la protection et les secours que je dois à ceux de mes sujets qui ont été la victime des séditieux.

» Je vous prie d'informer sur-le-champ de mes intentions le contrôleur général et les différents ordonnateurs chargés des dépenses qui ne doivent plus avoir lieu. Vous marquerez aussi au prévôt des marchands de Paris que je ne veux pas qu'il y ait de fête en cette ville, et que l'argent qu'elle y destinait doit être employé à la sûreté et au soulagement de ses habitants. LOUIS. »

MARIE-ANTOINETTE à la duchesse de Polignac. Lettre autographe signée. 31 août 1790.

Cette lettre contient trois lignes de l'écriture de *Madame Royale*, fille aînée de la Reine. Au-dessous de cette lettre est placée, dans le cadre, une lettre d'une époque très-antérieure, adressée au duc de Chartres, le 20 juillet 1780, et dont on n'a découvert que la signature.

« Madame de Pienne a été si souvent au moment de partir, que je ne sais pas encore si c'est tout de bon; mais il m'est impossible, mon cher cœur, de manquer une occasion de vous parler de toute mon amitié pour vous. Ma santé est bonne, celle de mes enfants aussi. Je vois toutes vos lettres à madame de M...[1], cela me fait plaisir : j'y vois au moins de votre écriture et que vous m'aimez toujours. J'en ai grand besoin, car je suis bien triste et affligée. Depuis quelques jours, les affaires paroissent prendre une meilleure tournure, mais on ne peut se flatter de rien; les méchants ont un si grand intérêt et tous les moyens de retourner et empêcher les choses les plus justes; mais le nombre des mauvais esprits est diminué, ou au moins tous

[1] Madame de Mackau, sous-gouvernante des Enfants de France.

les bons se réunissent ensemble, de toutes les classes et de tous les ordres. C'est ce qui peut arriver de plus heureux.

J'ai écrit à votre cousine pour lui dire adieu, ainsi qu'à sa mère. J'ai pleuré de sa réponse. Je ne vous dis point d'autre nouvelle, parce qu'en vérité, quand on est au point où nous en sommes, et surtout aussi éloignées l'une de l'autre, le moindre mot peut ou trop inquiéter ou trop rassurer. Mais comptez toujours que les adversités n'ont pas diminué ma force et mon courage. Je n'y perdrai rien, mais seulement elles me donneront plus de prudence. C'est bien dans des moments comme ceci que l'on apprend à connoître les hommes et à voir ceux qui sont véritablement attachés ou non. Je fais tous les jours des expériences sur cela, quelquefois cruelles, mais d'autres bien douces, car je retrouve tout plein de personnes vraiment et sincèrement attachées auxquelles je ne pensois seulement pas. »

De la main de Madame Royale[1].

« Madame, j'ai été bien fâchée de savoir que vous étiez partie. Mais soyez bien sûre que je ne vous oublierai jamais. »

De la Reine.

« C'est la simple nature qui lui a dicté ces trois lignes. Cette pauvre petite entroit pendant que j'écrivois. Je lui ai proposé d'écrire et je l'ai laissée toute seule. Aussi, ce n'est pas arrangé, c'est son idée, et j'ai mieux aimé vous l'envoyer ainsi. Adieu, mon cher cœur, vous savez combien je vous aime et que jamais je ne peux changer.

» Mille choses pour moi à votre mari, votre fille et Armand ; je les aime de tout mon cœur. »

MARIE-ANTOINETTE au comte de Mercy-Argenteau, ambassadeur d'Autriche en France. Lettre autographe signée, du 20 janvier 1791. Au-dessous est l'enveloppe de cette lettre avec son cachet armorié.

C'est une des belles lettres politiques de la phase militante

[1] Marie-Thérèse-Charlotte de France, depuis Dauphine et duchesse d'Angoulême, étant née le 19 décembre 1778, avait alors onze ans et huit mois.

de la vie de la Reine. Les vues qu'elle exprime peuvent être critiquées, quoiqu'il faille tenir compte en un tel jugement (et cette considération arrêterait le blâme sur de bien plus grandes erreurs) de cette terrible épreuve d'une situation unique, des préjugés de la naissance et de l'éducation, de l'impuissance fatale des premiers efforts de conciliation, de l'inexorable rapidité d'événements qui dépassent toute prévision et déconcertent toute expérience, de mille autres circonstances atténuantes que le bon sens du lecteur initié à cette histoire suppléera. Mais ce qui appelle un éloge sans restriction et permet une pitié sans réserve, mêlée souvent d'admiration, ce sont ces sentiments, meilleurs que ses idées, par lesquels, même abaissée par la fortune, Marie-Antoinette lui demeura supérieure. La Reine, obligée de deviner ce qu'elle n'a point appris et de se conduire au milieu de partis si divers où elle se sent environnée également de dangers et de piéges, n'hésite cependant pas, et en cela elle fait preuve d'un véritable instinct politique, à se prononcer contre le conseil de résistance à outrance, et elle désapprouve et flétrit l'émigration et les illusions désobéissantes de ces réfugiés impatients et sans scrupule qui perdirent le Roi et sa famille sous prétexte de les sauver malgré eux, et précipitèrent, en lui fournissant l'irrésistible aliment du patriotisme et des susceptibilités nationales, le triomphe de la Révolution, servie plus encore par les fautes de ses ennemis que par le talent de ses partisans. Ce sont là des idées qui dépassent la portée d'un esprit ordinaire, surtout quand on considère que c'est la Reine de Trianon qui écrit et qui pense avec une décision et une prévoyance qui firent trop souvent défaut à son malheureux mari. Mais ce qui surtout est d'un cœur qui n'a rien de vulgaire, ce sont ces belles paroles :

« Je ne vous charge pas de faire mon apologie ; vous connaissez

depuis longtemps le fond de toute mon âme, et jamais le malheur n'y pourra faire entrer la moindre idée vile ni basse ; mais aussi ce n'est que pour la gloire du Roi et de son fils que je veux me livrer en entier. »

Marie-Antoinette devait être vaincue. Mais de telles défaites méritent le respect des vainqueurs.

MADAME ÉLISABETH. Lettre autographe signée, à madame de Bombelles, du 25 juin 1787.

« Tes parents t'auront mandé que Sophie[1] est morte le lendemain que je t'ai écrit. La pauvre petite avoit mille raisons pour mourir, et rien n'auroit pu la sauver. Je trouve que c'est une consolation. Ma nièce[2] a été charmante : elle a montré une sensibilité extraordinaire pour son âge, et qui étoit bien naturelle. Sa pauvre petite sœur est bien heureuse : elle a échappé à tous les périls. Ma paresse se seroit bien trouvée de partager, plus jeune, son sort. Pour m'en consoler, je l'ai bien soignée, espérant qu'elle prieroit pour moi. J'y compte beaucoup. Si tu savois comme elle étoit jolie en mourant! C'est incroyable. La veille encore, elle étoit blanche et couleur de rose, point maigrie; enfin charmante. Si tu l'avois vue, tu t'y serois attachée. Pour moi, quoique je l'aie peu connue, j'ai été vraiment fâchée, et je suis presque attendrie lorsque j'y pense. Ta sœur a été parfaite, et tout le monde en a fait l'éloge. Elle a été bien fatiguée, et ta pauvre mère aussi. Mais tout cela va bien. Je voudrois qu'il en fût autant de ta toux. Tiens bien la parole que tu me donnes de te ménager; je te le demande en grâce, mon cœur. Pense beaucoup à tes amies : cela te donnera le courage de t'occuper de toi. L'amitié, vois-tu, ma chère Bombelles, est une seconde vie qui nous soutient en ce bas monde. Le portrait de M. de Fourqueux[3] est frappant. Le conseil est

[1] Sophie-Hélène-Béatrix, seconde fille de Louis XVI, née le 9 juillet 1786, morte le 9 juin 1787.

[2] Marie-Thérèse de France, depuis duchesse d'Angoulême.

[3] Michel Bouvard de Fourqueux, deux mois contrôleur général des finances.

nommé, c'est celui d'État et MM. d'Ormesson [1] et de Lambert [2], les quatre intendants de finances : MM. de Forges [3], de la Boulay [4], Blondel [5] et de la Millière [6] ou Laminière (je ne sais pas bien son nom), MM. de Nivernois [7] et de Malserbe, ministre d'État : ce dernier est terriblement changé depuis que tu ne l'as vu. M. de Brienne [8] a le commandement de Bordeaux; M. de Caraman [9], Provence, et M. de Bouillé à Metz. Si je t'ai déjà dit toutes ces nouvelles, ou que tu les saches d'autre part, tu sauteras tout cela. Monsieur et le comte d'Artois ont été au Parlement, vendredi et aujourd'hui, pour faire enregistrer les édits. Il y en a plusieurs qui le sont, d'autres pour

1 Henri-François de Paule le Febvre d'Ormesson, né en 1751, mort en 1807, conseiller au Parlement de Paris, puis maître des requêtes, intendant des finances, contrôleur général des finances en 1783, et enfin conseiller d'État. Il refusa les fonctions de maire en 1792.

2 Claude-Guillaume de Lambert, conseiller d'État.

3 De Bonnaire de Forges, maître des requêtes, intendant pour les domaines et forêts.

4 Douay de la Boulaye, passé de l'intendance d'Auch à l'intendance des finances à Paris.

5 Antoine-Louis Blondel, d'abord intendant du commerce et du département de la Corse. Il devint, en 1791, un des premiers commis du ministère de l'intérieur.

6 Antoine-Louis Chaumont de la Millière, né à Paris, le 24 octobre 1746, fils de l'intendant du Limousin. Sa mère était née Héron de Villefosse. Maître des requêtes en 1769; en 1781, intendant des ponts et chaussées. J'ai sous les yeux deux lettres que lui écrivit Louis XVI, les 6 et 7 avril 1787, pour lui proposer le poste de contrôleur général, en remplacement de Calonne. Il refusa avec une modestie rare en pareille circonstance et une persistance plus rare encore.

7 Louis-Jules Barbon-Mancini-Mazarini, duc de Nivernois, né à Paris en 1716, mort en 1798.

8 Athanase-Louis-Marie Loménie, comte de Brienne, lieutenant général, ministre de la guerre en 1787, mort sur l'échafaud en 1794. Il était frère du cardinal-ministre.

9 Victor-Maurice Ricquet, comte de Caraman, lieutenant général, né en 1727, mort en 1807.

lesquels on a nommé des commissaires. L'on n'a point accepté le sacrifice que j'avois proposé de faire pour mes chevaux. Je ne puis te dissimuler que cela m'a fait un vrai plaisir; et j'en jouis d'autant plus que je vais demain à la chasse, à Rambouillet, avec la duchesse de Duras. La Reine y viendra souper. Cela me fait un très-grand plaisir, car elle est fort bien pour moi en ce moment. Nous devons aller ensemble à Saint-Cyr, qu'elle appelle mon berceau. Elle appelle Montreuil mon petit Trianon. J'ai été au sien sans aucune suite, ces jours derniers, avec elle; et il n'y a pas d'attention qu'elle ne m'y ait montrée. Elle y avoit fait préparer une de ces surprises dans quoi elle excelle. Mais ce que nous y avons fait le plus, c'est de pleurer sur la mort de ma pauvre petite nièce.

» Je suis bien aise que tu reviennes un peu sur le compte de ton héros. Il est loin d'être digne de ton sentiment. On fait bien, et très-bien, de gâter Bitche [1]. D'abord, tu n'y peux rien : tu sais bien qu'il doit être médiocre sujet, cela est impossible autrement, parce que je l'aime, et tu sais que c'est la preuve la plus claire que l'on en puisse donner. Comment va Constance? le médecin donne-t-il toujours de l'espérance? Adieu, ma petite. J'ai été interrompue, ce qui me fait finir. Je t'embrasse et t'aime de tout mon cœur. ÉLISABETH-MARIE. »

7. BUSTE DE LOUIS XVI, marbre signé *Pajou, Regis sculptor*, MDCCLXXIX (1779).

8. PORTRAIT DE MARIE-ANTOINETTE, par madame Vigée Le Brun (1786), donné par la Reine à François, comte, puis marquis de Moustier, ministre de France aux États-Unis d'Amérique, diplomate honoré de la confiance intime de Marie-Antoinette, et dont les services méritèrent ce précieux témoignage de bienveillance et de gratitude.

Appartient à M. le marquis de Moustier, ministre des affaires étrangères.

[1] C'était un surnom donné à l'un des fils de madame de Bombelles, en souvenir de la place forte de *Bitche*, dans la Moselle, lieu de naissance de M. de Bombelles, dont le père, Henri-François, commandait cette ville quand il eut ce fils.

9. PORTRAIT DE MARIE-ANTOINETTE, peint par Wertmüller et donné par la Reine au roi de Suède Gustave III. Il représente la Reine en pied, de grandeur naturelle, se promenant, tenant ses deux enfants par la main (Madame Royale et le premier Dauphin), dans les allées du petit Trianon.

Ce tableau, inconnu en France, où il n'a fait que passer au Salon de 1785 et qui y fut très-remarqué, car il est figuré dans la gravure de Martini reproduisant l'intérieur et l'aspect général de cette exposition, avait été commandé exprès pour être offert en présent au Roi de Suède, et c'est dans une pensée de délicate prévenance qu'on fit choix d'un artiste suédois, qui justifia cette confiance par un chef-d'œuvre. Madame Campan dit qu'il n'y a de bons portraits de la Reine que celui de madame Le Brun et celui de Wertmüller. Cette appréciation peut sembler quelque peu partiale devant le beau tableau de Roslin, autre illustre peintre suédois, le chef de ce groupe justement célèbre d'artistes de son pays, composé, avec lui, de Wertmüller et du miniaturiste Hall.

La Commission doit adresser ici, pour la précieuse et libérale communication de ce tableau, ses remercîments, d'abord à S. M. le Roi de Suède, qui a daigné donner l'ordre qui l'a fait sortir du Musée de Gripsholm, et à MM. les ministres des affaires étrangères de Suède et de France, qui ont gracieusement secondé le vœu exprimé par la Commission.

10. JOSEPH II, empereur d'Autriche, frère de Marie-Antoinette. Buste en marbre. Hauteur 70 centimètres.

Il porte une cuirasse, l'ordre de la Toison d'or et un manteau.

On lit derrière ce buste : *Joseph II, empereur. Fait à Paris en* 1777, *d'après nature, par Boizot.*

11. Tour ayant appartenu au roi Louis XVI, en acajou et bois de rose massif, avec pièces en cuivre ciselé et acier poli, signé par Wolff.

Appartient à M. Carbonnier, à Blois.

12. Pupitre en acajou, monté en cuivre, avec tige en fer aux fleurs de lis et à crémaillère portant cette inscription : *Fait par le roi Louis XVI.* Provient de la collection de Louis Caille, amateur, qui avait été contemporain de Louis XVI, et avait amassé un beau cabinet de curiosités authentiques, rempli des témoignages de son culte pour la mémoire de ce prince.

Appartient à madame d'Argeno, sa belle-fille.

13. Portrait de Marie-Antoinette par madame Vigée Le Brun (1788).

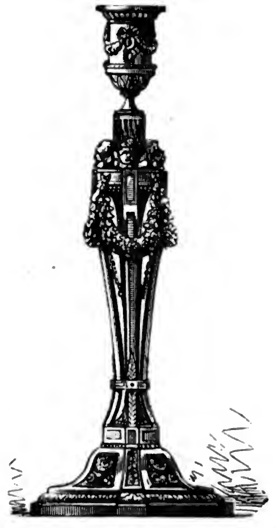
C'est celui dont madame Le Brun parle en ces termes dans ses *Souvenirs*, t. Ier, p. 71 : « La dernière séance que j'eus » de Sa Majesté me fut donnée à Trianon, où je fis sa tête » pour ce grand tableau dans lequel je l'ai peinte avec ses » enfants. »

Le portrait d'étude appartient à M. et à madame J. Tripier le Franc, neveux de madame Le Brun.

SALLE A MANGER OU GRAND SALON[1].

14. Représentation d'un ballet a Schoenbrunn, le 24 janvier 1765, aux fêtes destinées à célébrer le second mariage de l'empereur Joseph II avec Marie-Joséphine-Antoinette de Bavière.

[1] Les trumeaux de chaque côté de la cheminée sont de Pater, et représentent *le Bain* et *la Pêche*.



FLAMBEAUX DE MARIE-ANTOINETTE (V. *Catalogue*
(Collection L. Double)

CONSOLE DE MARIE-ANTOINETTE (V. *Catalogue*.)
(Collection L. Double)

L'archiduc Maximilien, représentant l'*Amour*, est entre l'archiduc Ferdinand et l'archiduchesse *Marie-Antoinette*, qui dansent. Sur le second plan, à droite, quatre enfants vêtus de rouge, qui sont : Xavier, comte d'Auersperg ; Frédéric, landgrave de Furstenberg ; Joseph et Wenceslas, comtes de Clary. A gauche, quatre petites filles, vêtues aussi de rouge, et nommées : Pauline et Christine, demoiselles d'Auersperg ; Christine et Thérèse, demoiselles de Clary. Les noms des personnages sont inscrits à côté d'eux, et le tableau porte la date 1765.

15. Représentation d'un opéra a Schoenbrunn, le 24 janvier 1765, aux fêtes du mariage de Joseph II avec la princesse de Bavière.

Les archiduchesses Élisabeth, Amélie, Josèphe et Charlotte représentèrent, dans le salon des Batailles, un petit opéra italien intitulé : *il Parnasso confuso*, dont les paroles étaient de Métastase et la musique de Gluck. Cet opéra fut suivi d'un ballet-pantomime ayant pour sujet : *le Triomphe de l'Amour*, dont les principaux rôles furent aussi remplis par les princes de la famille impériale.

L'archiduchesse Amélie est debout, tenant un arc. Les trois autres sont assises ; près de l'archiduchesse Josèphe est une lyre. Entre elle et l'archiduchesse Élisabeth se trouvent une couronne, un sceptre, un poignard et un papier sur lequel on lit : *All' augusto Giuseppe la piu lucida stella della Bavaria reggia*. Dans le haut du tableau, Pégase s'élançant d'un rocher. Les noms des personnages sont inscrits à leurs pieds, et on lit à droite ce monogramme : *W f.* 1778 (Wertmüller?).

L'arrivée de ces deux tableaux causa à la reine Marie-Antoinette, à laquelle ils rappelaient si heureusement sa jeunesse, sa famille et son pays, une grande joie et combla un de ses

vœux favoris, celui d'avoir sous les yeux, dans son Trianon déjà favori, ces chères images des absents aimés.

Marie-Thérèse lui écrivait de Vienne le 5 janvier 1778 :

« Mercy m'a envoyé une mesure pour un tableau que vous souhaiteriez avoir pour Trianon ; c'est l'opéra joué aux noces de l'Empereur. Je me fais le plus grand plaisir du monde de vous servir, mais il me faut une explication. Il y en a deux, l'un l'opéra, l'autre le ballet, où *cette petite Reine* était avec ses deux frères. Je crois que vous voudriez avoir ce dernier ou peut-être tous les deux. Vous serez servie ; mais, dans ce cas, il me faudra encore une mesure pour le second tableau. Savoir de quel côté le jour vient, si cela doit être un cadre ou servir de tapisserie attachée à la muraille. Je tâcherai que vous serez servie avant huit ans, que j'attends, moi, votre portrait avec tant d'empressement ; mais je ne les lâcherai pas avant de recevoir ce cher et tant désiré portrait de votre part ; c'est être vindicative, mais la paix se fera facilement en voyant vos traits. Je vous embrasse. »

Le 15 janvier, Marie-Antoinette répondait :

« Ma chère maman me confond par ses bontés pour les tableaux. Je n'aurois jamais osé les demander, quoiqu'ils me feront le plus grand plaisir du monde... Je n'enverrai pas par le courrier les mesures à ma chère maman, parce que le concierge de Trianon, où je compte faire placer les tableaux, est absent. »

Marie-Thérèse répliquait le 12 février :

« J'attends avec toute l'impatience les mesures pour les tableaux à vous envoyer. J'en suis très-occupée... »

Enfin, le 18 mars, accusé de réception et effusion de tendres remercîments de Marie-Antoinette :

« Je suis bien touchée de la bonté de ma chère maman pour les tableaux. La mesure est parfaite ; ils augmenteront bien le plaisir que j'ai quand je suis à Trianon. Ma chère mère me permet-elle de l'embrasser de toute mon âme ? [1] »

[1] *Maria-Theresia und Marie-Antoinette*, Recueil de lettres, publié par M. Arneth, 1866, 2e édition, pages 230, 232, 233, 241.

Par une heureuse découverte, ces deux tableaux ont été placés par la Commission, sur les indications de M. E. Soulié, à la place même qui leur avait été attribuée du temps de Marie-Antoinette, ainsi qu'en témoignent les anciennes mesures retrouvées sur la muraille en soulevant la boiserie.

16. Portrait de Louis XVI en pied, par Callet. Il est revêtu du manteau royal. La main droite appuyée sur le sceptre, posé sur un coussin où se trouvent la couronne et la main de justice. Derrière lui, le trône avec les attributs de la justice.

C'est le portrait gravé par Bervic avec une habileté et un succès auxquels rend hommage une lettre de Louis XVI au comte d'Angivillers, en date d'août 1790.

« J'ai été très-satisfait, ainsi que la Reine, de la gravure que vient d'exécuter M. Bervic, d'après mon portrait par Callet. Je vous loue d'avoir fait choisir un si habile homme. N'y aurait-il pas quelque chose à faire pour lui ? »

17. Portrait de Marie-Antoinette en pied, par Roslin, gravé par Mecou et Roger. La Reine porte une robe blanche, le manteau royal, et tient une rose de la main droite. Devant elle une table, couverte d'un tapis rouge, sur laquelle se trouvent un coussin supportant la couronne royale et un vase de fleurs.

18. Secrétaire Louis XVI.

Appartient à M. le marquis d'Hertford.

19. Secrétaire offert au roi Louis XVI par les États de Bourgogne. Le médaillon de Louis XVI, autour duquel on lit : *Ludovico XVI. Fr. et Nava. Regi optimo.* Duvivier. (A Louis XVI, très-excellent roi de France et de Navarre), est placé, au milieu du cylindre du meuble,

sur le panneau du milieu. Les mots *Comitia Burgundiæ* (états de Bourgogne) en déterminent l'origine.

Il était, avant l'institution du Musée des Souverains, conservé par le garde-meuble de la Couronne, et était placé dans le palais de Trianon.

Musée des Souverains, n° 139.

20 et 21. DEUX CONSOLES COMMODES en marqueterie, ornées de bronzes, ayant fait partie de l'ancien ameublement du palais de Versailles.

Garde-meuble de la Couronne.

22. PENDULE (sujet, *Annibal*), CANDÉLABRES et FEU. (5 pièces).

Appartiennent au marquis d'Hertford.

23. GROUPE en bronze (*Vénus et l'Amour*).

Appartient au marquis d'Hertford.

PETIT SALON.

Le meuble de cette pièce, en bois peint, couvert en tapisserie, composé de deux canapés et six fauteuils, faisait partie de l'ancienne dotation du palais de Fontainebleau sous Louis XVI.

24. ARMOIRE A BIJOUX DE LA REINE MARIE-ANTOINETTE.

Hauteur, 2,65. — Largeur, 2 m.

Elle est de bois d'acajou et très-richement ornée de peintures et de cuivres dorés.

Les trois figures en ronde bosse qui sont groupées et placées sur le faîte du meuble représentent la Sagesse, la Prudence, l'Abondance.

Les quatre statues qui, debout, soutiennent comme des cariatides la corniche, sont le Printemps, l'Été, l'Automne, l'Hiver; des allégories qui se rapportent aux différentes saisons de l'année se voient dans les peintures au fixé qui décorent les panneaux de l'armoire, et, par le même rapprochement, sont expliqués les camaïeux en grisaille qui sont appliqués autour de la table : le sujet de l'un est le Triomphe de Bacchus; celui de l'autre est un sacrifice à Cérès et l'Enlèvement de Proserpine; sur la grande frise du milieu sont peintes les Muses, présentées à la France par la Renommée. L'artiste qui a exécuté ces grisailles se nommait de Gault et a signé son œuvre, qu'il a datée de 1787.

Afin de rappeler que l'architecture, la sculpture et la peinture ont concouru pour offrir à la Reine un chef-d'œuvre, qui en effet justifie sa prétention par la parfaite exécution des bronzes, un grand médaillon de cuivre doré a été placé au centre du meuble : on y voit, sculptées en bas-reliefs, trois femmes représentant les trois Arts du dessin protégés par la Renommée, sous les regards du Génie de la France, qui tient dans ses mains trois couronnes.

Ce meuble de Marie-Antoinette était, en juillet 1830, placé dans l'appartement de sa fille, madame la duchesse d'Angoulême. Les fractures dont il porte les traces ont été pratiquées à cette date.

Musée des Souverains, n° 144.

25. Petit secrétaire, marqueterie sujets chinois.

Collection du marquis d'Hertford.

26. GROUPE en bronze.

Prix de poésie donné extraordinairement par l'Académie française, le 25 août 1714, fête de Saint-Louis, dont le sujet a été, suivant l'intention de celui qui a fourni ce prix : la religion, la piété et la magnificence du Roi, dans la construction de l'autel et la décoration du chœur de l'église de Paris, pour l'accomplissement du vœu du roi Louis XIII, de triomphante mémoire, qui ont été achevées le mois d'avril 1714, sous les ordres de Monseigneur le duc d'Antin, pair de France, directeur général des bâtiments de Sa Majesté, et sous la conduite de messire Robert de Cotte, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, et premier architecte du Roi. Ce prix a été remporté par M. l'abbé Du Jarry.

Collection du marquis d'Hertford.

27. GUÉRIDON. . . . .

Garde-meuble de la Couronne.

ARMOIRE AUX SOUVENIRS.

28. FLAMBEAUX en bronze doré, ciselés par Martincourt, le maître de Gouthières, et réunissant aux attributs de l'Hymen les aigles à deux têtes de la maison d'Autriche. Ont appartenu à Marie-Antoinette, à laquelle ils furent offerts à l'occasion de son mariage.

Collection de M. L. Double.

29. DEUX VASES de Sèvres, aux armes de Louis XVI sur l'écrou de monture, fond bleu lapis, décor or, et peintures représentant des enfants et des chèvres. — Achetés par M. de La Bruère, gentilhomme ordinaire du Roi, à la vente du mobilier du château de Versailles en 1795.

Collection de M. L. Double.

30. Trois vases, dont deux forme antique, en porcelaine de Sèvres, fond vert d'eau, médaillon, bouquet de roses d'un côté, et de l'autre, corbeille de fleurs, socle carré, col à guirlande; le troisième, forme étrusque, porcelaine de Sèvres, milieu à médaillon fond blanc, avec bouquets de roses d'un côté et de l'autre, attributs de musique de l'autre. Style et couleur du temps, sans aucun caractère particulier d'authenticité historique.

Appartiennent à mademoiselle Irène de l'Ange Comnène, à Versailles.

31. Quatre statuettes, représentant les *Quatre saisons*, sculptées en ivoire par Antoine Belleteste, un des derniers artistes ivoiriers de Dieppe (1764 à 1770); étaient dans un des cabinets de la Reine, proviennent du sieur Bosquet, intendant de M. Campan, qui les tenait de lui.

Appartiennent à M. Bosquet, percepteur à Luzarches.

32. Cahier d'échantillon de la garde-robe de la Reine, provenant de la demoiselle de La Tombe, héritière du sieur de La Tombe, valet de garde-robe de Marie-Antoinette, ainsi qu'il résulte de documents authentiques joints. Acheté à la vente après décès, à Sèvres, par M. E. Soulié.

La Reine, pour se reconnaître dans ses nombreuses toilettes, et pouvoir procéder plus facilement soit à l'inventaire de sa garde-robe, soit à ce que mademoiselle Bertin, sa couturière en titre, appelait orgueilleusement « son travail avec Sa Majesté », avait des livres d'échantillon de chacune de ses robes, et les Archives de l'Empire en conservent plusieurs, dont ce cahier semble un fragment.

Appartient à S. M. l'Impératrice.

33. Petit canon ayant servi de jouet au Dauphin, fils de Louis XVI.

Longueur, avec l'attelage, 0,290.

Les trois fleurs de lis et la couronne de France, un chiffre, composé de la répétition de la lettre L, sont ciselés sur le canon, qui est d'or.

Le train, taillé dans du bois, est garni d'acier. Les deux chevaux sont en ivoire, et le harnais d'or est orné de grenats et de turquoises.

Le jouet du Dauphin était conservé dans le palais de Trianon.

Musée des Souverains, nº 148.

34. Bols-seins, petits vases en forme de mamelle, en porcelaine teintée couleur chair, posés sur trépieds, à têtes de bélier. — Provenant de la laiterie du petit Trianon.

Appartiennent à M. Henry Didier.

35. Un couteau à trois lames, manche courbé en écaille, dos en fer ciselé, rosaces et fleurs de lis or. — Ayant appartenu à Louis XVI.

Communiqué par M. P. de Saint-Albin.

36. Petit buste, représentant Marie-Antoinette. Marbre, pied rond sur socle en marbre de Sienne.

Appartient à S. M. l'Impératrice.

37. Flacon de toilette en cristal, gravé au chiffre et armes du roi Louis XVI.

Appartient à M. Ch. Vatel.

38. Statuette en biscuit de Sèvres, représentant Madame Royale, fille de Marie-Antoinette, assise près d'un lis.

Achetée à la vente révolutionnaire du mobilier de Versailles.

Appartient à M. le général comte Lepic.

39. Un petit médaillon carré long, en or ciselé, avec chaînette, contenant sous verre des cheveux du roi Louis XVI.

Appartient à madame la baronne de Pages, née de Corneillan.

40. Buste de Marie-Antoinette, bronze, ciselé par Glachand, 1774.

Appartient à M. Bosquet, à Luzarches.

41. Médaillon ovale en acier, à double face, présentant d'un côté le portrait en miniature de Marie-Christine, sœur de Marie-Antoinette, de l'autre, celui du duc Albert de Saxe-Teschen, son mari, gouverneur des Pays-Bas.

Appartient à M. Feuillet de Conches.

42. Reliquaire offert à Marie-Antoinette à son passage à Ligny, le 10 mai 1770, par ses très-humbles servantes les dames Ursulines.

Appartient à M. Bosquet, à Luzarches.

43. Portrait miniature de Madame Élisabeth, sœur de Louis XVI. Médaillon ovale, serti en cuivre doré. Le dos du médaillon contient sous verre des cheveux et un morceau de la chemise de la princesse, pieuse relique d'une véritable sainte. Le portrait a été donné par elle à son amie intime, sa chère madame de Raigecourt, à laquelle est adressée une partie de sa correspondance.

Appartient à M. le marquis de Raigecourt.

44. Traité de l'oraison et de la méditation, par Louis de Grenade, 2 vol. in-12, dorés sur tranche, reliés en maroquin noir, aux armes. Sur la page de garde du premier volume se trouvent ces mots de la main de la Reine : « Ces livres ont appartenu à ma belle-mère, *Marie-Antoinette.* » C'est de son mari que la Reine tenait ces deux livres de piété, à l'usage personnel et familier de la pieuse Josèphe de Saxe.

Appartiennent à S. M. l'Impératrice.

45. Portrait miniature du premier Dauphin, fils de Marie-Antoinette, mort en 1789 (H. Fragonard, 1788).

Appartient à M. A. Vitu.

46. Médaillon ovale, serti en or, contenant le portrait miniature de Marie-Antoinette.

Appartient à M. le baron de Linières.

47. Bague en or, dite chevalière. Cornaline gravée au portrait de Henri IV. Donnée par le roi Louis XVI à son confesseur de la dernière heure, le saint abbé Edgeworth de Firmont. Elle est renfermée dans un étui en maroquin noir, portant la date funèbre, 21 janvier 1793.

Appartient à S. M. l'Impératrice.

48. Bague en or avec écusson à fleurs de lis sur émail bleu, surmontée d'une couronne, ayant appartenu au roi Louis XVI.

Appartient à madame la baronne de Pages, née de Corneillan.

49. Bague en or. Papillon en diamants, ayant appartenu à la reine Marie-Antoinette.

Appartient à madame la baronne de Pages, née de Corneillan.

50. PETIT NÉCESSAIRE DE POCHE en maroquin rouge, semé de fleurs de lis, avec chiffre de Marie-Antoinette, contenant un dé à coudre en or émaillé bleu et deux bagues de travail en or émaillé de même, ayant servi à la Reine.

Appartient à madame Achille Jubinal, née de Saint-Albin.

51. CAMÉE-PORTRAIT de Louis XVI, serti en or.

Appartient à M. Ph. de Saint-Albin.

52. JETON du jeu de la Reine en argent, aux armes du Roi et de la Reine d'un côté, et de l'autre, profil de Marie-Antoinette.

Appartient à S. M. l'Impératrice.

53. MONTRE en or émaillé bleu, à médaillon, représentant d'un côté deux colombes, de l'autre, un phénix qui renaît de ses cendres, symbole de l'immortalité.

La chaîne en or est formée de petits paniers ciselés, émaillés de fleurs.

La clef en or offre d'un côté les chiffres enlacés du Roi et de la Reine ; de l'autre, un portrait-camée minuscule de Louis XVI. Le tout est renfermé dans une boîte ovale en galuchat.

Appartient à madame Achille Jubinal.

54. TABATIÈRE ronde en écaille, à médaillon en or ciselé, avec portrait miniature de Marie-Antoinette.

Appartient à S. M. l'Impératrice.

55. AFFIQUETS pour travail de tricot et de tapisserie en porcelaine de Saxe, fond blanc à fleurs et bague idem, réunis par un lacet en soie bleue. Ayant servi à la Reine.

Appartiennent à madame la baronne de Pages, née de Corneillan.

56. Médaillon avec portrait en relief, or sur fond bleu, de Louis XVI. Plaque pour broche ou bracelet. Ayant appartenu à la Reine, suivant une note de provenance et de filiation établissant l'authenticité, par M. J. Droz, insérée dans la boîte en maroquin qui le contient.

Appartient à S. M. l'Impératrice.

57. Tasse en porcelaine de Sèvres, dessin or, avec médaillon représentant la nourrice des Enfants de France entre le Dauphin et la Dauphine, et Soucoupe avec médaillon représentant les jouets du Dauphin et de la Dauphine. Donnée en présent à madame Poitrine, ladite nourrice (au nom prédestiné).

Appartient à M. L. Double.

58. Couteau à fruits, lame en argent, manche en écaille, avec ligne d'incrustation de rubis, renfermé dans un étui écaille et or. Provenant de la reine Marie-Antoinette.

Appartient à S. M. l'Impératrice.

59. Invitation au bal donné à Versailles, le mercredi 16 mai 1770, à l'occasion du mariage de Marie-Antoinette et de Louis XVI (alors Dauphin). Projet dessiné et colorié par Gravelot du cartouche d'en tête des billets, portant la signature de M. de La Ferté, intendant des Menus.

Appartient à S. M. l'Impératrice.

60. Tasse en porcelaine de Sèvres, fond blanc, à fleurs et à dauphins en or, aux armes de la Dauphine, avec sa Soucoupe. Pièce rare, vérifiée et authentiquée par le savant M. Riocreux, et commandée pour présent de bienvenue à la manufacture de Sèvres en 1770.



(V. *Catalogue.*)

PENDULE DE MARIE-ANTOINETTE
(Collection L. Double)

61. Portrait de Marie-Antoinette en clinquant, peint par Klooger, artiste célèbre en ce genre d'adresse et de fantaisie.

Appartient à M. A. Vitu.

62. Boîte oblongue en maroquin rouge semé de fleurs de lis or, contenant quatre jetons en argent du jeu de la Reine.

Appartient à madame Achille Jubinal.

63. Petite lanterne chinoise, dite *escargot*, en nacre, avec charnière et crochet en argent, pour promenade du soir. Ayant appartenu à Marie-Antoinette. Provient de la collection et de la vente Fossé d'Arcosse.

Appartient à M. A. Vitu.

64. Canif à une lame, manche en ivoire, avec couronne en argent. A appartenu et servi au roi Louis XVI dans la prison du Temple, où il fut trouvé en janvier 1793 par un ancien garde-française, de service au Temple comme garde national. La filiation authentique depuis le premier possesseur est établie par documents certains attestés par M. J. Droz en mai 1852.

Appartient à S. M. l'Impératrice.

65. Portrait miniature de Madame Élisabeth jeune, par Louis Périn.

Appartient à M. A. Vitu.

66. Plan-vue du petit Trianon. Médaillon, papier colorié, cadre rond en bois noir.

Appartient à M. Ph. de Saint-Albin.

67. Plan-vue du petit Trianon et du palais de Saint-Cloud. Tous deux à l'usage de la Reine.

Appartient à M. Ph. de Saint-Albin.

68. Nécessaire de poche, ayant appartenu à la reine Marie-Antoinette, et contenant : 1° un couteau à manche d'écaille; 2° un porte-crayon en or; 3° une petite pince avec lime; 4° une paire de ciseaux anneaux dorés; 5° un cure-oreilles; une plaque double en ivoire, tablettes pour notes; le tout renfermé dans un étui en maroquin chagriné, monture en or.

Appartient à madame la baronne de Pages.

69. Plaquette richement reliée aux armes de Lorraine et d'Autriche d'une part, et du Dauphin de France de l'autre.

Elle contient un manuscrit signé : FF. Fyot Scrip. Cal., et portant ce titre : Fête *donnée à Chilly, le* xiii *septembre* m.dcc.lxx, *à Monseigneur le Dauphin, Madame la Dauphine et Mesdames de France.* Provient de madame Campan, femme de chambre de la Reine, qui la lui avait donnée.

Appartient à M. Ch. Vatel.

70. Éventail en ivoire découpé à jour, d'Antoine Belleteste. Ayant appartenu à la Reine.

Appartient à M. Bosquet, à Luzarches.

71. Étui à aiguilles émaillé, fond lilas, dessin blanc, milieu monté en argent, intérieur en écaille. Ayant servi à la Reine.

Appartient à madame la baronne de Pages.

72. Navettes à faire de la *frivolité,* en ivoire sculpté à jour, par Antoine Belleteste.

Appartient à M. Bosquet, à Luzarches.

73. Couteau, lame en acier, manche damasquiné or et argent. Dans le manche, en deux compartiments, s'ouvrant à

charnières et formant double étui, sont renfermés d'un côté un couteau à poudre, manche en ivoire, lame en or, et de l'autre une paire de ciseaux à brisure, branches et anneaux en or, lames en acier doré. — Est présumé avoir appartenu à la Reine.

Appartient à M. Adolphe Moreau.

74. PORTRAIT MINIATURE du second Dauphin (Louis XVII), grisaille sur fond bleu, peinte par Sauvage en 1789.

Appartient à M. A. Vitu.

75. TABATIÈRE ronde en ivoire. Sur le couvercle se trouve peint en imitation de camée le portrait du duc Auguste de Brissac, son propriétaire, le chevaleresque admirateur de Marie-Antoinette, et, hélas! aussi le dernier *ami* de madame du Barry, victime comme elle, mais plus noble qu'elle, des sanglantes fureurs d'Orléans assouvies à Versailles. C'est là sans doute, dans le hideux pillage qui suivit cet égorgement, que cette tabatière devint la part de butin d'un cannibalesque vainqueur. Peut-être aussi échappa-t-elle à l'avidité des hommes de proie et devint-elle la relique d'une famille amie, car on se perd en conjectures devant les contrastes de cette boîte à la fois émouvante et grotesque, peut-être restée intacte, peut-être profanée. Est-ce par un sentiment de pitié indignée, de haine vengeresse, est-ce par une brutale ironie, que l'héritier honnête ou le spoliateur assassin du duc ont placé sous le médaillon du double fond, contenant le charmant portrait du Dauphin *avant le Temple*, le portrait du même auguste enfant *après le Temple*, c'est-à-dire l'effroyable caricature de Louis XVII dégradé, abruti, crétinisé par le régime du savetier Simon? Quel que

soit le sentiment, insulte ou reproche, qui a placé là cette image, qui soulève le cœur de pitié, de colère et de dégoût, qu'elle y reste pour protester contre le plus grand crime de la Révolution, celui qui marque l'apogée de férocité de la Terreur, s'acharnant du père à la mère, et, chose horrible à penser, finissant par l'enfant! C'est le cas de répéter le mot de la Reine et d'en appeler à toutes les mères.

Appartient à M. A. Vitu.

76. Éventail en ivoire avec incrustations argent et or. Broderie en paille et paillettes, fleurs et oiseaux sur étoffe de soie. Ayant appartenu à la Reine.

Appartient à madame la baronne de Pages.

77. Deux portraits gravés sur satin blanc représentant Louis XVI et Marie-Antoinette. (Faits à Londres en 1793, d'après les dessins de Camponas et de Boze.)

Appartient à S. M. l'Impératrice.

78. Médaillon cuivre doré, contenant empreinte en étain des armes de France et d'Autriche réunies. Moyen sceau gravé par Porthier, graveur des médailles du Roi et du cabinet de la Reine. Provient de M. Campan.

Appartient à M. Bosquet, à Luzarches.

79. Sac de voyage en guipure blanche avec broderie soie et or, ayant appartenu à la reine Marie-Antoinette.

Il est difficile de concilier la tradition, qui veut qu'il ait été saisi dans le bagage royal, avec ce que nous apprend l'histoire, qui a enregistré les circonstances les plus minutieuses de l'arrestation et du retour des augustes transfuges. Rien en effet ne fut saisi dans leurs bagages, qui se bornaient d'ailleurs à

très-peu de chose, et l'Assemblée, qui ne voulut pas briser le cachet des lettres qui leur avaient été adressées et les leur livra closes, respecta également leurs effets, qui rentrèrent avec eux aux Tuileries intacts.... moins ce qui avait pu, dans les hasards de cette orageuse et nocturne bagarre, leur être dérobé. Ce n'est que par cette voie indirecte et détournée que le sac de voyage de Varennes a pu s'égarer à Florence, à moins que, et c'est là encore une origine des plus probables, Marie-Antoinette, qui distribua, après son retour et pendant l'éclaircie momentanée et la dernière espérance de l'acceptation de la Constitution et de l'amnistie qui suivit, à sa famille, à ses serviteurs et à ses amis un souvenir de son aventureuse odyssée, devenue à ce moment le roman de l'Europe, n'ait fait parvenir ce sac illustré par Varennes soit à Turin, soit à Florence, soit à Naples. Les liens de famille et d'amitié qui rattachaient la cour de France à ces trois cours expliquent très-plausiblement la présence de cet objet à Florence. Peut-être faut-il y voir aussi tout simplement une de ces nombreuses reliques dont vécut et sur lesquelles spécula parfois la pauvreté vagabonde de l'émigration.

Quoi qu'il en soit, ce sac, d'un très-beau travail et qui n'a pu appartenir qu'à une très-haute personne, figure au Musée national de Florence, dont l'administration l'a communiqué gracieusement à notre Commission, qui l'a placé dans notre Armoire aux souvenirs, sous les auspices de la même tradition qui le consacre à Florence.

80. Médaillon cuivre doré, contenant empreinte en étain d'une médaille représentant le Génie de la France apportant à la Reine l'écusson des armes de France et d'Autriche réunies. Ces deux médaillons (78 et 80) étaient dans le cabinet de la Reine à Versailles.

Appartient à M. Bosquet, à Luzarches.

81. Seau et passoire a lait de la laiterie de la Reine au petit Trianon. Porcelaine de Sèvres.

Musée de la manufacture de Sèvres.

81 *bis*. Médaille frappée en l'honneur de la naissance du Dauphin.

Appartient à madame la marquise de Boissy.

81 *ter*. Médaille frappée en l'honneur du mariage de Louis XVI.

Appartient à M. A. Vitu.

85. Coiffe (fond de coiffe de nuit) brodée par la reine Marie-Antoinette et donnée par elle à une de ses dames, la comtesse de Néel, dont le mari était gentilhomme de la manche des ducs d'Angoulême et de Berry en 1789. La comtesse de Néel est morte vers 1830, et cet objet provient d'elle par une filière authentique.

Appartient à M. le docteur Bonnejoye.

82. Deux supports appliques en bronze doré, à deux plateaux, fond à glace.

Appartiennent au marquis d'Hertford.

83. Pendule bronze doré, or moulu, représentant *la Toilette de Vénus*. Deux Candélabres, pied rond, tige à triple cariatide. Feu bronze doré.

Appartiennent à lord Hertford.

84. Deux vases en bois pétrifié avec ornements en bronze doré, socle en granit (*Joseph Wurth fecit, Viennæ*, 1780), envoyés en présent par l'empereur Joseph II à la reine Marie-Antoinette, sa sœur.

Garde-meuble de la Couronne.

GRAND SALON.

86. Table a ouvrage en acajou, dessus à galerie découpée à jour, ornée de bronzes. — Offerte à la Reine en 1781.

Garde-meuble de la Couronne.

87. Bureau à cylindre en marqueterie orné de bronzes. — A été à l'usage personnel de la Reine.

Garde meuble de la Couronne.

88. Candélabre en bronze doré à neuf lumières. — Provient de l'ancienne dotation du palais de Versailles.

Garde-meuble de la Couronne.

89. Table-bureau, dessus en marqueterie à personnage représentant l'*Astronomie*. — Était à l'usage de la Reine à Saint-Cloud.*

Garde-meuble de la Couronne.

90. Clavecin de la reine Marie-Antoinette. Est signé : Pascal Taskin, 1790. Porte à l'intérieur en lettres de cuivre doré la marque P. T. Petit Trianon). Il est orné de vernis Martin. Fait partie de la collection du musée du Conservatoire impérial de musique.

Garde-meuble de la Couronne.

91. Deux paires d'appliques, en bronze doré, ayant fait partie de l'ameublement du petit Trianon.

Garde-meuble de la Couronne.

92. Guéridon ovale en acajou, orné de bronzes. — Provient de l'ancienne dotation du palais de Saint-Cloud.

Garde-meuble de la Couronne.

93. Mandoline de forme allemande, en ivoire, manche orné d'incrustations, au chiffre de Marie-Antoinette, et portrait de Louis XVI jeune sur nacre ou ivoire.

Appartient à madame veuve Sanglé-Ferrière, à Clamecy.

94. Bureau en marqueterie, bois de rose, pieds à cannelures en cuivre, tablette entre-jambes, casiers à portes formant bibliothèque, ornements en bronze doré. Dessus en marbre brocatelle d'Espagne, galerie en cuivre à ressauts.

Appartient à M. le marquis d'Hertford.

95. Pupitre à musique, en bois sculpté et doré, provenant de l'ancienne dotation du palais de Saint-Cloud.

Garde-meuble de la Couronne.

96. Harpe de la princesse de Lamballe. Sur le cuivre du mécanisme on lit gravés les noms suivants : *Marie-Thérèse de Savoie-Carignan, princesse de Lamballe.* — Fait partie de la collection du Conservatoire impérial de musique.

Garde-meuble de la Couronne.

97. OEuf d'autruche, peint par E. Lebel, monté en forme de vase avec couvercle et anses en ivoire, piédouche incrusté d'ivoire. Il fait partie de la décoration du petit Trianon.

98. Deux petites consoles appliques cintrées, montant à console et guirlandes à fleurs en bois sculpté et doré; ceinture avec médaillon et têtes de nègres.

Appartiennent à lord Hertford.

99. Grande pendule en bronze doré sur socle marbre bleu

turquin avec appliques, surmonté d'un cadran enguirlandé de laurier. Sujet : *l'Astronomie*. Mouvement de Berthoud. — Deux grands candélabres, socle marbre vert de mer, surmonté de figure de femme en bronze vert antique supportant un brandon à trépied et six lumières en bronze ciselé et doré. Feu bronze doré, milieu à vase à flammes et guirlandes, et pommes de pin.

Appartiennent à M. le marquis d'Hertford.

100. Table-guéridon....

Provenant de l'ancien ameublement de Fontainebleau.

Garde-meuble de la Couronne.

101. Table a jeu en marqueterie, bois amarante, pieds à gaîne, sabots en cuivre, le dessus avec damier incrusté et figures de femme, un tiroir avec trictrac, intérieur garni en drap vert.

Appartient à M. le marquis d'Hertford.

143. Petite table en marqueterie, bois jaune à losanges, pieds à gaîne, sabots en cuivre, ceinture ornée de bronze doré.

Appartient à M. le marquis d'Hertford.

Les trois lustres des trois premières pièces que nous venons de parcourir, en cristal de roche, proviennent, savoir : celui à seize lumières, de l'ancien ameublement du palais de Versailles ; l'intermédiaire, à huit lumières, de l'ancienne dotation du petit Trianon ; et l'autre, à seize lumières, de l'ancienne dotation du palais de Versailles. Ils sortent des magasins du Garde-meuble de la Couronne.

Même observation pour le meuble de ces trois pièces, pro-

venant de l'ancienne dotation du palais de Fontainebleau sous Louis XVI, et sortant également des magasins du Garde-meuble de la Couronne.

BOUDOIR.

102. Pendule en bronze ciselé et doré, socle carré avec médaillons en brillants sur plaques en lapis surmonté d'une urne avec cercle tournant formant cadran, entouré d'un serpent marquant les heures de son dard, ledit vase terminé par un bouton en brillants — Provient d'une dame de la Reine, madame de Roziers, suivant filière authentique, et a certainement orné un des cabinets de Marie-Antoinette.

Appartient à M. L. Double.

103. OEufs d'autruche . . . .

Garde-meuble de la Couronne.

104. Console en bois sculpté et doré, d'un travail exquis, ornée de colliers d'enfants, de dauphins, de couronnes et de fleurs de lis; au bas, un Amour assis au milieu de lauriers se pose sur la tête la couronne des Dauphins de France. Table de marbre griotte. Cette console, offerte en présent de relevailles à Marie-Antoinette, enfin mère d'un fils (1781), appartenait à M. Alibert, qui l'avait achetée d'une dame de la Reine et avait été acquise à la vente du mobilier de Versailles.

Appartient à M. L. Double.

105. Deux encoignures en acajou, dessus en marbre blanc, provenant du petit Trianon.

Garde-meuble de la Couronne.

106. Table-bureau en laque avec riches ornements en bronze doré, provenant du cabinet de travail de la Reine au palais de Saint-Cloud. Achetée à la vente Beauvau par ordre de S. M. l'Impératrice.

Garde-meuble de la Couronne.

107. Table a ouvrage en marqueterie, corbeille à fleurs sur le dessus, tiroirs à compartiments sur les côtés, pieds de biche, moulures, poignées et guirlandes en bronze ciselé et doré.

Appartient à M. le marquis d'Hertford.

108. Petit fauteuil du Dauphin. Provenant de madame Campan.

Appartient à M. L. Double.

109. Bonheur du jour, forme ovale, en marqueterie bois de rose, attributs de musique, pieds à gaîne, tablette entre-jambes. Ornements en bronze doré, dessus marbre blanc, avec galerie en bronze découpé à jour.

Appartient à M. le marquis d'Hertford.

110. Petit guéridon en acajou, pied à trois patins, colonne cannelée, ornements en bronze doré, le dessus à galerie en cuivre, découpé à jour, avec sept plaquettes en porcelaine de Sèvres, fond blanc à fleurs, celle du milieu avec chiffre M. L. Table ayant appartenu à la princesse de Lamballe.

Collection de M. le marquis d'Hertford.

111. Buste de Marie-Antoinette, d'après Pajou, en biscuit de Sèvres, brisé à la Révolution, et réparé à la manufacture de Sèvres.

Appartient à S. M. l'Impératrice.

112. Portrait de Louis XVI, en costume de guerre, peint sur bois.

Appartient à M. de Bonnefoy des Aulnais.

113. L'Empereur François, Marie-Thérèse et leur famille, gouache, auteur inconnu.

Un tableau du Musée de Versailles, nº 3860, représente le même sujet que cette gouache. C'est une peinture sans nom d'auteur.

Hauteur, 1,90; largeur, 1,77.

A gauche, l'empereur François Ier assis, a près de lui ses deux filles aînées: Marie-Anne, qui devint abbesse du chapitre de Prague en 1765 (c'est celle qui tient un petit chien), et Marie-Christine-Josèphe, depuis duchesse de Saxe-Teschen. A droite, l'impératrice Marie-Thérèse, également assise, a devant elle son fils aîné Joseph, depuis empereur, et à ses côtés, les archidues Charles-Joseph et Léopold; derrière elle est une de ses filles, Marie-Élisabeth, depuis abbesse d'Insprück. Au milieu un groupe d'enfants qui représentent les archiduchesses Marie-Amélie, depuis duchesse de Parme (elle tient un collier de perles), Jeanne-Gabrielle, Marie-Joséphine, Marie-Caroline-Louise, depuis reine des Deux-Siciles, l'archiduc Ferdinand, et enfin l'archiduchesse Marie-Antoinette, depuis reine de France. Cette dernière, née en 1755, est dans un berceau.

Outre les douze enfants représentés dans ce tableau, François Ier et Marie-Thérèse en eurent trois autres : les archiduchesses Marie-Élisabeth-Amélie et Marie-Caroline, mortes l'une en 1740 et l'autre en 1741; et l'archiduc Maximilien,

né le 8 décembre 1756. Cette peinture a dû par conséquent être exécutée dans le commencement de l'année 1756. Elle a été gravée à Vienne en 1760, sans nom de peintre, par *Jean-Godefroy Haid*.

Appartient à M. le marquis de Moustier.

114. PORTRAIT MINIATURE de Marie-Antoinette, répétition de Dumont (1792).

Appartient à M. Feuillet de Conches.

115. APPLIQUES en bois sculpté et doré, provenant de l'ancien ameublement de Fontainebleau.

Garde-meuble de la Couronne.

116. PORTRAIT DU DAUPHIN, père de Louis XVI. Il est représenté en uniforme de colonel du régiment de dragons du Dauphin, que commandait le comte de Moustier, et fut donné en présent à ce dernier. Cadre aux armes de la maison de Saxe (dont était la Dauphine).

Appartient à M. le marquis de Moustier.

117. PORTRAIT DU DAUPHIN, fils de Louis XVI. Pastel par Claude Hoin (1789).

Appartient à M. A. Vitu.

CHAMBRE A COUCHER.

118. PORTRAIT DU DAUPHIN, fils de Louis XVI. Pastel.

Appartient à S. M. l'Impératrice.

120. PORTRAIT DE MARIE-ANTOINETTE JEUNE, peint par Vestier (Antoine) d'Avallon, reçu à l'Académie en 1786.

Appartient à M. de Bonnefoy des Aulnais.

121. Tableau peint par Drouais, représentant Marie-Thérèse de Savoie, comtesse d'Artois, belle-sœur de Marie-Antoinette, le duc d'Angoulême, le duc de Berry et la princesse Sophie, ses enfants.

Appartient à M. le marquis d'Hertford.

122. Portrait de Marie-Antoinette, exécuté au repoussé sur plaque d'argent. Le cadre, en fer guilloché, a été fait de main de maître dans l'atelier de serrurerie de Louis XVI, et tous deux y ont travaillé, le Roi et son compère Gamain, le même qui depuis... Mais alors il demandait et obtenait des pensions, et se montrait très-fier de faire sur l'enclume la partie du Roi.

Appartient à M. L. Double.

123. Table de nuit, forme ronde, marqueterie à bouquets de fleurs et attributs de musique, deux tablettes capitonnées en velours cramoisi, ornements en bronze doré, bras en bronze doré à deux lumières.

Appartient à M. le marquis d'Hertford.

124. Pendule et flambeaux. Provenant de l'ancien ameublement du petit Trianon.

Garde-meuble de la Couronne.

125. Deux appliques. Médaillons bleu de Sèvres.

Garde-meuble de la Couronne.

126. Petit bureau en marqueterie, fleurs et attributs de musique, pieds à gaîne, tablette à galerie entre-jambes, dessus avec casier à deux portes, galerie à draperie et glands en bronze doré.

Appartient à M. le marquis d'Hertford.

127. MEUBLE en ébène, filets en cuivre, ornements en bronze doré, le bas à jour, pieds de biche et têtes de nymphes, tablette entre-jambes, le haut à deux vantaux à glaces biseautées, dessus à élévation avec écusson aux fleurs de lis (de France) sur fond bleu.

Appartient à M. le marquis d'Hertford.

128. BUSTE DU DAUPHIN en terre cuite. Le Catalogue de M. E. Soulié exprime un doute sur cette attribution (nº 197).

129. COMMODE Louis XVI en bois d'amarante et marqueterie de bois jaune, deux tiroirs à bouquets de fleurs ; pans coupés avec cariatides et ornements en bronze doré, pieds à griffes, dessus de marbre blanc à ressauts.

Appartient à M. le marquis d'Hertford.

130. COMMODE Louis XVI en marqueterie acajou à médaillons, ornements en bronze doré et rangs de perles, marbre brocatelle d'Espagne.

Appartient à M. le marquis d'Hertford.

131. TABLE A OUVRAGE.

Appartient au marquis d'Hertford.

132. TABLE (de J. H. Riesener) en acajou, ornée de bronze ciselé et doré, pieds à toupie, reliés par un entrelacs sur le milieu duquel sont placés deux dauphins supportant une boule avec flamme, montants cannelés en étain, surmontés de balustres en bronze doré. Provient de la vente du mobilier de Versailles, où elle a été achetée par M. de La Bruère, gentilhomme ordinaire du Roi, grand-oncle du propriétaire actuel.

Appartient à M. L. Double.

133. Christ en ivoire sculpté, sur fond velours violet, d'un travail délicat, renfermé dans un cadre style Louis XVI, admirablement modelé et fouillé. Donné par le roi Louis XVI à M. de Malesherbes.

Appartient à M. G. Le Sage.

134. Lit . . . .

Garde-meuble de la Couronne.

135. Couvre-pied courte-pointe en soie, richement brodé au chiffre de Marie-Antoinette et de Louis XVI (les couronnes ont été enlevées), avec les attributs de l'Hyménée, offert par la ville de Lyon au Dauphin et à la Dauphine. L'authenticité de cette belle pièce ne souffre pas contradiction. Elle n'a pu couvrir qu'un lit royal et nuptial, soit à Versailles, soit aux Tuileries. La provenance n'a pas besoin d'être expliquée, pas plus que celle de ces mille épaves de la royauté qui, à l'appel des amateurs opulents ou pour une simple exhibition historique, sortent comme par enchantement des palais et des maisons, des boutiques et des chaumières. La nation tout entière semble avoir hérité des dépouilles de la souveraineté qui si longtemps suppléa la sienne ; les révolutions qui ont suivi la grande, en ce siècle de convulsions et d'orages, les sacs de palais royaux depuis le 6 octobre jusqu'au 24 février 1848, les chutes de dynasties, les exils succédant aux exils, les nécessités de l'émigration, les vicissitudes des fortunes, les hasards de l'enchère semant au vent, depuis le grand encan de 94, les restes de l'ancien régime, ont multiplié jusque dans les obscurités les plus vulgaires les détenteurs de ces débris, de ces parts de royauté. De là l'histoire de

cette couverture, dont l'odyssée serait sans doute le plus aventureux, le plus curieux, le plus triste, le plus touchant, le plus comique des romans de la réalité, traversant en fin de compte, par une promiscuité fâcheuse dont la hardiesse n'a pas été récompensée par le succès, une vente interlope pour revenir au petit Trianon, où elle ne sera plus profanée. Cette histoire, dont une ébauche a été finement essayée par notre spirituel confrère A. Marx (*Figaro* du 14 avril 1867), pourrait avoir pour pendant celle des étapes de la garde-robe de Louis XVI, tombant de déchéance en déchéance jusqu'à cette fortune toute shakspearienne d'habiller les acteurs de la troupe de mademoiselle Montansier, à Rouen. Jusqu'à l'épuisement par l'usage de cette auguste défroque, elle a servi tour à tour jusqu'à nos temps à donner aux rois, aux princes, aux marquis, enfin aux pères nobles de la rampe, la plus économique des couleurs locales. Ce détail étrange et poignant nous a été révélé par M. Gustave Flaubert.

Garde-meuble de la Couronne.

136. Guéridon en acajou, dessus en marqueterie, avec chiffres du Roi et de la Reine. Provient de l'ancien ameublement du palais de Saint-Cloud.

Garde-meuble de la Couronne.

137. Quatre chaises au chiffre de la Reine.

Garde-meuble de la Couronne.

CABINET.

138. Commode en acajou, ornements en bronze doré, deux tiroirs et trois dans la ceinture, pans coupés, pieds à

facettes et sabots à feuilles; dessus en marbre bleu turquin à coins ronds et ressauts. — Provient de la chambre de la Reine aux Tuileries.

Appartient à M. le général Rigault de Rochefort.

139. Commode, bois d'amarante et de violette.

Garde-meuble de la Couronne.

140. Coffre de nécessité en laque de Chine.

Garde-meuble de la Couronne.

141. Une petite bibliothèque-étagère en acajou sculpté, le bas à deux vantaux, le haut à deux tablettes contournées, avec cartouche aux initiales entrelacées *M A*. Provient de l'ameublement du château de Compiègne sous Louis XVI.

Appartient à M. Langlois.

142. Table de toilette en marqueterie, provenant de l'ancien ameublement de Versailles.

Garde-meuble de la Couronne.

143. Instructions données par l'impératrice Marie-Thérèse à sa fille Marie-Antoinette en 1770. Manuscrit in-4°, maroquin vert, aux armes de la Reine.

Communiqué par M. Léon Techener.

144. Portrait-miniature de Josèphe de Saxe, Dauphine, mère de Louis XVI.

Appartient à M. Feuillet de Conches.

TABLE DES MATIÈRES.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR

LE CHATEAU DE LA MALMAISON. Histoire, description. Catalogue des objets exposés sous les auspices de Sa Majesté l'Impératrice, par M. DE LESCURE, secrétaire de la commission d'organisation. Un beau volume in-18, orné de gravures. Prix. . . . . 3 fr.

CORRESPONDANCE SECRÈTE INÉDITE SUR LOUIS XVI, MARIE-ANTOINETTE, LA COUR ET LA VILLE (de 1777 à 1792), publiée d'après les manuscrits de la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, avec une préface et des notes, par M. DE LESCURE. Deux beaux volumes in-8° cavalier glacé. Prix. . . . . 16 fr.

LA VRAIE MARIE-ANTOINETTE. Étude historique, politique et morale, suivie du recueil, réuni pour la première fois, de toutes les lettres de la Reine connues jusqu'à ce jour, dont plusieurs inédites, et de divers documents, par M. DE LESCURE. 2e édition. Un volume in-8°. Prix. 3 fr. 50

LA PRINCESSE DE LAMBALLE, sa vie, sa mort (1749-1792), d'après des documents inédits ou peu connus, par M. DE LESCURE. Ouvrage renfermant un portrait gravé sous la direction de M. HENRIQUEL DUPONT, une eau-forte représentant la place où la princesse de Lamballe a été égorgée, et plusieurs fac-simile d'autographes. Un volume in-8° cavalier vélin glacé. Prix. . . . . 8 fr.

CORRESPONDANCE COMPLÈTE DE MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND avec sa famille et ses amis (1739-1780), le président Hénault, Montesquieu, d'Alembert, Voltaire, H. Walpole. Publiée pour la première fois sans suppressions, accompagnée de ses OEuvres et de diverses pièces inédites, avec une introduction et des notes, par M. DE LESCURE. Ouvrage orné d'autographes et des portraits en taille-douce de madame du Deffand et de Walpole. Deux beaux volumes in-8°. Prix. . . . . 16 fr.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR
Rue Garancière, 8.



